

Les avocats du Diable

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

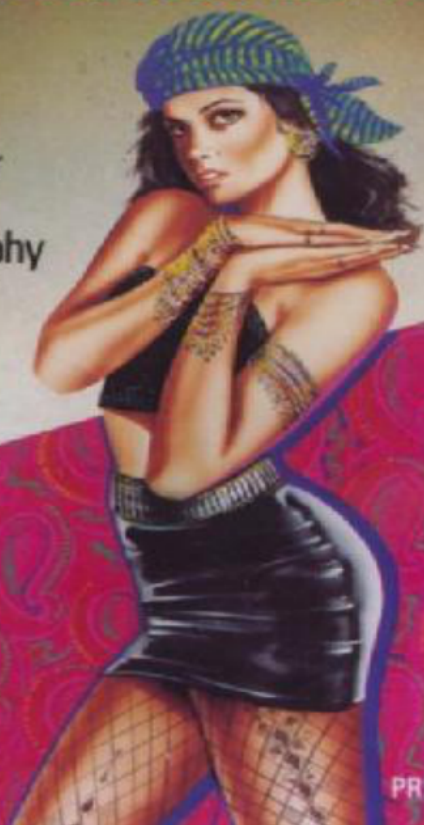
65

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Les Avocats du Diable

Richard Sapir
et
Warren Murphy



PRESSES DE LA CITÉ

Les Avocats du Diable

PLC

LES AVOCATS DU DIABLE

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS MONDE
- 11 MARCHÉ OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMIQUE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELLE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGLANT
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 RAGE BLANCHE
- 35 TOVARITCH COW-BOY
- 36 PORNO-DOLLARS
- 37 PEUR JAUNE
- 38 MAFIA-CITY
- 39 KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE
- 40 JEUX DANGEREUX
- 41 TORCHES VIVANTES
- 42 DOUCE ÉNERGIE
- 43 NOIR LINCEUL
- 44 BYE BYE L'ESPION
- 45 SAINTE APOCALYPSE
- 46 BAIN DE SANG
- 47 MENACE COSMIQUE
- 48 PÉTRO-MASSACRE
- 49 PLUS JAMAIS
- 50 TOXICO-JOUVENCE
- 51 FUREUR AVEUGLE
- 52 L'OR DES MAUDITS
- 53 MORTEL SACRILÈGE
- 54 CITIZEN CAME
- 55 ALERTE ROUGE
- 56 VISITE SPATIALE
- 57 CADEAU MORTEL

58 ADO CONNECTION
59 JEU DE VILAIN
60 TRANS-MORT AIRLINES
61 MEGAMOUCHE
62 LA SEPTIÈME PIERRE
63 TERRE BRULÉE
64 LE DERNIER ALCHEMISTE

RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

LES AVOCATS
DU DIABLE

TRADUIT ET ADAPTÉ DE L'AMÉRICAIN
PAR JEAN-FRANÇOIS BERNIES



PRESSES DE LA CITÉ
PARIS

Titre original :
SUE ME

Illustration de la couverture : Loris

© by Richard Sapir and Warren Murphy, 1986
© Presses de la Cité/GECEP, 1989
pour la traduction française

ISBN 2-258-02575-3

Édition originale :
ISBN 0-451-14039-7
NEW AMERICAN LIBRARY, BROADWAY
New York – N.Y. 10019

CHAPITRE PREMIER

Carl Shroeder sursauta. La voix était revenue. De nulle part. Et elle lui offrait de l'argent. De l'argent facile. C'était ça le hic : il n'y avait pas d'argent facile en ce bas monde. Y avait sûrement un truc que Carl Shroeder n'avait pas encore pigé et ça le travaillait.

La voix sortie de nulle part lui offrait un billet gratuit pour Londres et cent dollars en prime quand il arriverait là-bas. Tout ce qu'il aurait à faire en échange, c'était de détacher une plaque derrière une machine à café dans la cursive d'un Gamont 787.

— C'est une histoire de drogue, hein pas vrai ? demanda Carl en prenant l'air cool.

On la lui faisait pas : il finissait toujours par piger la combine.

— Non, c'est pas une histoire de drogue, répondit l'homme qui restait invisible.

La voix semblait sortir du banc du jardin public où Carl était assis. La voix l'avait suivi à travers toute la ville, pourtant Carl Shroeder ne s'en étonnait même pas ; comme si c'était tout naturel d'entendre une voix sortir tour à tour d'une pissotière ou de la statue de George Washington. Cette voix, il l'avait d'abord entendue sortir d'un chiotte de la salle de billard de la *D street* où Carl passait le plus clair de ses journées. Dans une ville comme Pittsburgh, il n'y avait rien d'autre à faire, si bien qu'à vingt-trois ans, la vie de Carl Shroeder n'avait été qu'une longue suite de parties de billard.

Il avait bien dirigé une loterie clandestine pendant quelque temps, mais les patrons de la loterie exigeaient qu'il se pointe tous les jours à la même heure. L'horreur : pire que s'il bossait dans un bureau.

Il avait aussi essayé la fraude à l'assurance pendant un moment, mais, à son troisième coup, les compagnies d'assurances avaient fini par se donner le mot et l'avaient mis sur leur liste noire.

Le *welfare*, un mélange, à l'américaine, d'Assedic et d'assistance publique, aurait pas mal rendu si Carl n'avait commis l'erreur d'écouter ses profs et d'aller jusqu'au bac. S'il avait été noir et illettré, il aurait eu plus de facilités à pomper la municipalité de Pittsburgh, mais là, blanc, jeune et bien portant, il avait du mal à apitoyer les assistantes sociales.

Mais ça avait failli être pire ; il avait été question d'instituer le *workfare*, un projet fascisant qui voulait vous faire travailler pour mériter vos allocs. Heureusement que cette abomination totalitaire était mort-née, écrasée dans l'œuf par les protestations des groupes de

défense du citoyen. Carl Shroeder trembla rétrospectivement en pensant qu'il aurait pu rentrer dans un bureau de l'ANPE un beau matin et en sortir un balai à la main.

Le vrai problème du chômeur, un problème que Carl Shroeder avait tout de suite vu et que tous les sociologues s'obstinaient à rater, c'est qu'il fallait d'abord avoir un boulot avant de pouvoir le perdre et de percevoir des droits. Dur.

Il y avait la drogue évidemment ; on pouvait se faire beaucoup de fric avec la drogue, mais on pouvait aussi se faire tuer ou, pire encore, se faire mettre en tôle pendant des années, et dans certaines prisons, ils vous faisaient faire des plaques minéralogiques à longueur de journée : l'enfer !

Aussi, quand Carl Shroeder avait entendu la voix surgir des toilettes pour lui proposer un boulot qui n'était pas un boulot et pourtant payé comme un boulot, il n'avait pas mordu à l'hameçon.

— Te fatigue pas Carl, fit la voix alors que Shroeder fouillait les toilettes, tu ne trouveras personne.

Carl poursuivit quand même sa fouille, jeta un coup d'œil derrière le miroir, regarda sous les lavabos : pas de micro, pas de caméra. Et pourtant la voix continuait à le suivre à chaque pas, grinçante et ironique.

— Te fatigue pas Carl. Tu ne trouveras rien, tu pourras même pas comprendre comment je m'y prends. T'aurais peut-être pu si t'avais étudié la physique, mais j'ai pas l'impression que tu as trop forcé sur l'école.

— Qui êtes-vous ? finit par demander Carl Shroeder d'une voix déjà soumise.

— Quelqu'un qui veut t'offrir un voyage gratuit et cent dollars d'argent de poche.

— Dans cette vie, personne ne donne rien pour rien, répondit amèrement Carl.

— Ça c'est mon problème.

— Tu veux me faire porter un petit paquet, c'est ça ? eh bien va te faire foutre. Je vais pas me mouiller pour cent sacs et un billet d'avion.

Tout en parlant, Carl passait au peigne fin le moindre recoin des toilettes. Il savait que les caméras étaient souvent cachées dans les coins, parfois derrière les miroirs, mais pas celui-ci. Il était vissé dans un mur de ciment. Il le savait depuis longtemps vu qu'il le connaissait par cœur ce miroir. Les dealers se servaient souvent des miroirs comme boîte aux lettres et une fois il avait même trouvé un billet de dix dollars. Depuis, il avait bien dû vérifier quinze mille fois.

— Carl, reprit la voix dans son dos, deux choses : c'est pas un deal de drogue et tu comprendras jamais comment je m'y prends.

— Alors, c'est quoi ton truc ?

— Mon truc c'est mon truc, Carl, et ton truc à toi c'est juste de dévisser deux petites vis.

— Et après quelqu'un d'autre se pointe et embarque les paquets de dope, hein c'est ça ?

— Je te l'ai déjà dit Carl, c'est pas une histoire de drogue.

— Va te faire mettre, dit Carl en claquant la porte, tu parles à Carl Shroeder, pas à un péquenot de Wheeling.

Pour Carl, Wheeling, dans la Virginie de l'Ouest, il n'y avait rien de plus plouc.

Mais un peu plus tard, la voix revint, et cette fois elle sortait d'une voiture abandonnée. Et la voix lui rappela qu'il n'avait rien à faire en ce moment, qu'il allait voyager en première où on lui servirait une superbouffe avec champagne à volonté.

— Ben dis donc, au lieu de fout' le fric en l'air en m'envoyant en première classe, pourquoi qu' tu m'envoies pas en classe touriste en me filant la différence ?

— J'ai mes raisons à moi. Je sais comment les choses fonctionnent et je sais que tu ne sais pas, conclut la voix qui sortait, caverneuse, de la voiture abandonnée.

— Va te faire fourrer, lança encore Carl Shroeder.

Mais un peu plus tard, il commença à sentir une petite faim lui travailler les entrailles et quand la voix sortit de ce banc vide, l'idée de faire un repas en première classe lui sembla soudain très alléchante.

— Et si je dis oui, qu'est-ce que je devrai faire précisément ?

— Précisément, c'est précisément comme ça que je travaille. Mets-toi bien ça dans la tête, Carl, je ne travaille que précisément. Donc, quand tu seras au-dessus de l'Atlantique et que l'avion commencera sa descente vers l'aéroport d'Heathrow, à Londres, tu prendras le tournevis cruciforme que je te fournirai et tu iras vers la courbure arrière, en classe touriste. Tu attendras le moment où les hôtesses serviront les passagers pour t'approcher de la machine à café. Tu verras, personne ne fera attention à toi et tu n'auras qu'à la bouger un petit peu vers la gauche pour apercevoir une plaque métallique à l'arrière. Tu te souviens, je t'ai dit qu'il y avait deux vis à défaire : la première qui tient la plaque et l'autre qui est montée sur une barre d'aluminium. Quand tu auras démonté la plaque, tu n'auras plus qu'à donner deux tours à gauche à la deuxième et à tout remettre en place. Tu n'auras plus alors qu'à retourner tranquillement à ton siège et à attendre que l'avion se pose. À terre quelqu'un te contactera pour te donner cent dollars et un billet de retour.

— Eh minute, lança Carl, je te vois venir ; pas question que je signe une police d'assurance sur ma vie.

— C'est pas une embrouille à l'assurance, Carl.

— Bon, où il est ce ticket ?

— Tu crois vraiment que je te donnerais un ticket qui vaut huit cents dollars et que tu irais vendre tout de suite après ? Il y a une chose que tu devrais comprendre à mon sujet, c'est que je sais comment les choses fonctionnent. Tu recevras ton billet juste au moment de l'embarquement, j'ai déjà fait ta réservation.

— Et le tournevis ?

— Regarde sous le banc, Carl, cherche un peu.

Carl Shroeder passa la main sous les planches rugueuses jusqu'à ce qu'il sente un petit cylindre retenu par une bande adhésive. Il l'arracha. C'était brillant et noir, avec un capuchon.

— On dirait un stylo à encre.

— Retire le capuchon, Carl, reprit la voix qui sortait du banc. La voix était curieusement grinçante.

Carl défit le capuchon et découvrit alors la tête cruciforme d'un tournevis.

— Tu peux remettre le capuchon, Carl. Et au cas où tu aurais la tentation de le vendre je te signale que tu n'en tirerais pas plus d'un dollar.

— Non, mais dis donc, tu me prends vraiment pour le dernier des clodos, fit Carl d'une voix mollement indignée.

— Non, répondit la voix, je sais simplement comment les choses fonctionnent et je sais comment toi, tu fonctionnes.

— Et j'ai pas besoin de papiers, d'un de ces trucs genre passeport ?

— Non, pas pour ce voyage, Carl, j'ai pris soin de tout, Carl, tu es exactement l'homme qu'il faut pour ce genre de mission et souviens-toi, je sais exactement comment les choses fonctionnent.

— Bon, alors écoute, si par hasard je continue à travailler pour toi...

— C'est pas du travail Carl, ne prends jamais ça pour du travail, le rassura la voix.

— Bon ben tant mieux, parce que le travail et moi on est plutôt brouillés, t' sais, et puis dis donc comment tu fais pour faire sortir la voix comme ça de nulle part ?

— Si ça te fait plaisir, Carl, je vais t'expliquer ; ça fonctionne sur le principe des faisceaux sonores. Quand tu les diriges avec assez d'intensité ils font écho sur les surfaces métalliques.

— Bon d'accord pour la voix, mais comment tu fais pour m'entendre et me voir s'il n'y a pas de caméra et de micro ?

— C'est trop compliqué Carl, tu ferais mieux de te presser, ton vol pour New York part dans une demi-heure.

— Mais j' vais pas à New York !

— Mais si, c'est là que tu prends ton vol pour Londres.

— Et comment j'y vais moi à l'aéroport ? demanda Carl.

Au même moment il remarqua un taxi jaune qui ralentissait juste devant le parc.

— Tu vois, Carl, voilà ton taxi.

— Donne-moi l' blé, je prendrai mon propre taxi.

— Si tu avais quinze dollars dans ta poche maintenant, tu ne m'écouterais même pas et tu voudrais encore moins prendre l'avion. Je sais comment les choses fonctionnent Carl, tu peux me croire, c'est ma partie et ça a toujours été ma partie. Voilà ton taxi, dépêche-toi de le prendre.

Et c'est ainsi que Carl Shroeder, dans l'éclat de ses vingt-trois printemps et sans un sou en poche, partit dans un taxi pour prendre un vol pour Londres.

Au moins, se disait-il en chemin, il allait bien bouffer et cette pensée l'animait plus que tout le reste. La voix avait raison : avec quinze dollars il se serait dépêché d'acheter un hot dog et serait retourné à la salle de billard où il aurait converti le reste du fric en whiskies bien tassés.

Le chauffeur de taxi savait encore moins que Carl ce qui se passait, tout ce qu'il savait c'était qu'il avait reçu d'avance la moitié de la course pour emmener Carl et qu'il recevrait le reste après l'avoir laissé à l'aéroport.

Sur le vol pour New York, Carl mangea un sandwich et réussit à taxer un verre de plus. Sur le vol pour Londres, à bord du 787, il n'eut rien à taxer : le champagne était à volonté, tout comme le filet mignon et les langoustes. Les couverts étaient à l'avenant : de l'argent estampillé qu'il ne manqua pas d'étouffer. Il embarqua même la salière.

Quand le pilote annonça qu'ils allaient bientôt amorcer leur descente sur Heathrow, Carl se dit qu'il était temps de faire son boulot. Râlant contre les impitoyables nécessités de l'existence, il quitta la cabine de première classe et se fraya un passage le long des allées encombrées de la classe touriste. Il remarqua combien les sièges étaient plus étroits, les passagers entassés, l'air fatigué.

Comme la voix l'avait prévu, les hôtesses étaient occupées dans les rangées et Carl aperçut la machine à café, le genre jus de chaussette américain avec bouilloire sur plaque chauffante. Personne ne faisait attention à lui. Il la déplaça sur le côté précautionneusement et, exactement comment la voix l'avait annoncée, il découvrit la vis à tête cruciforme.

Il prit alors le cylindre qui avait l'air d'un stylo, défit le capuchon et réalisa que la tête de son tournevis rentrait parfaitement. En quelques tours de vis, la plaque fut libérée et il la déplaça vers la gauche d'une seule pression de la main.

Jusque-là tout ce que la voix avait prédit s'était révélé exact. Il

s'attendait quand même à trouver un petit sac de poudre blanche, mais il ne vit que la barre d'aluminium avec sa vis à tête cruciforme. Il donna deux tours sur la gauche, comme on le lui avait dit, remit la plaque, remit la vis, recouvrit le tout avec la cafetière, et, se sentant épuisé par plus de boulot qu'il n'en avait fait en un mois entier, retourna s'écrouler dans son siège de première classe à l'avant de l'avion.

— Ouais, fit-il à l'hôtesse de l'air qui passait, j'aimerais bien un peu plus de champagne, je l'ai bien mérité.

C'est alors qu'il remarqua la première erreur que la voix avait faite, sous la forme d'une petite carte blanche posée sur le plateau à côté du champagne : c'était sa carte de débarquement. Il fallait qu'il y inscrive le numéro de son passeport. Pas de passeport. On lui avait dit qu'il n'en aurait pas besoin.

— Et quand vous avez pris votre billet, ils ne vous l'ont pas demandé ? s'inquiéta l'hôtesse.

— Tout était prêt quand je suis arrivé, on m'a tout donné.

— Mon Dieu, laissez-moi parler au commandant de bord. On ne vous laissera jamais traverser la douane sans passeport, reprit l'hôtesse de l'air.

« Et du coup ils vont me refaire de mes cent sacs à Londres », pensa Carl.

Il était tellement en colère qu'il fut tenté de retourner à l'arrière de l'avion et de remettre les vis en place.

Pour la première fois que Carl Shroeder faisait un travail honnête, il en découvrait une des règles fondamentales : qu'un travail honnête n'était pas toujours rétribué honnêtement.

L'hôtesse revint vers lui ; elle avait l'air de sautiller dans l'allée et Carl Shroeder trouva cela comique ; c'était comme si un passager n'arrêtait pas de la pincer. Puis il se rendit compte que tout le monde avait l'air de sauter. En fait c'était l'avion qui ruait et qui ruait tellement fort que tous ceux qui marchaient dans les allées se retrouvaient par terre. L'appareil eut une nouvelle ruade qui rendit tout le monde nauséux et envoya au plafond tous ceux qui n'avaient pas attaché leur ceinture.

Carl aurait entendu leurs hurlements bien mieux s'il n'avait pas été si occupé à crier lui-même.

La voix avait eu raison jusqu'au bout : il n'aurait pas besoin de son passeport à son arrivée en Angleterre.

Il toucha le sol à plus de cinq cents à l'heure. Comme tout le reste de l'appareil. Et le comité de réception ne fut pas la douane de sa gracieuse majesté, mais du rocher anglais bien dur.

Ce fut un des désastres aériens les plus graves de l'histoire. À une époque pourtant où les désastres aériens se multipliaient.

Avant même que les ambulanciers n'aient pu dégager les cadavres, les avocats étaient déjà là à renifler leur pâture dans le sang répandu. Battant tous leurs confrères d'une bonne longueur, les rabatteurs de la fameuse firme de Los Angeles, Palmer, Rizzuto & Schwartz, aussitôt sur place, contactaient les familles en bon ordre : les plus riches d'abord. Et sans coup férir ils emportaient tous les contrats du litige. N'avaient-ils pas le dossier le plus solide ? Ils pouvaient déjà prouver sans conteste que le Gamont 787 avait des ailerons non réglementaires. À l'appui de leurs affirmations, ils disposaient du témoignage du meilleur ingénieur dans sa partie, l'ingénieur Robert Dastrow, un spécialiste si brillant que les meilleurs avocats des compagnies aériennes et des sociétés de construction d'avions n'arrivaient pas à le mettre en difficulté.

On disait de Robert Dastrow qu'il connaissait les produits des compagnies mieux que leurs propres ingénieurs. On disait de Palmer, Rizzuto & Schwartz qu'au jour du jugement dernier, ils auraient la terre comme client et entameraient sans attendre des poursuites contre Dieu.

Les meilleurs avocats, les plus redoutables bretteurs d'assise, les champions de la procédure, reculaient tous dès que le légendaire trio apparaissait quelque part.

Les compagnies d'aviation et les fabricants d'avions tremblaient au seul nom de Palmer, Rizzuto & Schwartz.

À bord de l'avion se trouvaient des industriels dont la tête valait des millions de dollars, mais, faisant feu de tout bois, ils trouvèrent même en Carl Shroeder de quoi monter un bon dossier. Un des nombreux avocats qui prospectaient pour Palmer, Rizzuto & Schwartz avait découvert une tante à ce garçon et lui avait assuré qu'il pourrait prouver devant un tribunal anglais l'irréparable perte financière qu'elle venait de souffrir.

La pierre d'angle du dossier Shroeder contre la société Gamont qui avait été incapable d'assurer le bon fonctionnement de la barre de stabilisation de l'aileron, était que le fabricant d'avions avait privé la tante de Carl d'un extraordinaire potentiel de vie en la personne de son neveu.

— Qu'avait-il de si extraordinaire ? ne put s'empêcher de demander le juge.

— Il était absolument intact. Un potentiel complètement inexploité, dit le jeune avocat, la voix brisée par l'émotion en plantant ses yeux clairs dans le regard de chacun des jurés. Ce qui valut à la tante une réparation de trois cent mille dollars dont la moitié revint au brillant trio.

Entre-temps, le coût du Gamont grimpa vertigineusement : chaque Gamont dut être rappelé à l'usine, pour qu'on y vérifie la barre de

stabilisation de l'aileron et pour rendre son accès plus difficile.

*

* *

En France, une jeune étudiante des Beaux-arts qui s'apprêtait à retourner chez elle à Seattle, dans l'État de Washington, se vit faire une curieuse proposition. Elle recevrait gratuitement un billet d'avion et cent dollars en prime. Pour cela, elle n'aurait qu'à fumer une cigarette dans un endroit interdit. Comme elle était nettement plus intelligente que Carl Shroeder, le loubard de Pittsburgh, elle décida d'attendre d'avoir atterri pour aller fumer sa cigarette. Elle attendit même que l'avion se soit rangé au terminal de Seattle et que tout le monde ait débarqué avant de se rendre aux toilettes à l'arrière de l'avion pour tirer sa cigarette et la jeter dans la poubelle déjà pleine de papiers de toilette usagés.

Elle ne s'attendait pas à voir l'avion prendre feu comme un fétu de paille et dut courir comme une folle pour sauver sa vie.

Francine se retrouva devant un dilemme, partagée qu'elle était entre son envie d'aller voir la police et son instinct de conservation. Elle avait très bien compris ce qui s'était passé. Si elle avait obéi aux instructions de la voix, elle serait morte avec tous les autres passagers à bord.

Elle dormit mal pendant plusieurs nuits jusqu'à ce que la voix revienne lui parler de ses barreaux de lit. La même voix qui lui avait parlé à Paris et qui lui avait dit comment elle pourrait gagner un billet gratuit avec cent dollars en prime.

— Tu n'as pas gagné ton billet, Francine, dit la voix d'un ton de reproche.

— Je sais comment les voix peuvent être concentrées en faisceaux et utiliser le métal comme haut-parleur. J'ai vérifié depuis qu'on a parlé la dernière fois.

— Possible, mais tu n'as quand même pas suivi les instructions, reprit la voix.

— Si je l'avais fait, je serais morte à l'heure actuelle. Le tissu des sièges d'avion a brûlé comme du fétu de paille et le feu s'est propagé en quelques secondes.

— Oui, je sais comment les choses fonctionnent, pourtant je me suis trompé sur ton compte. Mais les gens sont bizarres. Malheureusement ils ne sont pas aussi bien conçus qu'un avion.

— Vous alliez mettre à mort tous les passagers d'un avion. Vous êtes un espion ?

Le rire de la voix résonna contre les barres en laiton du lit.

— Non. Les espions sont tués par d'autres espions et ils travaillent

pour des gouvernements, des systèmes qui fonctionnent très mal et sont très mal conçus. Non, je ne travaille pas pour un gouvernement.

— Alors laissez-moi tranquille et je vous laisserai tranquille moi aussi.

— D'accord, mais sachez que vous m'avez considérablement déçu.

— Vous m'en voyez très heureuse et j'ai bien l'intention de vous décevoir encore très longtemps.

— N'oubliez pas quand même que si votre conscience prenait le dessus, c'est votre vie que vous mettriez en danger.

— Je m'en doute, répondit Francine. C'est même la seule chose qui me retient d'aller tout de suite voir la police.

— Merci de me laisser comprendre comment vous fonctionnez, conclut la voix dans un grincement de métal.

Les jours suivants, Francine se mit à déprimer. Elle pensait à ce qui aurait pu arriver si elle s'était strictement conformée aux instructions. Elle pensa à celui qui pourrait recommencer et qui cette fois ne raterait pas son coup. Elle entendit même parler d'un désastre similaire au Mexique où plus de cent personnes étaient mortes dans les flammes d'un avion alimenté par les sièges. Ils n'avaient pas été changés malgré le feu de Seattle. Elle lut qu'une firme, Palmer, Rizzuto & Schwartz accusait la compagnie d'aviation et qualifiait sa carence à changer le matériau qui recouvrait les sièges de « grossière négligence ». Avec l'incident de Seattle ils disposaient d'assez d'éléments pour savoir que leurs avions étaient de vrais pièges à feu et ils n'avaient rien fait.

— Le public américain ne doit pas être soumis à de telles négligences de la part des constructeurs d'avions qui se moquent de leur produit dès qu'il a quitté les chaînes de montage, annonça un porte-parole de Palmer, Rizzuto & Schwartz. Le monde entier a retenu la leçon de Seattle, le monde entier sauf les constructeurs d'avions. La société Gamont n'a pas hésité à sacrifier des centaines de vies humaines pour économiser quelques dollars sur des couvertures de siège. Un jury qui respecte la vie et qui veut garantir la sécurité dans les airs aura à cœur d'infliger de lourdes réparations pour un tel mépris des règles élémentaires de la sécurité.

Mais Francine, elle, savait, qui était la vraie responsable : elle-même, elle qui s'était tue. Si elle était allée voir la police, l'avion ne serait pas parti et les gens ne seraient pas morts.

Elle ne pouvait pas vivre avec ce remords. Ces morts la hantaient : elle les avait sacrifiés pour se protéger. Même la nouvelle moto qu'elle venait de gagner dans un concours auquel elle ne se souvenait pas avoir participé, n'arrivait pas à détourner son esprit de ce souvenir lancinant.

Soudain, elle se décida. Elle irait voir la police. Déterminée, elle enfourcha sa nouvelle moto Yamasaki, un modèle magnifique, genre *chopper*, rutilante de chromes et fonça vers le commissariat. Mais sur la seule partie rectiligne de son itinéraire, la moto se mit à accélérer follement ; le câble de l'accélérateur s'était coincé et les freins ne répondaient plus. Elle voulut tout de suite sauter, se laisser rouler dans le fossé, mais la moto allait déjà trop vite. Elle eut peur et ne put que se cramponner en hurlant à son guidon, ses yeux horrifiés fixés sur le compteur dont l'aiguille ne cessait de grimper. Quand elle arriva à la première courbe, elle était à plus de cent cinquante à l'heure et la moto zigzagua follement avant d'aller s'écraser contre le parapet de béton. Son corps explosa contre le ciment comme une tomate mûre. Dans cette masse de chair et de métal tordu, les sauveteurs ne trouvèrent d'intact que le casque intégral.

Ses parents apprirent la nouvelle de la bouche d'un jeune avocat. Il prit l'air contrit pour leur apprendre l'horrible nouvelle, mais, à peine avaient-ils réalisé leur deuil, qu'il leur fit comprendre que leur souffrance allait être payante. Il fallait faire casquer la négligente compagnie Yamasaki qui n'avait pas hésité à commercialiser une moto dont ils savaient pertinemment qu'elle présentait un défaut mortel. Plusieurs usagers étaient déjà morts, traînés par leur moto emballée dont le câble d'accélérateur s'était bloqué. Le jeune avocat travaillait pour le célèbre cabinet californien, Palmer, Rizzuto & Schwartz, une société civile professionnelle qui s'était fait une spécialité d'apporter réparation aux veuves et aux orphelins.

— Jeune homme, vos manières de vautour me dégoûtent, veuillez passer la porte. Je ne veux pas de chasseur d'ambulance chez moi ! fit la mère indignée.

Elle faisait allusion à la coutume chez certains avocats américains de suivre les ambulances jusqu'à l'hôpital pour proposer leurs services aux victimes toutes fraîches. Aux États-Unis, les avocats proposent souvent de lancer une procédure de poursuite en dommages et intérêts à condition de partager le butin avec le client, cinquante-cinquante.

Le jeune avocat, sans se laisser nullement démonter, reprit de sa voix douce et persuasive :

— Bien sûr, je comprends parfaitement votre façon de voir et je l'approuve. Mais voyez-vous, chez Palmer, Rizzuto & Schwartz, notre seule préoccupation est de réparer les dommages faits aux individus par les grandes compagnies. Nous pensons qu'il faut se battre pour que ces gros-là payent cher pour leur négligence : c'est le seul moyen de les faire changer.

— Vous avez dit nous, remarqua la mère, qui êtes-vous : Palmer, Rizzuto ou Schwartz ?

— Aucun des trois, madame, je suis Benson, je ne me suis pas

présenté, je vous prie de m'en excuser. Je me suis rendu compte que la plupart des personnes en deuil n'entendaient même pas mon nom.

— Eh bien, monsieur Benson, combien de maisons en deuil avez-vous visitées ?

— J'en aurais visité beaucoup moins madame, si les compagnies avaient à payer beaucoup plus chaque fois qu'elles ne prennent pas toutes les précautions nécessaires pour protéger la vie des gens.

— Ce n'est pas parce que je suis en deuil que je suis complètement idiot et que je vais gober vos tartufferies, coupa la mère d'une voix sèche.

Depuis que sa fille était morte, c'était comme si elle-même avait vu la porte du caveau se refermer sur toutes ses illusions. Elle voyait l'avocat tel qu'il était et lui demanda durement :

— Et combien prendrez-vous si on gagne ?

— Cinquante pour cent.

— C'est pas trente pour cent d'habitude ?

— Nous sommes les meilleurs. À cinquante cinquante avec nous, vous ramasserez plus qu'à soixante-dix-trente avec un autre. Vous verrez, le palmarès de Palmer, Rizzuto & Schwartz est le plus brillant du pays.

— Ce sont des vautours, jeune homme, mais je vois que les gens en deuil ont besoin de vautours, alors d'accord allez-y, faites-les payer pour Francine.

— Vous ne le regretterez pas, conclut le jeune Benson en lui faisant signer l'engagement de litige.

Ce n'était pas une affaire capitale pour un cabinet aussi important que Palmer, Rizzuto & Schwartz, mais l'accord fut enregistré sur un ordinateur par une secrétaire. C'était son travail au cabinet d'avocats. Mais, à l'insu de tous, elle appuyait sur certaines touches codées qui la faisaient entrer en communication avec une interface secrète. Là, elle rentrait toutes les données du nouveau contrat : le jour et l'heure où un avocat avait été envoyé à la famille frappée d'un deuil, quand celle-ci avait signé l'accord, qui s'occupait du dossier devant les tribunaux. Elle ne savait ni à quoi ni à qui ça servait et personne dans sa société n'aurait pu remarquer que cette secrétaire subalterne était en train de faire autre chose qu'une saisie routinière.

À l'autre bout du réseau, toutes ces données étaient enregistrées par un énorme ordinateur qui savait déjà que la firme Palmer, Rizzuto & Schwartz revenait constamment dans les grands procès en responsabilité qui saignaient le pays. Cette épidémie de procès était en train de disloquer la société. Les chirurgiens n'osaient plus opérer, les obstétriciens n'osaient plus accoucher, les industriels n'osaient plus produire parce qu'au moindre faux pas les avocats fondaient sur eux

comme une bande de gerfauts et les saignaient à mort. Les primes d'assurance ne cessaient de grimper et les firmes américaines, écrasées sous leurs coûts, de perdre des marchés.

L'ordinateur appartenait à CURE, l'organisation ultrasecrète chargée d'assurer la survie de l'Amérique, mais son chef, Harold W. Smith, penché sur sa console, se disait qu'il avait plus urgent et plus important à résoudre. Son bras armé, l'homme qui exécutait ses missions les plus dangereuses, était devenu fou.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et le monde entier pensait qu'il était devenu fou, mais cela lui était bien égal. « C'est le monde entier qui est fou », venait-il juste de réaliser. Peut-être même était-il le seul être sain d'esprit de l'univers.

Remo s'était assuré que le four était bien allumé avant de fouiller la maison à la recherche de celui qu'il voulait y mettre. Cette maison d'un étage, située à Chillicothe, dans l'Ohio, avait l'air toute simple, mais elle avait quelques particularités. Par exemple elle avait des compartiments secrets creusés dans les poutrelles de soutènement. Des doubles parois derrière lesquelles on pouvait se cacher.

Des dealers de drogue y avaient vécu jusqu'à ce qu'elle soit récupérée par un petit malfrat de deuxième zone, un certain Walter Hanover, qui avait servi d'intermédiaire dans une affaire de kidnapping. L'affaire avait fait grand bruit. Les policiers s'en étaient mêlés et avaient réussi à tout faire foirer, si bien que les parents avaient perdu les trois cent mille dollars de la rançon et qu'ils n'avaient pas récupéré leur enfant.

Remo avait vu les parents en larmes déclarer à la télé qu'ils avaient tout hypothéqué pour retrouver leur enfant et qu'ils n'avaient plus de quoi allécher encore les kidnappeurs.

Quant à l'intermédiaire, Walter Hanover, il était légalement intouchable, même s'il s'affichait maintenant dans une décapotable rouge toute neuve, sans aucun revenu connu.

*

* *

La nouvelle décapotable de Walter était garée devant sa maison, brillante de tous ses chromes. Walter Hanover était assis devant chez lui, fumant une cigarette à l'odeur étrange qui semblait lui donner les yeux vitreux.

Remo remonta l'allée et posa sans façon sa main droite sur l'aile avant de la voiture.

— Eh, mec, protesta Walter Hanover, les doigts laissent des marques, elle vient juste d'être lustrée.

Remo sourit sans répondre et continua à fermer ses doigts, très lentement, écoutant le léger grincement quand ses ongles comprimèrent d'abord la peinture, puis le métal sous la peinture.

Quand il tordit la tête, elle émit une plainte assourdissante. Walter Hanover porta ses mains à ses oreilles et secoua sa tête bouclée, blonde et incrédule.

L'aile droite de sa voiture béait, comme si quelqu'un en avait arraché un morceau et l'avait écrasé comme de la pâte à modeler.

Près de la voiture, un sourire de maniaque aux lèvres, se tenait un homme aux cheveux bruns. La trentaine, mince, les poignets épais, les yeux marron, les pommettes hautes, vêtu d'un tee-shirt noir et d'un pantalon blanc. Il s'appuyait comme si de rien n'était, de sa main droite, à l'aile avant de l'ex-nouveau cabriolet de Walter Hanover.

— Salut, dit Remo.

— Pourquoi avez-vous fait ça ? réussit enfin à articuler le petit truand.

— C'est pour que vous me croyiez quand je vous dirai que je vais vous fourrer dans votre four.

— Bougez pas, fit Walter en courant se réfugier à l'intérieur de sa maison.

Remo le laissa filer et inspecta la maison. C'était une maison de bois. Il aimait le bois, qui transmettait les vibrations sans les déformer. Pas comme le métal qui déformait les sons. Le bois, lui, les purifiait et laissait passer des ondes sonores très légères que les gens pensaient ne pas entendre, ce qui leur donnait souvent l'illusion de posséder une perception extra-sensorielle.

Il n'y avait rien d'extra-sensoriel à ce sujet. Tout simplement les gens ne se rendaient pas compte de leurs sensations, ou plutôt ils n'avaient jamais appris à s'en rendre compte. Remo, lui, avait été entraîné pendant des années, de sorte qu'il avait maintenant conscience de marcher au milieu de gens complètement endormis, qui n'avaient jamais fait connaissance avec leurs corps, leurs corps morts, utilisés improprement, encombrés de graisse animale, rongés par les soucis, envahis par la peur. Les gens se traînaient dans la vie, utilisant à peine huit pour cent de leur potentiel.

Ainsi Remo avait la sensation de connaître cette maison et le sol sur lequel il se tenait. Il savait que Walter Hanover ne s'était pas enfui par une fenêtre de l'arrière et qu'il était caché à l'intérieur de la maison.

— J'arrive Walter, fit Remo d'une voix plaisante en montant les marches du porche puis il s'arrêta un instant pour écouter le bois des cloisons lui renvoyer l'écho de ses pas. Il reprit sa progression, entra dans la cuisine et alluma le four.

— Je suis en train d'allumer le four, annonça Remo d'une voix chantante.

Il inspecta le four. Il était plein de boutons et de cadrans. Remo pressa le bouton pour allumer le four et la lumière du grill s'alluma. Il

alluma ce qu'il pensait être le bouton de la lumière du grill et le compteur se mit à tourner. Il appuya sur tous les boutons successivement et le four annonça qu'il se mettait en autonettoyage.

Remo sentit une vague de chaleur venir du four et ça lui parut suffisant. Après tout, il n'allait pas faire un gâteau.

— Walter, reprit Remo de sa voix chantante, j'arrive.

Il s'arrêta un moment et ses sens l'attirèrent vers le premier étage. Il monta doucement les marches et se retrouva dans un couloir qui donnait sur quatre portes fermées. Il ouvrit chacune des portes. Les chambres étaient meublées design, verre et métal, sans grande originalité.

Walter n'était caché dans aucune des chambres, mais il sentait qu'il était très proche.

— Je sais que tu es ici, Walter, allons viens, sors, le four est prêt.

Remo sentit un bruit léger derrière le mur où pendait un poster de la statue de la Liberté.

Remo savait que Walter Hanover se cachait quelque part dans le mur. De toute évidence, le poster cachait un bouton ou un levier. Remo se contenta d'appuyer les deux paumes de ses mains sur l'affiche, de rassembler son souffle et exercer une légère pression sur le poster. Le mur explosa dans un nuage de plâtre et une avalanche de copeaux.

Terrifié, Walter Hanover se recroquevilla dans son étroite cachette.

— Touché, fit Remo en l'attrapant par le col.

— C'est pas vrai, qui es-tu ?

— Le bras de la justice.

— T'es un dingue hein ? Paraît que les dingues ont parfois une force incroyable.

— Cinglé moi ? Je suis le seul homme sain d'esprit de l'univers.

— Maintenant je suis sûr que t'es cinglé. Qu'est-ce que tu me veux ?

— Il y a un garçon qui a disparu, sa famille a payé trois cent mille dollars pour le récupérer.

— Ils ont loué tes services ?

— Non, ils avaient déjà assez payé.

— Et quoi donc ?

— Ils ont payé leurs impôts et mené une vie honnête. Ça me suffit comme paiement.

— Tu travailles pour le gouvernement ?

— En quelque sorte, oui.

— Alors tu peux pas me toucher, j'ai mes droits.

— T'as pas de pot Walter, dit Remo, je ne fais que travailler « en quelque sorte » pour le gouvernement.

Il souleva Walter comme une valise et le traîna par les pieds en

faisant rebondir sa tête contre chaque marche de l'escalier.

— T'es complètement cinglé, hurlait la petite frappe.

— Walter, dit Remo quand ils atteignirent le four qui était toujours en autonettoyage, tu sais où est l'enfant et moi, je veux savoir où il est.

— Eh mec, j'ai pas à témoigner, y a aucune loi au monde qui me forcera à témoigner et en plus la porte du four est bloquée parce qu'il est en autonettoyage.

D'un coup de poing, Remo ouvrit dans la glace de la porte un trou assez grand pour y enfourner Walter. À ce moment-là, Walter Hanover, pour la première fois de sa vie, prit en considération ses devoirs civiques. Il se mit à éprouver une grande sympathie pour Remo et eut envie de l'aider.

— Le problème, c'est que l'enfant est à Corsazo, au Mexique, ils l'ont vendu à un bordel.

— Tu les as aidés ?

— Non, je t'jure. Sur la tombe de ma mère. Y a pas moyen de récupérer ce gamin. C'est un pays étranger.

— Bon, on va voir ce qu'on va faire.

— Qui ça on ? J'ai horreur des pays étrangers.

— Et tu préfères du rôti d'Hanover peut-être ? demanda Remo.

Walter ne préférait pas et il accepta tout de suite de prendre l'avion jusqu'à Corsazo avec Remo.

Arrivé à Corsazo, Remo laissa Walter dans sa chambre d'hôtel. Walter ne s'enfuit pas. Walter aurait bien fui, mais quand l'homme mince aux poignets épais, qui s'appelait Remo, fit une pression à l'arrière de sa nuque, il sentit ses jambes se transformer en spaghettis trop cuits.

— Reste ici bien sagement pendant que je cherche l'enfant.

— C'est Corsazo, mec, ils vont te couper en morceaux. Et pis je serai coincé ici.

— Ça, comme disait Sigmund, c'est ton problème.

Trouver un bordel à Corsazo, c'était comme chercher un hamburger chez MacDonald. La petite ville mexicaine n'était qu'une longue rue de bordels où les Américains venaient satisfaire leurs fantasmes. Des gosses à la cocaïne, tout ce que l'esprit le plus vicieux pouvait désirer, était à vendre à Corsazo. En conséquence les vertueux Yankees rejetaient le blâme de toutes ces turpitudes sur ces pécheurs de Mexicains.

Remo se rendit dans le premier bordel. On aurait dit la boutique d'un quincailler, mais au lieu de casseroles, c'était une jeune femme qui posait, les cuisses ouvertes, noires et velues.

— Je suis venu chercher un enfant de douze ans, annonça-t-il. Son nom est Davey Simpson. Il a les cheveux bruns et il vient d'être

kidnappé en Amérique.

— Nous pouvons vous fournir un gentil petit garçon de douze ans.

— Je veux le ramener à la maison celui-là.

— On peut vous en vendre un, un joli garçon avec une peau douce comme du satin.

C'était la propriétaire qui parlait maintenant, une femme mafflue qui empestait le rhum et un parfum si puissant qu'il recouvrait les remugles du dépôt d'ordures tout proche. Remo pouvait presque voir les particules d'odeur émaner de ses deux énormes mamelles. Elle avait aussi une moustache noire et épaisse.

— Avez-vous un garde du corps ? demanda Remo.

— Vous avez l'intention de nous causer des ennuis ?

— Absolument !

— Dans ce cas, je suis ton homme, dit la femme en sortant un stylet effilé comme un pic à glace.

Elle l'appuya contre la jugulaire de Remo.

— C'est ton épingle à nourrice ? s'enquit Remo d'un ton urbain.

— P'tit rigolo, si tu veux quelque chose que je peux te vendre, reste. Sinon, tire-toi.

Sans répondre, Remo enfonça deux doigts dans le cou de la femme, coupant le flux artériel tandis que le couteau volait à travers la pièce. Il l'attrapa par son cou grasseux comme un chien par son collier et appuya son visage contre la glace de la vitrine. La jeune femme, qui posait dans la vitrine, s'enfuit en hurlant. Remo annonça à la chefesse du bordel que, d'une seconde à l'autre, quelque chose allait craquer : la glace de la vitrine ou sa figure. À elle de choisir.

Le videur surgit de l'arrière-salle. Il avait l'air petit pour son mètre quatre-vingt-dix parce qu'il était aussi large que haut. Des poils noirs le recouvraient des jointures de ses poings à l'arête de son nez. Il fonça comme un taureau pour écraser le mince Américain, et se retrouva, la bouche arrondie de surprise, volant à travers le salon avant de s'écraser contre le mur du fond en faisant trembler toute la maison. Il perdit conscience et sa vessie se relâcha dans son pantalon d'un vert bouteille moiré que la brusque humidité rendit un peu plus moiré et un peu plus bouteille.

— D'accord, gringo, je fais ce que tu veux, dit la chefesse du bordel.

— Tu vas dire à tout le monde ici qu'il y a un gringo cinglé qui est venu chercher un petit garçon américain qu'on a vendu comme esclave. Que ce gringo va détruire toute la ville, à commencer par ce bordel, puis tous les autres bordels, et jusqu'à la maison du chef de la police. Dis-leur bien que tous les gros caïds vont se retrouver avec leurs flingues enfoncés dans leurs tripes. Dis bien que si je ne récupère pas le petit garçon avant la tombée de la nuit, cette ville aura cessé

d'exister.

Ainsi parlait Remo. Et naturellement quand la grosse femme se précipita pour mettre les chefs de la ville au courant, ils refusèrent de prendre une telle menace au sérieux. D'abord parce que ça aurait voulu dire céder à une intimidation. Une chose que les patrons des bordels et les capos de la drogue et autres activités ne pouvaient pas se permettre. Ils savaient mieux que quiconque que s'ils laissaient quelqu'un leur manquer de respect, ils perdraient tout crédit même aux yeux de leurs hommes. Aussi, envoyèrent-ils aussitôt un énorme commando qui regroupait les forces de plusieurs gros dealers de drogue, tous équipés des dernières armes américaines : mitrailleuses lourdes et lanceurs de grenade.

On entendit des rafales et des explosions autour du bordel où se trouvait l'Américain. Les chefs de la ville déplorèrent toute cette destruction. Ils discutèrent même entre eux de la possibilité d'offrir des réparations à ceux qui avaient perdu leurs biens.

Mais quand les coups de feu cessèrent et qu'ils ne virent pas rentrer leurs hommes, les chefs de la petite ville se dépêchèrent d'annoncer à la garnison mexicaine qu'un Américain était en train de détruire des biens mexicains. L'armée mexicaine n'était pas aussi bien équipée que les tueurs des dealers. Mais ils se considéraient comme supérieurs en valeur guerrière. Mais tant de valeur ne valait rien face à cet étonnant Américain. Ils finirent par contacter le consul américain qui présenta ses excuses officielles pour les actions d'un de ses compatriotes, et prit sur lui d'aller raisonner cet Américain.

Le consul non plus ne revint pas et tandis que le ciel se couchait, rouge sang, à l'ouest de la ville, les chefs décidèrent de rendre l'enfant. Il n'était pas encore trop abîmé, il en était juste à la phase d'instruction pour son nouveau métier.

Remo aperçut des marques de fouet sur son dos.

— Qui lui a fait ça ? demanda-t-il alors qu'il sentait monter en lui une rage qui lui fit presque perdre les pouvoirs étonnants qu'il avait développés au cours de son instruction.

Une vieille femme percluse de rhumatismes se présenta.

— À qui appartient cette maison ? demanda Remo.

Timidement, un homme bien habillé, en costume blanc, chaussures italiennes et lourde chaîne d'or autour du cou, s'avança de l'arrière-salle.

Remo les enterra tous les deux dans les décombres de leur bordel tandis que le petit garçon pleurait dehors.

— Tout va bien, dit Remo, les compatriotes sont de retour, tu rentres à la maison.

Et il descendit lentement la rue principale, tenant le petit garçon par la main, comme pour les forcer à faire quelque chose, mais pas un

ne bougea. L'enfant ne voulait pas rester tout seul, aussi Remo l'emmena dans la chambre de l'hôtel où Walter Hanover était toujours assis sur ses jambes réduites en spaghettis.

— C'est lui, s'écria le petit garçon, c'était l'un d'eux.

— Bon, dit Remo, on va juste le laisser comme ça.

— Je ne vais pas me rétablir ? demanda Hanover.

— Non, en fait, dit Remo, ça va devenir de pire en pire, tes jambes vont s'atrophier et pourrir.

Remo sentit que Davey Simpson le tirait par le bras.

— Monsieur, dit le petit garçon, je ne veux pas faire de mal à personne, je veux juste rentrer à la maison, lui faites rien.

— Bon, d'accord, dit Remo, et il demanda au petit Simpson d'aller l'attendre dehors pendant qu'il s'occupait du cas de Walter Hanover. Quand la porte fut fermée, Remo souleva Hanover et le brisa sans façon sur son genou comme une planche pourrie. Il retomba comme une poupée morte, un souvenir pour les gros caïds de Corsazo qui n'auraient plus qu'à l'enterrer.

— Ses jambes ne seront pas pires que le reste de son corps, dit-il au petit garçon sur la route de l'aéroport.

Remo rendit l'enfant à ses parents juste avant l'aube, le lendemain matin. Les parents ne pouvaient pas croire leur bonne fortune. La mère se tenait debout, pleurant inlassablement, paralysée par l'émotion avant de se précipiter sur son petit et le serrer sur son cœur. Dans son geste, il y avait comme le désir désespéré qu'en le tenant si fort contre elle, il ne lui serait plus jamais enlevé. Le père regarda Remo :

— Comment pourrions-nous vous remercier ? demanda-t-il.

— C'est moi qui devrais vous remercier.

— Et pourquoi ?

— Pour m'avoir donné une chance de me sentir de nouveau humain, répondit Remo.

*

* *

Au quartier général de CURE, caché derrière la façade de l'hôpital psychiatrique de Folcroft, à Rye, dans l'État de New York, les ordinateurs crépitaient. Et ce qui sortait de leurs entrailles était la liste de tous les dégâts que la folie de Remo venait de causer. Non seulement il avait risqué de se faire reconnaître (il y avait quelques bonnes photos de lui). Mais, à lui tout seul, il avait compromis les bonnes relations mexicano-américaines. Et ce faisant, il avait attiré assez d'attention sur son compte pour que les gouvernements étrangers se demandent si l'Amérique avait une nouvelle arme secrète.

Remo avait fait ce qu'il ne devait jamais faire. Il avait attiré l'attention sur CURE, CURE qui avait pris des mesures extrêmes dix ans auparavant pour organiser un simulacre d'exécution de façon à ce qu'il devienne un homme qui n'existait pas, le bras séculier d'une organisation qui ne pouvait pas exister.

Parce que si l'on avait appris que l'Amérique, pour assurer sa survie, avait créé une organisation qui fonctionnait en dehors des lois, c'eût été avouer la faillite de la démocratie américaine. Et cela, c'était impossible.

Et maintenant, pour quelque chose qui n'avait rien à voir avec la sécurité nationale, Remo venait de les mettre tous en danger. Harold W. Smith était furieux.

Ses ordinateurs rassemblaient tous les éléments de l'horrible dossier tandis que le département d'État, le ministère des Affaires Étrangères, essayait d'étouffer l'affaire. (C'était obligé que ce soit Remo, aucune autre personne au monde n'aurait été capable de faire cela, sauf son instructeur, Chiun, qui était un Oriental et qui par conséquent ne correspondait pas aux descriptions).

Quand Smith eut enfin Remo au bout du fil, il n'eut qu'une question à lui poser.

— Pourquoi ?

— J'en avais envie.

— C'est tout ?

— C'est tout.

— Vous vous rendez compte de ce que vous avez mis en péril, bien sûr ?

— Ce n'est rien, Smitty. Rien qui vaille vraiment la peine.

— Remo, on ne pourra peut-être plus vous utiliser, dit Smith.

— C'est parfait, répliqua Remo.

— Vous aimez toujours votre pays ?

— C'est exactement pour ça que j'ai fait ce que j'ai fait.

— Remo, il faut qu'on en parle en tête à tête, je pense que vous devez réaliser que ce pays a besoin de vous.

Et alors Smith entendit ce qu'il pensait n'avoir jamais à entendre de la bouche de Remo, la personne qu'il considérait souvent comme le dernier des patriotes.

— J'ai besoin de moi, Smitty, dit Remo, et il raccrocha.

Harold W. Smith sut aussitôt par l'appel téléphonique que Remo se trouvait quelque part en Ohio. Il mit l'enquête sur Palmer, Rizzuto et Schwartz en attente tandis qu'il se précipitait dans sa voiture pour se rendre dans le Connecticut, où il savait que Remo finirait bien par retourner. Mais s'il avait su ce que la firme était en train de préparer, il serait resté auprès de ses ordinateurs.

Chiun, Maître de Sinanju, gloire de la Maison de Sinanju, instructeur de Remo, le premier assassin Sinanju à mettre les pieds sur le sol du nouveau pays appelé Amérique et, par conséquent, inscrit dans l'histoire de la Maison de Sinanju comme celui qui a découvert l'Amérique, Chiun, donc, se préparait à recevoir le chef de CURE, Harold W. Smith.

En tant que découvreur de ce pays, Chiun avait l'obligation de décrire pour les futurs maîtres de Sinanju le caractère des indigènes et la façon de se comporter avec eux.

C'est pourquoi Chiun trouvait assez piquant d'entendre Smith décrire Remo comme « souffrant d'un certain déséquilibre mental, d'un certain chaos émotionnel sans raison ».

C'était exactement les mots, en coréen bien sûr, que Chiun avait utilisés pour décrire le comportement des Américains en général et celui de Smith en particulier.

C'était aux yeux de Chiun la seule explication valable pour justifier l'attitude de Smith qui ne cessait d'apporter un énorme tribut d'or à Sinanju et n'ordonnait même pas à Chiun ou à Remo d'éliminer l'empereur actuel, nommé président, afin de prendre sa place sur le trône. Au lieu de cela, il ordonnait à Remo et à Chiun de courir dans le monde entier pour accomplir les faits d'armes les plus incroyables, puis, même quand ils étaient absolument légendaires, il insistait pour que ces faits d'armes restent secrets. Étrange. C'étaient des faits d'armes que Chiun était fier d'ajouter à la longue liste des faits d'armes de l'histoire de la Maison de Sinanju qui survivrait longtemps à cette jeune et folle nation.

Les États-Unis n'avaient pas plus de deux cents ans. Rome n'avait que mille ans quand elle s'était écroulée. Mais Sinanju, source solaire de tous les arts martiaux, avait survécu à toutes les dynasties qu'elle avait servies, à tous les empires, à tous les royaumes. La Maison de Sinanju avait quatre mille cinq cents ans et bien que ce ne fût pas inscrit dans les chroniques de Sinanju, Chiun était sûr que d'autres maîtres de l'ordre de Sinanju avaient dû écouter d'autres empereurs tout aussi fous.

— Vos mots sont comme le soleil lui-même, projetant la lumière sur l'obscurité des âmes, dit Chiun drapé dans son kimono de velours bleu nuit, où des caractères en or étaient brodés.

Ses mains aux ongles longs reposaient délicatement sur ses genoux. Des mèches de cheveux flottaient sur ses pommettes et caressaient sa peau parcheminée.

— Je ne sais pas quoi faire avec Remo.

— C'est un maître avisé, dit Chiun, celui qui a un serviteur dévoué.

Smith ne demandait jamais à Chiun de se présenter à lui dans sa demeure. Chiun en ignorait la raison. Mais si Smith choisissait toujours de rendre visite à Chiun et à Remo dans les endroits les plus étranges, c'était une preuve de plus de son étrangeté, une pièce à ajouter à la mosaïque de folie qui faisait tellement partie de ce pays et, malheureusement parfois, qui continuait à affecter Remo.

Smith était assis droit dans son siège, son attaché-case sur les genoux. Il était vêtu de son habituel costume gris trois-pièces et de sa cravate club et son expression était sinistre, pas à cause du problème qui l'agitait, mais parce que c'était toujours son expression. Chiun l'attribuait à une mauvaise technique respiratoire, mais Remo avait dit que l'âme d'un homme se montre sur son visage. Malgré les commentaires de ce genre de la part de Remo, Chiun savait que Remo respectait Smith et qu'il partageait une sorte de lien « blanc » que Chiun ne comprenait pas vraiment, une loyauté irrationnelle à ce qu'ils appelaient leur pays.

— Je ne sais pas ce qui est arrivé à Remo, reprit Smith, mais hier, il a pris sur lui de descendre dans le village d'un pays ami et de le terroriser. Et sans aucune raison stratégique ni tactique.

Chiun secoua gravement la tête.

— Oui, continua Smith, Remo a fait des choses étranges de temps en temps, mais c'est un homme brave avec un cœur bon.

— Il n'a que des paroles de louanges envers son empereur Smith, que ses lèvres se dessèchent si elles ne chantent pas la gloire éternelle de son empereur.

— Mais l'autre jour, il s'est mis à proférer des mots incompréhensibles : qu'il allait corriger une injustice. Une sombre histoire de famille en Ohio qui aurait perdu son fils.

— Ah, dit Chiun. Je me souviens de cela.

Il était en train de regarder la télévision avec Remo dans la maison de Westport que CURE leur avait achetée après que Remo se soit plaint de ne vivre jamais qu'à l'hôtel.

Chiun se souvenait maintenant qu'on avait parlé d'une grosse somme d'argent, c'était une rançon traditionnelle, quelque chose de tout à fait commun dans l'histoire, mais entre les mains de ces Américains lunatiques c'était devenu un fiasco.

Chiun se demanda soudain si Remo avait enfin agi pour l'appât du gain. Dans ce pays théoriquement obsédé par l'argent, Chiun avait trouvé plus de gens qui refusaient de travailler pour l'argent que nulle part ailleurs.

Et pour ceux qui se prenaient pour des assassins professionnels, ce genre de faiblesse pouvait être désastreuse. Bien que Remo ait appris ce qu'aucun Blanc dans l'histoire et seulement très peu de gens de

Sinanju n'avaient jamais appris, il n'avait jamais pu se défaire de cette habitude épouvantable qui consistait à ne pas respecter le tribut de l'assassin. Quand Chiun avait demandé que le tribut de Remo soit inclus dans l'or envoyé à Sinanju, celui-ci avait fait une réponse insensée :

— D'accord, si vous voulez. De toute façon vous ne dépensez jamais cet argent. La Maison de Sinanju possède encore des pièces d'or tout droit sorties des presses de Cyrus le Grand de Perse.

— Ce n'est pas la question, dit Chiun, la question est ce qui est juste et ce qui n'est pas juste.

— D'accord, prenez l'or, avait répondu Remo.

Et maintenant Chiun écoutait avec l'espoir ténu que, finalement, Remo ait acquis un peu de respect pour les vraies valeurs. Son cœur s'accéléra.

— Dites, ô Gracieux Empereur, combien Remo a-t-il reçu en tribut de ces gens qui avaient subi une injustice dans votre royaume ?

— De l'argent ? demanda Smith.

— Oui, ce qui est utilisé en Amérique. Combien ont-ils donné en tribut ?

— Oh, mais il n'a pas pris d'argent, dit Smith.

— Il n'a pas pris d'argent ? Qu'est-ce qu'il a pris ?

— Il a dit que ça le faisait se sentir bien dans sa peau.

Chiun, dont la respiration était en accord avec le rythme de l'univers, sentit soudain le fond de ses alvéoles pulmonaires tressaillir d'horreur.

Quand Remo, finalement, arriva à la maison, il découvrit qu'une chose extrêmement rare venait de se produire. Smith et Chiun, deux hommes de cultures totalement différentes étaient pour la première fois d'accord sur un point.

Remo avait agi d'une façon insensée.

Remo leur tira la langue.

Il ne s'était pas senti aussi bien depuis très longtemps.

CHAPITRE III

Joe Piscella et Jim Wiedman avaient choisi de mener des vies simples. Tous deux avaient fait la guerre du Vietnam et avaient décidé que le « bâtiment » était un boulot pour eux. Ça payait bien et, le soir venu, une fois que vous aviez lâché votre pelle ou votre mètre d'arpenteur, vous n'aviez plus besoin d'y penser jusqu'au lendemain matin.

Après avoir réussi à revenir intacts de la guerre, ils n'avaient plus aucune envie de risquer leur vie et avaient toujours insisté pour ne jamais travailler sur des gratte-ciel ou dans des tunnels. La vie, avaient-ils l'habitude de dire, est trop précieuse pour être risquée. Leurs femmes étaient bien de leur avis.

Ce jour-là, Joe et Jim travaillaient sur l'un des chantiers de construction les plus sûrs du métier ; ils étaient en train d'étaler du ciment sur le toit d'un auditorium. Quand les tonnes de ciment frais auraient séché, le toit serait aussi solide qu'un blockhaus.

Jim dit soudain qu'ils étalaient le ciment beaucoup trop rapidement. Joe répondit qu'il n'en avait rien à foutre.

— Si j'avais eu envie de m'inquiéter de la quantité de ciment qu'on doit mettre sur un toit, je me serais démerdé pour devenir contremaître. Nous, on fait notre boulot, on s'arrête pour le casse-croûte, on se tape encore un peu de boulot et on rentre à la maison, un point c'est tout.

Jim se retourna pour regarder les vannes qui vomissaient leur lave de ciment gris dans les moules souples. Le problème du ciment, du ciment humide en particulier, c'est qu'il est très lourd. Et ce toit était immense, plus grand qu'ils n'en avaient jamais vu et, à son avis, les poutrelles de soutènement n'avaient pas l'air assez solides.

Le soleil était chaud ce jour d'été à Darien, dans l'État du Connecticut, et lui et Joe étaient en train de travailler torse nu. C'était le meilleur moment de l'année pour le bâtiment.

— T'as pas entendu quelque chose Joe ? demanda soudain Jim.

— Tout ce que j'ai entendu c'est que les Yankees allaient arriver en finale cette année, dit Joe.

— Non, je veux dire sous nos pieds, le ciment, les poutrelles en dessous, tu n'as rien entendu ?

— Eh, du calme ! C'est pas notre problème. Au pire, on tombera de cinq mètres, en voilà une affaire. Maintenant, qu'est-ce que tu pensais des Yankees, hier soir ?

Jim regarda l'immense surface de ciment brillant. Jamais il n'avait répandu autant de ciment en un jour. D'habitude, ils procédaient par section, le laissaient sécher, puis continuaient un peu plus loin parce que le ciment sec était non seulement plus léger, il était aussi beaucoup plus solide.

— T'occupe pas des Yankees pour l'amour de Dieu, écoute plutôt, il y a quelque chose qui bouge, je te dis !

Comme beaucoup de désastres, tout d'abord ça n'eut l'air que d'un petit phénomène anormal, une simple fossette qui se creusait au milieu du toit. Puis le mouvement s'amplifia, comme si le ciment était en train de s'aspirer lui-même.

Soudain Joe et Jim se sentirent emportés par cette rivière. Leurs lourdes bottes avaient immédiatement été prises dans le ciment épais et bien que l'écroulement du ciment frais sur le toit ait l'air de se passer au ralenti, Joe et Jim bougeaient encore moins vite.

Leurs collègues essayèrent de leur jeter des planches. Quelqu'un essaya de manœuvrer une grue pour faire descendre une poutrelle à leur niveau. Tout se passait si lentement que Joe eut même un rire de dérision. Mais, alors qu'ils se rapprochaient du centre et que les poutrelles commençaient à craquer sous l'énorme poids du ciment déplacé, Joe comprit soudain ce que Jim était en train de crier depuis au moins cinq secondes :

— On est foutus !

Ce jour-là, à Darien, Jim et Joe ne mangèrent pas leur casse-croûte. Tout ce qu'ils eurent à avaler fut une masse gluante et grise qui leur remplit les poumons, étouffa leurs cris et broya leurs corps au centre de ce qui devait être le toit d'un auditorium. Ce n'est pas la chute qui les tua, mais la respiration, ou plutôt le manque de respiration. Ce jour-là, sans une goutte de pluie, entourés par des terres à perte de vue, ils se noyèrent.

Mais dans leur chagrin, les veuves eurent le réconfort de recevoir la visite d'un jeune avocat d'une firme de Los Angeles qui était spécialisée dans ce genre d'affaires. Palmer, Rizzuto & Schwartz.

Le jeune avocat savait exactement ce qui était allé de travers. Leurs maris seraient encore en vie aujourd'hui si la compagnie avait suivi la procédure réglementaire. C'était un cas évident de négligence grossière.

— On n'est pas en Russie ici, où ça se passe tout le temps. On est en Amérique. Vos maris n'auraient pas dû mourir.

Au siège de la compagnie, les ingénieurs étaient plongés dans un abîme de perplexité. Ils n'arrivaient pas à comprendre comment tout cela avait pu se produire. Ils savaient bien qu'il ne fallait pas répandre autant de ciment d'un seul coup et pourtant, incompréhensiblement, tous les ordres de construction ce jour-là y avaient amené. C'était

comme si une main mystérieuse, une main qui savait exactement comment le système de construction fonctionnait, avait mis au point une recette pour un désastre.

La petite entreprise, qui était déjà largement endettée, allait être mise en faillite par le procès. Non pas parce qu'ils n'étaient pas couverts par une assurance, mais parce que les primes allaient tellement augmenter que la firme ne serait plus capable de faire des soumissions compétitives.

À Los Angeles, dans les tours flambant neuves de Century Park City qui abritaient la firme Palmer, Rizzuto & Schwartz, la tragédie de Joe Piscella et Jim Wiedman était en tête de l'ordre du jour. Nathan Palmer lui-même avait demandé un meeting avec ses partenaires.

Palmer, Rizzuto & Schwartz avaient commencé leur carrière dans une ancienne épicerie hâtivement transformée à Palo Alto. À cette époque, ils devaient courir derrière les ambulances pour se trouver des clients. Ils avaient gardé en souvenir, comme un porte-bonheur, leur premier bureau. Le vieux meuble était dans une vitrine de verre au milieu du hall d'entrée de leur siège, hyperneuf, luxueux, au sol recouvert d'une moquette épaisse comme un gazon et large comme un terrain de football.

Nathan Palmer faisait souvent référence à ce bureau pour rappeler leur origine. Palmer, qui sortait d'une des grandes universités de droit de l'est du pays, était très fort pour jouer les humbles.

Arnold Schwartz, qui lui, avait fait ses études de droit dans une université beaucoup moins connue de Californie, ne jouait jamais les modestes. Arnold ne manquait jamais de laisser tomber aux oreilles des serveuses qui passaient à sa portée les revenus de Palmer, Rizzuto & Schwartz. Arnold ne se rendait jamais au supermarché du coin sans sa Rolls-Royce au cas où quelqu'un le verrait et pourrait penser qu'il n'était pas capable de se payer une Rolls-Royce.

Mais c'est Genaro Rizzuto qui se répandait le plus en envolées sur ce bureau. Ils étaient tellement pauvres, avait-il l'habitude de dire, que ce bureau d'occasion avait failli être emporté par les huissiers. Les déménageurs étaient en train de lui faire passer la porte au moment même où Rizzuto entendait un juge leur accorder leur premier jugement favorable de plusieurs millions de dollars.

Les trois partenaires n'étaient jamais d'accord sur rien, sauf sur la nécessité de gagner beaucoup d'argent. Mais les millions qu'ils avaient amassés ne semblaient pas les avoir rendus plus libres de leurs soucis d'argent ; bien au contraire, ils en avaient rajouté.

Nathan Palmer, qui avait l'allure d'un patricien blond, avait une propension à se marier régulièrement et ses divorces étaient toujours très chers. Genaro Rizzuto faisait allusion à ses habitudes de joueur

comme à un passe-temps anodin et réussissait chaque fois à prouver que d'autres hobbies étaient beaucoup plus coûteux. Comme il était un bon avocat, il pouvait prouver n'importe quoi. Mais il avait une capacité étonnante à perdre des centaines de milliers de dollars dans une nuit, si bien que les mariages de Palmer, et les divorces qui s'ensuivaient, à la californienne, semblaient bon marché par comparaison. Mais le plus grand désastre financier des trois était Arnold Schwartz.

Dès son plus jeune âge, Arnold avait mis au point une stratégie d'investissement d'une telle complexité que son professeur de mathématiques lui avait suggéré de faire carrière dans la physique plutôt que dans le droit. Son organisation mathématique des variations du marché boursier avait maintenu Schwartz dans un état permanent de banqueroute, à peine capable de payer sa Rolls-Royce et sa demeure de Beverly Hills, les deux étant très lourdement hypothéquées. Grâce à ses brillantes stratégies d'investissement, il était une des rares personnes à avoir réussi à perdre de l'argent dans le marché porteur du début des années 80.

Depuis que Nathan Palmer, Genaro Rizzuto et Arnold Schwartz avaient cessé d'utiliser ce vieux bureau de bois, leurs problèmes d'argent avaient connu une progression exponentielle. Aussi, quand Palmer proposa un meeting à ses partenaires, les deux autres arrivèrent-ils au galop.

Rizzuto avait été interrompu dans une partie de poker qui durait depuis trois jours et où il avait déjà perdu un demi-million de dollars. Genaro Rizzuto était beau, avec un de ces bronzages profond à la californienne. Il portait un pantalon gris qui le moulait, une chemise de sport ouverte jusqu'au nombril et assez de chaînes d'or autour du cou pour avoir l'air d'un marchand de bijoux à la sauvette. Il avait une femme à qui il donnait tout sauf lui-même. Ils avaient fait leur voyage de noces à Las Vegas, et n'avaient pas consommé leur mariage avant de rentrer en Californie. Le sexe n'était pas en tête de la liste des plaisirs de Genaro Rizzuto.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Rizzuto.

— Un désastre, répondit Palmer.

Il portait un costume léger d'alpaga avec cravate assortie.

— Et alors ? dit Rizzuto. Tout est un désastre. Ça aurait pu attendre, j'étais mal parti, mais j'allais juste prendre ma revanche. Tu me dois au moins un demi-million de dollars, Nathan.

— Ton demi-million de dollars, c'est de la roupie de sansonnet à côté de ce qui va venir, dit Palmer.

Il brandit le dossier de l'accident de travail qui avait causé la mort de deux personnes à Darien (Connecticut), dossier que Palmer, Rizzuto & Schwartz venaient juste de s'assurer le matin.

— Nous sommes au bord de l'abîme, je ne sais pas comment on n'y est pas encore tombés.

— Comment ça, nous ? Toi tu l'as peut-être évité, mais pas moi, dit Rizzuto qui pensait à sa partie de poker et se rapprochait du bar de métal poli. Appuyé contre un mur recouvert de glaces, il se versa un verre de vin blanc dans un verre en cristal de Baccarat.

— Ne parle pas de désastre. Je viens juste de parler avec mon agent de change, dit Schwartz en débarquant.

Schwartz avait été retardé parce qu'il ne pouvait pas quitter sa maison sans sa Rolex. Il portait un costume de *Savil Row* à trois mille dollars qui épousait parfaitement sa silhouette frêle. Des lunettes à monture en écaille, élégantes, mais discrètes, lui donnaient une apparence pensive et la Rolex en or semblait sortir de sa manchette toutes les deux secondes alors qu'il arrangeait quelque chose sur lui.

— Comment arrives-tu à perdre quand tous les autres se font de l'argent ? demanda Rizzuto.

Il proposa un verre à Schwartz. Schwartz remercia d'un mouvement de sa main, celle qui portait la Rolex bien sûr. Il posa ses chaussures *Bazziti* à huit cents dollars sur la longue table de bois précieux et se pencha en arrière. Palmer pouvait voir le nom du bottier sur la semelle des chaussures. « Heureusement qu'il n'y a pas de slips de luxe, se félicita-t-il in petto, sinon Schwartz se serait arrangé pour descendre son pantalon. »

Nathan Palmer n'aimait pas ses partenaires. En fait, s'il les avait rencontrés dans un ascenseur, il serait sorti au mauvais étage rien que pour s'éloigner d'eux plus vite. Mais c'étaient les hommes qui avaient magouillé avec lui pour faire du cabinet Palmer, Rizzuto & Schwartz ce qu'il était devenu et il n'y serait jamais arrivé tout seul.

— Ça va mal, s'écria-t-il en préambule. À Darien, dans l'État du Connecticut, nous avons réussi à nous assurer un dossier de mort par négligence contre une entreprise de bâtiment.

— Elle était bien assurée, non ? On n'a quand même pas attaqué une société qui n'était pas assurée, demanda Schwartz qui était passé maître dans l'art de prendre des hypothèques sur les biens d'une société en voie de disparition. Une course de vitesse qu'il ne perdait jamais.

— Oh, non, elle est assurée, dit Palmer.

— Eh bien alors, quel est le problème ?

— Le problème est que les victimes de ce crime horrible de négligence, les deux victimes malheureuses qui ont été étouffées dans du béton, étaient de simples travailleurs, Joe Duschmoll et Jim Tartempion.

— Quoi ! s'exclama Schwartz.

— Tout ce qu'ils valent c'est trois cent mille dollars. C'était bien

l'affaire du toit de l'auditorium, non ?

— Oui, ça a marché parfaitement, remarqua Palmer.

— Et qui d'autre a été blessé ? Un ingénieur ? Un docteur ? demanda Rizzuto plein d'espoir.

— Non, juste ces deux pauvres travailleurs. Tout ce qu'on va en tirer, c'est trois cent mille dollars.

— Et qu'est-ce que ça va nous donner après les frais ? demanda Schwartz.

— Une perte de deux cent mille dollars. Et Darien n'est pas un cas isolé. Avant, il y a eu l'affaire des biberons qui se brisaient dans la bouche des bébés.

— Un dossier en or devant n'importe quel jury, lança Rizzuto qui adorait cette espèce de jeu qui consistait à se trouver face aux jurés et qui regrettait que la firme soit devenue trop énorme pour l'envoyer dans un prétoire.

— Des nourrissons avec des lèvres en sang, des mères hystériques, de riches sociétés à poursuivre, reprit Rizzuto en se frottant les mains.

— Sauf que, interrompit Schwartz, la vie d'un bébé n'entraîne jamais de réparations à six chiffres et qu'en plus les chers petits souffraient juste de petites cicatrices à peine défigurantes. On ne pouvait même pas leur coller un coefficient d'incapacité permanente. À cause de la chirurgie esthétique.

— Encore une perte, conclut Palmer.

— Et les avions ? demanda Schwartz. C'est notre produit de base et ne me dites pas qu'on s'occupe des bébés ou des prolos dans les premières classes des avions.

— Le problème avec les avions, dit Palmer, agacé que Schwartz manquât à ce point de jugeote, c'est qu'on peut les coincer une fois pour négligence grossière, mais pas deux. Les compagnies d'aviation et les fabricants d'avions sont des gens sérieux. Ils n'arrêtent pas d'améliorer la conception des moteurs, de changer la configuration des ailes et de la queue de leurs appareils.

— C'est quand même incroyable, à peine trouve-t-on un défaut, qu'ils le corrigent. Vraiment, où va-t-on ?

La voix de Palmer s'était élevée, tremblante d'indignation.

— Les voitures, ça c'était bon, lança Schwartz.

— Les voitures, c'était excellent, mais on n'imagine pas maintenant que les fabricants de voitures soient encore assez bêtes pour monter le réservoir d'essence dans le pare-chocs arrière, dit Palmer.

— Ça c'était vraiment notre meilleur coup. Ça partait comme des bombes. On en avait des milliers qui roulaient sur les routes américaines et un abruti chez International Motors s'était mis dans la tête que c'était moins cher de payer des réparations que de changer la structure de la voiture.

— C'est dingue, hein, dit Rizzuto.

— Et le plus fort, dit Rizzuto, c'est que nous leur en avons soufflé l'idée.

— Mais c'était il y a quinze ans, dit Schwartz, et qu'est-ce qu'on a eu depuis ? Des avions où on arrivait à peine à s'en sortir et des pertes sur des entreprises de bâtiment et des fabricants de biberons.

— Ah, dit Schwartz, si au moins on pouvait attaquer quelques hôpitaux, particulièrement ceux qui pratiquent une chirurgie de pointe...

— Et qu'est-ce qu'on aurait ? Trois chirurgiens au maximum et qu'est-ce que ça nous coûterait ! Le problème, messieurs, c'est que payer pour créer ces accidents nous revient trop cher.

— Ça donnerait presque envie de revenir à une pratique honnête, dit Schwartz.

— Pas question, dit Rizzuto, vous vous souvenez ce qu'ils nous ont enseigné à la fac de droit, il n'y a que deux côtés dans la loi, celui qui gagne et celui qui perd.

— Notre problème, dit Palmer, c'est que nous n'avons pas bien utilisé notre « génie ».

— Il ne nous a jamais causé d'ennui, dit Schwartz.

— Ça, c'est parce qu'il sait exactement comment toutes les choses fonctionnent, dit Rizzuto.

— Bon, je vous ai appelé ici aujourd'hui pour vous dire que si on continue à utiliser notre génie comme on l'a fait jusqu'ici, on va tout droit à la faillite.

— Que Dieu vienne à notre secours, dit Schwartz.

— Mes créanciers de jeu vont m'arracher le foie, dit Rizzuto.

— J'ai déjà sept ex-femmes et je dois me remarier prochainement, dit Palmer.

— Vraiment ? Félicitations. Et à quoi ressemble-t-elle ? demanda Rizzuto.

Rizzuto aimait le goût de Palmer en matière de femmes. Il avait fait l'amour avec la moitié d'entre elles. Ce qui signifiait qu'il avait à peu près équilibré ses pertes et ses gains : il pariait chaque fois sur laquelle d'entre elles coucherait avec lui. En fait, il n'y avait que là qu'il prenait vraiment son plaisir.

— Elles sont comme les sept autres, bien sûr, dit Palmer.

— Très bien, dit Rizzuto, qui pensa sur-le-champ qu'il serait peut-être plus poli d'attendre la cérémonie du mariage pour demander à Palmer quand il partait en prochain voyage d'affaires.

— Bon, mais ça ne résout pas nos problèmes et ça ne nourrit pas nos faiblesses.

— Quelles faiblesses ? demanda Rizzuto d'une voix indignée. J'étais en train de regagner. C'est vous qui m'avez fait perdre ce demi-

million de dollars.

— Et moi, coupa Schwartz, je ne considère pas qu'un marché qui se comporte d'une façon erratique infirme mes calculs.

— C'est ça, dit Palmer, le plus réaliste des trois, et moi j'ai enfin rencontré le véritable amour avec le numéro huit.

— Bon d'accord. Alors qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda Rizzuto.

— Tu dois avoir un as dans ta manche, dit Schwartz, je ne t'ai jamais rien vu faire sans être sûr du résultat sauf le mariage, et encore le mariage tu en connais toujours le résultat, n'est-ce pas ?

— Ne sois pas méchant Arnold, dit Palmer.

Il s'avança jusqu'à la baie vitrée, se figea là tandis que le soleil californien caressait ses traits délicats, se tourna vers ses partenaires comme s'il s'adressait à un jury d'assises et leur fit à cet instant, à eux deux qui pensaient qu'il était fondamentalement un trouduc, la démonstration qu'il était un partenaire valable.

— Je suis en train de penser à une ville. Une ville avec des docteurs, des avocats, un maire, une ville avec des maisons, des mères qui s'occupent de leurs enfants, des pères qui nourrissent leur famille. Toute cette vie va être impitoyablement fauchée par la négligence délibérée d'une grosse société.

— J'aime bien cette idée ; dans une ville, il y a des banquiers et des agents de change, commenta Schwartz.

— Une ville a de l'espoir, s'envola Rizzuto. Une ville est un monde en lui-même, une ville nous représente tous.

— Et elle sera hachée cruellement, rappela Palmer.

— Par une multinationale dont nous pourrions geler les actifs, jubila Schwartz.

Ils eurent tous le même hochement de tête approbateur pour le vieux bureau au bois rayé.

— Bon, dit Palmer, tout à fait satisfait de lui-même, il semble qu'on n'aura pas à se soucier de le faire sortir de sa devanture avant un bon moment, celui-là.

— Une ville, ce sera cher pour le génie, dit Schwartz.

— Tout est cher pour le génie, dit Palmer. C'est pour ça qu'on a de tels problèmes financiers.

— Mais une ville, ça vaudra le coup, dit Rizzuto, sachant que lui-même pourrait reprendre du collier.

Avec toute une ville blessée et souffrante, ils pourraient créer une image de fin du monde, en tout cas dans la tête des jurés. Et les profits seraient énormes.

Et c'est ainsi que fut décidé, dans ces élégants bureaux de Century Park City à Los Angeles, de passer un coup de fil au génie.

Le prix que demanda le génie pour son intervention fut

incroyablement élevé : cinq millions de dollars. Quand Palmer, Rizzuto & Schwartz furent d'accord pour le payer cash, il n'y eut qu'une question :

— Vous avez une ville dans la tête ?

— Non, non, n'importe laquelle fera l'affaire.

— Je ne fais pas les choses à la légère, dit la voix.

L'appel du bureau du cabinet d'avocats fut automatiquement intercepté par un programme des ordinateurs de CURE. Mais, alors que tous les sons étaient automatiquement écrits, examinés et comparés par les ordinateurs du service secret et remis à Smith par ordre d'importance, cet appel de Palmer, Rizzuto & Schwartz ne put être enregistré. Mais cela passa complètement inaperçu des ordinateurs de CURE qui ne relevèrent pas non plus le mot « Gupta ». La seule indication du danger vint d'une secrétaire qui mentionna que chez les avocats on mettait sur pied une équipe spéciale-désastre. Mais là encore les ordinateurs de CURE ne firent pas immédiatement la liaison.

*

* *

Dans la ville de Gupta en Inde, le jour se leva comme il l'avait fait depuis des millénaires sur les montagnes sacrées de Kali et le soleil monta dans le ciel, dieu parmi les millions d'autres dieux hindous, brillant de sa couleur rouge sang à travers la brume du matin.

Dès les premiers jours où les hommes avaient allumé des feux, la ville était plongée dans les nuées. Le crottin utilisé pour le chauffage brûlait en dégageant d'épais nuages de fumée, lentement dégagés par les vents qui effleuraient cette cuvette enfoncée entre des montagnes. Qui contrôlait les montagnes, contrôlait Gupta. Alexandre avait régné ici. Puis les envahisseurs mongols, les Britanniques et maintenant, les successeurs de tous ces empires déchus régnaient ici : un mélange sans gloire d'hindous, de musulmans, de sikhs et de chrétiens.

Et personne ne remarqua la grande mort noire qui descendait sur la ville parce qu'elle descendit exactement comme l'avait prévu celui qui savait comment Gupta fonctionnait.

Sa première visite fut pour la femme d'un bureaucrate local.

— Vous seriez tellement plus importante, souffla la voix, si votre mari était reconnu comme un véritable Indien par le gouvernement central. Mais malheureusement à Gupta, le colonialisme règne encore.

Interloquée, la femme chercha d'où sortait la voix. Si l'intrus avait illégalement pénétré dans leur cour, son mari le ferait bastonner.

— Il n'y a pas de colonialistes ici. L'Inde est libre.

— Alors que fait ici l'usine Internationale de Phosphate et de Carbonate ?

— Mais les gens sont ravis de sa présence. Ça leur donne du travail et de bonnes positions.

— Ça rend surtout votre mari moins respecté à Delhi.

— Vous êtes un menteur, s'exclama-t-elle en tapant du pied. Vous serez battu. Vous aurez votre langue coupée en mille morceaux.

La voix semblait sortir des murs. C'était une voix américaine. L'usine Internationale de Carbonate et de Phosphate était américaine.

Elle fit un demi-tour si violent qu'elle faillit se prendre dans les plis de son sari couleur de pêche. Était-ce un dieu qui lui parlait ? Est-ce qu'elle avait omis de faire les sacrifices appropriés ? Est-ce que sa maison avait été souillée par un acte interdit au mauvais moment de son cycle menstruel ?

— Je suis votre ami, ma brave dame. Regardez ailleurs, est-ce que vous verrez autant de Blancs dans des positions élevées ?

— Ô voix, tu répands des mensonges. Si tu avais un corps, il mourrait coupé en mille morceaux. Si tu avais des yeux, ils seraient arrachés. Mon mari est un préfet, même le chef de la police s'incline devant lui.

— Mais, chère madame, votre mari n'a pas un poste élevé à Delhi, votre mari n'est pas assis au Conseil des ministres, votre mari n'est qu'un exécutant et les vrais puissants le tiennent à distance comme un intouchable.

— Je n'écouterai pas un mot de plus, dit la femme.

Elle se boucha les oreilles de ses mains et quitta la pièce. Mais quelques minutes plus tard, elle était de retour.

— Voix, ne sois pas insultante et je t'écouterai. Dis-moi donc ce qui ne va pas avec l'usine Internationale de Carbonate et de Phosphate ? Ne me dis pas que mon mari est en faute.

— C'est, expliqua la voix, que les Américains ne vous respectent pas. Bien sûr, ils ont réservé quelques postes honorifiques pour les Indiens, mais pas ceux qui sont véritablement cruciaux.

— Mais, répondit-elle, c'est un Indien qui est président de la filiale de Gupta.

Elle avait même vu son bureau. Immense, bourré de dossiers, il surplombait les dix hectares de l'usine comme la tour d'un prince mogul. La tour était moderne, aussi moderne qu'en Amérique, lui avait-on dit au cours d'une visite de l'usine. Le directeur de l'usine, un brahmine qui avait fait ses études dans une école d'ingénieurs anglaise, s'était déplacé pour saluer en personne cette délégation de femmes d'importants fonctionnaires.

— À quoi servent tous ces boutons ? avait demandé une des femmes devant une impressionnante rangée de voyants lumineux.

— Je connais la fonction de chacun d'entre eux, avait répondu le président d'une voix ferme.

— Et celui-là qui clignote, à quoi sert-il ? avait insisté la femme.

— À remettre à leur place les femmes trop curieuses, avait-il conclu en riant de sa bonne plaisanterie.

La femme s'était courbée sous la rebuffade. Plus tard, on lui avait expliqué qu'il ne fallait jamais demander au directeur à quoi servaient tous ces contrôles parce qu'il n'en savait rien. Mais il savait à quel Américain demander le renseignement. Lui, ne s'occupait que des concepts supérieurs, comme d'être assis derrière un grand bureau et de commander les gens.

Pourquoi se serait-il renseigné ? Est-ce qu'on demandait aux intouchables comment ils ramassaient les bouses de vaches ? La femme repensa à cet incident tandis que la voix invisible reprenait ses attaques insidieuses.

— Les Américains sont plus intelligents que les Britanniques. Les Britanniques paradent en uniforme resplendissant et font faire le boulot aux autres. Mais les Américains savent qu'en fait ceux qui paradent ne savent pas faire fonctionner les choses. Et regardez bien les postes qu'occupent les Indiens : ils sont assis derrière des bureaux, ils ramassent de l'argent et sont contents d'eux. Mais ils ne savent pas comment fonctionne l'usine : ils sont dépendants. Vous croyez que les ministres en place à Delhi ne sont pas au courant de cela ?

— Mais mon mari n'y est pour rien, plaida la femme.

— Ton mari est le préfet régional, c'est lui qui portera le blâme.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Commencer par exiger que les Indiens occupent des postes cruciaux et non pas cérémoniaux.

— Qu'est-ce qu'un poste crucial ?

— Le poste de l'ingénieur de la sécurité.

— Ça c'est crucial ?

— Y a pas plus crucial. Si l'ingénieur de la sécurité ne fait pas son travail, plus rien ne pourra fonctionner tandis que si le directeur ne vient pas à l'usine pendant une semaine, personne ne s'en apercevra.

— Et si mon mari me bat pour mon insolence ?

— Il te battra certainement, mais ensuite il fera ce que tu lui as dit.

— Vous connaissez en effet mon mari.

— Je sais comment les choses fonctionnent.

*

* *

Dans les bureaux du journal local en langue anglaise, le *Times of Gupta*, un bruit de voix parvint à l'éditorialiste. La voix semblait venir

du dehors et elle avait un accent américain :

— Avec ces Indiens, faut leur faire croire qu'ils dirigent. Y-a-qu'à leur donner des boulots bidon et du Monsieur le Directeur long comme le bras et ils s'y croient. Leurs salaires, c'est juste du bakchich nouvelle formule. On peut très bien absorber ces coûts. Mais que Dieu vienne à notre secours si ces mal-blanchis se mettent à vouloir être ingénieurs de la sécurité.

— Comment empêcher ça ?

— Facile. En faisant croire à ces bougnoules que les postes cruciaux sont des boulots d'entretien sans importance. Pour eux l'ingénieur de la sécurité n'est qu'un ingénieur de l'entretien. À peine au-dessus du balayeur. Pour ces tarés, c'est du travail d'intouchable.

— Ouais, tout le monde se fout d'eux au siège de l'usine Internationale de Carbonate et de Phosphate.

— Eh, pas si fort, on est juste à côté du journal.

L'éditorialiste se pencha à la fenêtre pour voir qui pouvait bien tenir des propos aussi ignoblement racistes. Mais, dehors, il ne vit rien d'autre que les ordures puantes de la rue et une vache qui déambulait paresseusement tandis qu'un intouchable courait derrière elle pour ramasser le combustible des feux qui couvraient Gupta d'une fumée éternelle.

Peu après, spontanément, les notables de Gupta se mirent tous en cœur à exiger que la compagnie américaine place des Indiens aux postes les plus importants. Le préfet de région dirigeait le mouvement et il était soutenu par le journal local dont l'éditorial marquait sur cinq colonnes : « Pour quels idiots nous prennent-ils ? »

Comme personne ne voulait être pris pour un idiot, un torrent d'indignation parvint jusqu'au siège de l'usine Internationale de Carbonate et de Phosphate à Douvres, dans des bureaux qui étaient beaucoup moins resplendissants que ceux de Gupta en Inde.

— Mais pourquoi, s'inquiéta le directeur, veulent-ils soudain être ingénieurs de la sécurité ? Il est encore trop tôt pour leur passer ce genre de responsabilité.

— Chef, il vaut mieux leur donner ce qu'ils veulent. Où ailleurs dans le monde pourrait-on fabriquer le Cyclod B ? fit remarquer son adjoint.

Le Cyclod B était l'ingrédient actif de l'insecticide « KO moustique ». Il se vendait très bien en Amérique dans son joli emballage jaune avec un insecte de bande dessinée tout heureux de tomber mort et d'être balayé par une ménagère triomphante. Associé à d'autres produits chimiques, le Cyclod B tuait les insectes très efficacement et n'empoisonnait que modérément l'environnement. Mais, à l'état pur, il contenait deux des gaz les plus dangereux connus par l'homme. L'un d'eux était un dérivé du gaz-moutarde, interdit

depuis la Première Guerre mondiale par la Convention de Genève.

L'usine Internationale de Carbonate et de Phosphate avait cherché dans le monde un endroit pour fabriquer son Cyclod B. Après avoir annoncé qu'un indigène deviendrait directeur de l'usine et que cette usine fournirait non seulement cinq mille emplois de subalternes, mais également cent positions importantes, la compagnie se retrouva immédiatement choisie par le gouvernement indien. La compagnie choisit Gupta parce que c'était un nœud ferroviaire important. C'était assez loin de Delhi pour que les officiels du gouvernement central ne leur coûtent pas trop cher en bakchich et la population était suffisamment mélangée pour que les Hindous n'accusent pas la firme de favoriser les Sikhs, les musulmans ou les chrétiens ou vice versa.

La décision de la direction générale de Douvres fut un oui immédiat. Mais avec un seul avertissement :

— Faites bien en sorte qu'ils se rendent compte du danger du Cyclod B.

— C'est un peu difficile, on a vendu au gouvernement indien l'idée que le Cyclod B n'était pas plus dangereux que de l'eau.

— Et comment s'y est-on pris ? demanda le directeur estomaqué.

— En répandant les roupies comme de l'engrais.

— Bon, dans ce cas faites en sorte que ceux qui s'occuperont de l'entretien et de la sécurité soient des hommes responsables.

Apparemment quelqu'un savait comment l'usine Internationale de Carbonate et de Phosphate fonctionnait parce que les hommes sélectionnés se comportèrent exactement comme prévu. Hautement recommandés, ces brillants diplômés considéraient comme très en dessous de leurs compétences d'aller vérifier des boutons et des manomètres, comme le dernier des intouchables. La première chose qu'ils firent fut de commander de nouveaux bureaux avec de jolies secrétaires, du beau mobilier et plein de téléphones. Puis ils se déchargèrent de la tâche de vérifier les manomètres sur des subalternes. Ces subalternes commandèrent de plus petits bureaux et partagèrent les secrétaires, mais chacun avait son téléphone et ils engagèrent à leur tour des subordonnés pour le travail peu glorieux de vérifier des manomètres et le fonctionnement de soupapes de sécurité.

Le budget de l'ingénieur de la sécurité augmenta de quinze fois dans la semaine et, à partir de là, il fallut deux jours entiers et un plein sac de paperasses contresignées six ou sept fois pour obtenir un balai.

Les soupapes, qui devaient être vérifiées et lubrifiées chaque jour, ne voyaient pratiquement plus personne. Un ingénieur américain déclara bien au journal local que l'usine était gérée d'une façon dangereuse, mais le papier fut censuré parce que les propos de cet ingénieur comportaient des relents de racisme américain et

scandaleux.

L'homme expliqua que ce n'était pas une question de couleur de peau, mais de vérification. Il laissa même une petite brochure pour l'éditorialiste du journal dénonçant les dangers du Cyclod B.

— Monsieur, répliqua l'éditorialiste d'un ton tranchant, je ne publierai jamais une ligne écrite par un raciste de votre espèce.

— OK, mais laissez-moi vous dire une chose. Gardez ce papier sous le coude et si vous ne vous en servez pas dans la semaine, je vous le rachèterai pour cent dollars américains, deux mille roupies au marché noir.

— C'est une attitude raciste. Sachez, monsieur, que nous avons un sens aigu de nos responsabilités en matière de sécurité ; n'oubliez pas qu'il s'agit des vies de notre propre peuple.

L'homme lui rit au nez.

— La seule raison pour laquelle l'usine Internationale de Carbonate et de Phosphate fabrique le Cyclod B ici, c'est qu'ils n'oseraient pas le fabriquer en Amérique ou en Europe. Maintenant, qui sont les racistes ?

— Vous, monsieur, sortez tout de suite ! dit l'éditorialiste que la voix de l'homme énervait.

Il aurait pu jurer qu'il l'avait déjà entendu même s'il n'avait jamais vu son visage auparavant. Néanmoins, même si cet homme était un raciste, il savait quand même se montrer utile : il prit une épingle à nourrice et répara la vieille machine à écrire dont les touches « collaient » depuis des années et qu'on voulait jeter à la première occasion.

— Comment avez-vous réussi ça ? demanda l'éditorialiste.

— Parce que je sais comment les choses fonctionnent, dit l'homme.

Il sortit sans laisser son nom ni expliquer pourquoi il avait tellement d'hostilité envers les Indiens qui travaillaient dans une usine américaine.

Mais très vite les soupapes restèrent collées elles aussi et les manomètres de pression s'avancèrent irrésistiblement vers la zone rouge : la zone de danger pour le flot du Cyclod B. Pour que ce produit chimique reste stable il fallait qu'il ne dépasse pas une certaine température. Dans cette vallée très chaude, le Cyclod B devait être constamment réfrigéré.

Si bien qu'un beau matin l'assistant le moins élevé, un intouchable, s'aperçut que le manomètre approchait dangereusement de la zone rouge. La température était en train de grimper dans les réservoirs. Il se précipita vers le troisième assistant de l'ingénieur de sécurité pour l'avertir. Le troisième assistant savait que c'était très important et, par conséquent, fut extrêmement attentif à la rédaction de son mémorandum pour le deuxième assistant de l'ingénieur de sécurité.

C'était tellement important qu'il le réécrivit quatre fois pour être certain que sa syntaxe était correcte. Puis il engueula sa secrétaire qui avait fait une faute d'orthographe.

Le deuxième assistant-ingénieur de sécurité insista pour que son nom soit marqué trois fois dans le mémorandum au lieu d'une fois.

Le temps que le mémorandum arrive au bureau de l'ingénieur de la sécurité, les manomètres se trouvaient en pleine zone rouge et l'intouchable qui s'en occupait avait déjà quitté la ville avec sa famille. Il avait longtemps travaillé dans cette usine et les racistes américains étaient les seuls à lui parler et à lui expliquer les choses. Quand les aiguilles de température atteindraient le rouge, lui avaient-ils dit, il devrait faire deux choses : la première était de courir droit devant lui.

— Et la seconde ? avait-il demandé.

Les autres avaient ri.

— Fais du yoga, mets ta tête entre tes cuisses et fais une bise d'adieu à ton cul.

Avec la montée de la température, le Cyclod B se transforma en gaz et se mit à exercer une pression colossale sur le réservoir. Pendant ce temps, le directeur de la sécurité était en pleine réunion avec ses subordonnés pour mettre au point un plan pour agrandir leur département.

Sur le mémorandum qui en résulta on put lire que le prix de la sécurité n'était jamais trop élevé. Mettant solennellement en garde contre les dangers du produit chimique, il proposait une solution tout à fait raisonnable au problème urgent qui se posait : davantage de secrétaires, de jolies secrétaires, recrutées, de préférence, à Bombay ou à Calcutta.

Au même moment, le gaz sous pression fit sauter un joint et jaillit en un nuage gris-blanc qui se mélangea aussitôt à la brume habituelle de la vallée.

Le premier à sentir ce gaz fut un intouchable qui ramassait de la bouse sur la route. Il renifla une odeur de charbon de bois et se demanda qui pouvait bien brûler un bois si cher. D'abord l'odeur lui titilla plaisamment les narines, puis il se rendit compte qu'il ne sentait plus rien. Ses narines étaient groggy, tous ses membres étaient groggy et le soleil avait disparu du ciel. Il se laissa glisser à terre, comme la vache qu'il suivait.

Le nuage gris se répandit lourdement dans la vallée sans vent. Il se déplaça à travers l'usine, puis dans toute la ville exterminant les gens plus systématiquement que ne l'avaient fait les envahisseurs moguls.

Les bébés se mirent à pleurer puis s'arrêtèrent tandis que leurs mères désespérées les secouaient puis s'écroulaient en laissant les enfants rouler dans la poussière. Même dans leur mort les mères

s'étaient couchées sur leurs bébés, roulées en boule autour d'eux comme pour les protéger.

Les gens riches et importants qui n'habitaient pas dans le secteur immédiat de l'usine réussirent à s'échapper en voiture. Il fallut attendre quatre jours avant que l'on puisse retourner dans la ville. Les cadavres jonchaient les rues. Les soldats de l'armée indienne étaient obligés de porter des masques à gaz non pas pour se protéger du Cyclod B, depuis longtemps dissous, mais pour supporter l'odeur des chairs purulentes.

Tout d'abord, les officiels du gouvernement, qui ne tenaient pas à perdre une usine de valeur, essayèrent de limiter les dégâts en ordonnant une enquête locale. Mais il y eut une levée de boucliers parmi les survivants, le *Gupta Times* avait la preuve que le Cyclod B était un liquide si dangereux que la Compagnie Internationale de Phosphate et Carbonate n'avait jamais osé le fabriquer en Europe ou en Amérique. Et qu'ils avaient plutôt choisi une vallée d'Inde où la chaleur pouvait facilement transformer le liquide en un gaz mortel. Une clameur se leva réclamant vengeance. Cette clameur fut aussitôt reprise par une firme d'avocats américains qui annonça au monde :

— Quel est le coût d'une ville ? Quel est le coût d'une civilisation ? Le prix à payer doit être si élevé qu'un Gupta ne puisse plus jamais se reproduire.

Ces mots sortirent de la bouche de Genaro Rizzuto lui-même après sa rencontre avec le Premier ministre indien. Gupta était devenu synonyme de désastre.

Rizzuto avait même fait imprimer un autocollant qui annonçait : PLUS JAMAIS GUPTA.

Le Premier ministre refusa quand même de le faire poser sur le pare-chocs de sa limousine officielle.

CHAPITRE IV

Les premiers rapports de la mort de quinze mille personnes en Inde firent peu de bruit en Amérique. Ce n'était jamais qu'un désastre du tiers-monde parmi tant d'autres : un paragraphe en dixième page des journaux. Mais dès que l'on apprit qu'une usine américaine était responsable du désastre, Gupta fit les cinq colonnes à la une.

C'était toujours une question de couleur. Si les Tutsis du Burundi s'amusaient à massacrer des centaines de milliers de Hutus, cela méritait peut-être une ou deux colonnes en dixième page dans les journaux spécialisés. Mais si vingt Noirs étaient tués par un policier sud-africain, ça faisait immédiatement la une de tous les journaux.

Si le gouvernement syrien avait envie de tuer vingt mille de ses citoyens et de détruire entièrement la ville d'Hama, cela valait tout juste la peine d'être mentionné. Mais si Israël se tenait les bras croisés tandis que des Arabes tuaient trois cents autres Arabes à Chatila au Liban, la nouvelle était en première page. Quand les Israéliens se retirèrent et que les Arabes recommencèrent à s'entre-tuer au même endroit, les nouvelles furent reléguées aux pages intérieures. Pour réprimer les manifestations palestiniennes, les Israéliens auraient mieux fait de passer un contrat avec l'armée algérienne.

Tous les pisse-copies savaient ça. Dès qu'ils apprirent que l'usine Internationale de Phosphate et de Carbonate, une compagnie américaine, était mêlée au désastre de Gupta, ils propulsèrent l'histoire en première page.

Au même moment, Remo était en train d'éviter soigneusement une caméra de télévision dans un studio de Los Angeles. Il avait accepté d'accompagner Chiun à Hollywood parce que celui-ci, tout comme Smith, pensait que Remo avait besoin de vacances. Pour une fois, ces deux-là étaient d'accord.

Selon le compromis conclu avec Smith, Chiun aurait le droit de passer un contrat avec une société de production cinématographique à la condition expresse qu'il n'apparaisse pas devant la caméra. Remo serait là pour s'assurer que Chiun respecte cet accord. C'était bien entendu impossible, comme Remo l'avait bien annoncé à Smith, parce que personne ne pouvait empêcher Chiun de faire ce qu'il voulait.

Aussi Remo apprit-il la nouvelle du désastre de Gupta au moment exact où Chiun avait le plus de chances de se faire voir. Les caméras étaient en train de tourner Chiun, qui, comme par hasard, avait revêtu un kimono tissé de fils d'or et incrusté de dragons rouges, s'avança

pour offrir son humble assistance. La radio de Remo se mit à sonner. Smith lui avait demandé de l'emporter partout avec lui, tout en lui promettant de ne pas en abuser.

Remo fonça jusqu'au plus proche téléphone. Quand sa sonnerie retentissait, il était censé composer un certain numéro puis appuyer sa radio contre le combiné téléphonique. L'appareil formait alors le code d'accès qui lui permettrait de parler à Smith.

Il réussit au troisième essai.

— Qu'est-ce que vous voulez Smitty, dépêchez-vous !

— Il y a un petit problème à Gupta en Inde.

— Qu'est-ce qui se passe à Gupta qui soit si important ?

— C'est ce qui se passe dans un cabinet d'avocats de Los Angeles qui est important.

— Pour vous tout est important, sauf les familles américaines, je sais, Smith. Au revoir, ajouta-t-il en raccrochant.

Il se déplaça rapidement à travers les studios et arriva sur le plateau.

Chiun avait passé un accord avec le producteur pour lui fournir une assistance technique. Le producteur était célèbre pour ses films d'action, il était en train de produire un film sur un homme aux pouvoirs extraordinaires.

Remo arriva juste à temps pour voir Chiun montrer à un des acteurs comment lancer son bras pour faire trembler une voiture. Tout le monde applaudit.

C'était magnifique, pensa le réalisateur, mais il fallait toujours que Chiun soit juste à côté du comédien-vedette pour que le truc marche.

— Est-ce que l'assistant technique pourrait porter un kimono un peu moins voyant ? demanda le réalisateur. Ce rouge et cet or attirent sur eux toute l'attention du plan.

— Oh, cette petite chose ? dit Chiun, passant son ongle le long des broderies d'or.

— Oui, on dirait un feu tricolore et le héros a l'air aussi terne qu'un trottoir. Pourriez-vous le changer ?

— J'ai bien peur de ne rien avoir d'autre, dit Chiun très humblement.

Remo savait qu'il y avait quatorze autres malles à l'hôtel, remplies de kimonos.

— Est-ce qu'on pourrait mettre une robe grise par-dessus ? suggéra le caméraman. Mon posemètre est affolé par toute cette lumière.

— Est-ce qu'il faut vraiment que vous soyez sur le plateau ? demanda l'assistant du metteur en scène.

Chiun fit oui de la tête : il donnait à l'acteur un sentiment de confiance.

— Est-ce qu'il pourrait se mettre en dehors du champ de la

caméra ?

— Je vais essayer, ô grands artistes du soleil couchant dont la gloire inspire mille poètes, dont la beauté brille comme les fleurs dans la rosée du matin.

— Bon, donnez-lui un tissu gris, faites-le reculer de trois pas et ça ira, dit le metteur en scène.

Quelqu'un cria :

— Action !

Et le héros s'avança, essayant de pousser la voiture. Chiun, voulant aider, fut obligé d'avancer un peu plus et, multipliant les excuses, laissa tomber sa couverture grise. La scène dut être reprise quarante-deux fois, mais le maître de Sinanju n'arrivait jamais à garder sa pelure sur le dos. Quand, finalement, l'équipe visionna les rushes, elle se rendit compte que la seule chose visible était Chiun, offrant à la caméra un visage fendu d'une oreille à l'autre par un sourire éclatant tandis que la voiture tremblait et que le héros était complètement invisible, la tête recouverte d'un tissu gris.

De retour à l'hôtel, Remo attendit avec Chiun l'arrivée de Smith.

— Tu penses que Smith va vouloir sa part ? s'inquiéta Chiun, il est notre employeur après tout.

— Cela ne le dérangera pas beaucoup de ne pas voir son nom mentionné, dit Remo.

— Oui, je sais, il est fou, d'ailleurs votre race entière est folle, dit Chiun.

Cette fois, pour la première fois depuis des années, Remo choisit de lui répondre plutôt que de laisser tomber.

— Non, c'est vous qui êtes fou. Quand le trésor de Sinanju fut volé, il y a quelques années, vous avez tout laissé tomber pour partir à sa recherche. Et à quoi avait servi ce tas d'or pendant des centaines et des milliers d'années ? À rien.

— Mais il était là, dit Chiun.

— Et alors, vous n'y avez jamais touché.

— Ce n'est pas le problème. Il était là au cas où.

— Au cas où quoi ?

— Vous savez comment nous sommes devenus des assassins. Le village avait si faim qu'il fallait noyer les bébés parce qu'on ne pouvait pas les nourrir et les assassins firent en sorte qu'il y ait toujours de la nourriture et, depuis, ils ont toujours été honorés par les gens du village.

— Mais ce que vous gagnez en tribut en une semaine pourrait les nourrir pendant tout un siècle ! Et puis, qu'est-ce que cette histoire de peuple qui respecte Sinanju ? Comme si l'opinion du peuple vous intéressait !

Remo se tut un instant puis reprit :

— Je m'intéresse à ce que vous pensez, petit père, pas à ce que des gens que je ne rencontrerai jamais pensent. Je m'intéresse à ce que je pense de moi, c'est ce qui compte pour moi.

Chiun resta un moment pensif. Il ne comprenait pas ce que Remo voulait dire par avoir une opinion de soi. Chiun avait compris très tôt combien lui-même était merveilleux. Et si quelqu'un n'était pas de son avis, une mort horrible était trop bonne pour lui.

Smith arriva à deux heures du matin et leur proposa une rencontre à la limite de la ville. Il insista pour que Chiun participe à la réunion. Il avait des problèmes de communication avec le maître de Sinanju et n'avait pas toujours compris ce que Chiun voulait dire dans certaines de ses envolées les plus fleuries. Mais Chiun était un professionnel et s'il avait un problème de devoir, quelques kilos d'or de plus avaient toujours résolu le dilemme moral. En fait, il n'y avait jamais eu de dilemme moral. Remo, quant à lui, était un patriote. Il avait été évalué attentivement par une batterie de tests psychologiques avant d'être considéré comme un candidat possible. Mais il est souvent plus difficile de contrôler un patriote qu'un mercenaire.

Quand Smith vit les phares sur la piste, il fit deux appels. L'autre voiture lui rendit ses appels trois fois puis les lumières s'éteignirent.

Remo s'était trompé de signal et parcourut les derniers cent mètres, par une nuit sans lune, à plus de cent à l'heure, sans même effleurer le bas-côté de la piste étroite.

Chiun et Remo montèrent dans la voiture de location de Smith. Ils s'assirent à l'arrière. Chiun protesta que Smith avait droit à la place d'honneur et que ses fidèles serviteurs devraient être assis devant comme des chauffeurs. Ça c'était en anglais. En coréen, il fit remarquer que cette rencontre, à une heure impossible, sur une piste pourrie, était une aberration mentale de plus de Smith et qu'un jour ou l'autre ce lunatique finirait par les faire tuer.

Smith, bien entendu, ne comprenait pas le coréen.

— Je vous salue Chiun, dit Smith. Nous avons un problème. J'avais espéré que Remo pourrait prendre un peu de repos. Car, franchement, et vous le savez tous les deux, je me suis beaucoup inquiété au sujet des récentes actions de Remo.

— Personne, répondit Remo, ne vous menace Smitty. Vous n'avez pas besoin de m'utiliser.

— Si, quelqu'un me menace et c'est pourquoi je suis ici.

Chiun suivait toute la conversation en se tenant pensivement le menton dans ses ongles longs ; de temps à autre, il secouait la tête d'un air grave et pénétré.

— Je ne sais pas, reprit Smith, si vous vous en rendez bien compte, Remo, mais l'Amérique est devenue terriblement procédurière.

— Qu'est-ce que c'est, procédurière ? demanda Chiun.

— Cela veut dire, Maître de Sinanju, répondit Smith, exercer des poursuites judiciaires à tort et à travers. Les Américains utilisent des avocats pour n'importe quel problème, vrai ou imaginaire et les tribunaux sont surchargés.

— Peut-être, interjeta Chiun, qu'un peu plus d'assassinats et un peu moins de poursuites légales résoudraient le problème. Comme vous le savez, Empereur Smith, chaque tête pendue à un mur pour sanctionner un crime résout non seulement le problème immédiat, mais dissuade cinq autres malfaiteurs d'agir en voyant la justice si bien rendue.

— Mais non, lança Smith en levant les yeux au ciel. C'est exactement ce que nous ne pouvons pas nous permettre. C'est exactement ce que l'Amérique n'est pas et ne doit pas être. C'est pour ça que nous sommes ici, travaillant dans l'ombre, afin que nous puissions avoir nos lois et, tout en les respectant, pouvoir passer à travers ces temps de chaos.

— Bien sûr, dit Chiun, votre génie est la simplicité même.

En même temps, Chiun avait jeté un regard sur Remo pour vérifier si, lui, avait compris ce que Smith voulait dire.

Remo ne grimaçait pas d'un air entendu et avait l'air de le prendre au sérieux.

— Excusez-moi, Empereur Smith, reprit Chiun, mais votre sagesse englobe des univers bien trop vastes pour votre humble assassin. Je comprendrais cela bien mieux en coréen. Pourriez-vous avoir la gentillesse de permettre à Remo de m'expliquer ?

— Certainement, dit Smith, expliquez-lui donc.

Remo haussa les épaules.

— Il ne va pas comprendre, il ne veut pas comprendre.

— Il a exprimé un intérêt, expliqua Smith, et je pense que la moindre des courtoisies est de satisfaire à sa requête. Je pense aussi que cela clarifierait certaines incompréhensions que le maître a concernant ce pays et peut-être cela le rendrait-il encore plus efficace.

Chiun fronça les sourcils, il ne pouvait pas en croire ses oreilles ; l'insulte l'avait frappé comme une serviette brûlante en pleine face. Il attendit pour voir si Remo allait laisser passer cette insulte. Mais, douleur des douleurs, Chiun vit que Remo ne disait rien que des mots creux sur la Constitution américaine.

— Ainsi, expliquait Remo, si nous agissons secrètement, c'est afin de soutenir le credo selon lequel ce pays peut être gouverné par des lois. Nous faisons en sorte qu'il survive grâce à ces petits moyens extra-légaux que rend nécessaires un monde dangereux.

Remo savait que Chiun ne pourrait jamais comprendre la notion de constitution. Il était convaincu que la légitimité de tous les

gouvernements résidait dans l'exercice du pouvoir absolu, lui-même garanti par la menace. Par conséquent, tous les gouvernements avaient besoin d'assassins. Si l'Amérique était si différente, pourquoi avait-elle besoin de la lignée des plus grands assassins de tous les temps, la Maison de Sinanju ?

Mais Remo ne s'attendait pas à la réponse enragée de Chiun :

— Comment oses-tu me parler ainsi ? Quand celui qui t'a enseigné tout ce que tu sais, qui t'a donné tout ce que tu détiens et qui t'a fait ce que tu es, vient d'être humilié en ta présence !

— Je n'ai rien remarqué. Qu'est-ce que Smith a dit de particulier ?

— Tu n'as rien remarqué ! grinça Chiun.

Il ne pouvait même plus regarder Remo.

— Mais qu'est-ce qui ne va pas ? insista Remo.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Chiun dont la voix ne cessait de monter en crescendo. Il me demande ce qui ne va pas ! Tu n'as pas entendu le venin craché par les lèvres de Smith ?

— Il a parlé de la Constitution, ce qui ne veut rien dire à vos yeux de toute façon.

— Non, s'exclama Chiun, il a dit qu'un maître de Sinanju pouvait être encore plus efficace.

— Plus efficace dans un certain contexte. Smith n'était pas en train de parler de vos capacités.

— Quand votre propre disciple se permet de vous insulter et de vous manquer de respect, alors le monde entier est en droit de vous mépriser. Tu as permis que je sois humilié en face d'un Blanc !

— Vous ne tolérez le manque de respect d'aucune race d'aucune couleur, alors pourquoi s'arrêter sur le Blanc ?

— Parce que tu es Blanc, vous avez toujours été Blancs et vous vous tenez les coudes !

— Petit père, je vous aime. Smitty ne se rend pas compte qu'il vous a insulté, s'il l'avait fait, je le lui aurais fait remarquer. Je ne laisserais jamais personne vous insulter.

— Alors, allons travailler pour un empereur sain d'esprit ou un tyran. Les tyrans et les princes sont en train de retrouver leurs pouvoirs. Même la Corée, bien que perdue au communisme dans le Nord, a retrouvé une magnifique dynastie princière transférée de père en fils. Cela pourrait bien être le retour de l'âge d'or des assassins. Laissons donc ce misérable nabot à face de citron.

— J'aime mon pays et je ne m'intéresse pas à l'argent. C'est une douleur dans votre cœur de père, je sais. J'en suis désolé, dit Remo.

Le débat étant clos, Remo se retourna vers Smith.

— Alors, dit Smith, c'était une conversation bien animée sur notre système judiciaire ?

— Oui, dit Remo.

Sa voix était rauque, non pas d'avoir crié, mais d'émotion. Il se sentait désormais déchiré entre Sinanju et l'Amérique. Autrefois il avait pensé qu'il pourrait les faire travailler en harmonie, chacun servant l'autre, mais il se rendait compte maintenant que c'était impossible. L'Est était l'Est et l'Ouest était l'Ouest.

Chiun se tourna vers Smith et déclara solennellement :

— Votre Constitution est remplie de la beauté des plus grands poètes. Ses mots ont une telle harmonie de l'âme que les fleurs rougissent de honte, maintenant je comprends parfaitement ce merveilleux document.

— Bien, dit Smith en s'adressant à Remo, j'ai l'impression qu'il en est maintenant profondément convaincu, plus qu'il ne l'a jamais été. Vous ne pensez pas, Remo ?

— Oui, sûrement, dit Remo, abrégeant.

— Parce que nous sommes une nation de droits, le système légal est crucial. Aussi lourd et difficile à manier soit-il, c'est notre protection principale contre nous-mêmes, contre les politiciens rapaces et les bureaucrates, contre les puissants qui écrasent les faibles.

Remo regardait dehors par la fenêtre, dans la nuit. Chiun examinait ses mains. Smith continua :

— Parce qu'il y a tant de procès de nos jours, nos coûts de production ne cessent de grimper. Nous sommes en train de perdre nos meilleurs chirurgiens ; les obstétriciens, dépouillés parfois des trois quarts de leurs revenus tant leurs primes d'assurance ont grimpé, quittent la profession. C'est toute notre industrie qui est menacée.

Smith fit une pause.

Remo fit « hum hum » puis examina ses ongles.

Chiun dit exactement la même chose, mais ce « hum hum » résonna comme une ode à la sagesse de Smith.

— Et, reprit Smith, nous avons repéré un cabinet d'avocats, les pires du genre. Je suis certain qu'ils sont derrière les nombreuses et terribles tragédies sur lesquelles ils se jettent comme des chacals. Mais nous ne pouvons pas le prouver.

— Et vous voulez qu'on les élimine ? demanda Remo.

— Non, c'est un problème légal. On ne peut pas tuer des avocats. Nous devons les mettre hors d'état de nuire à l'intérieur même de notre système, accumuler suffisamment de preuves pour les faire rayer de l'ordre des avocats et les jeter en prison. Cela servira d'exemple pour les autres chasseurs d'ambulances et, peut-être, cela fera-t-il baisser le nombre des procès en dommages et intérêts qui menacent notre industrie.

— Hé, une minute, interrompit Remo, je sais que vous avez des milliers de petits gnomes à travers tout le pays, tous en train de

nourrir d'informations vos ordinateurs. Vous n'en avez aucun dans ce cabinet d'avocats ?

— Tous ceux que nous y avons infiltrés sont morts, répondit Smith. Non seulement morts, mais morts par accident. Une douche brusquement envoie un jet d'eau brûlante sur une secrétaire cardiaque : elle meurt. Un toit s'effondre sur un jeune avocat qui travaille incognito pour une agence du gouvernement, etc. Évidemment le toit souffrait de vétusté et la douche n'avait pas de système de mélangeur suffisamment perfectionné pour éviter les brusques giclées d'eau brûlante. Donc nous n'avons rien pu prouver.

— Et donc ? demanda Remo.

— Donc, nous voulons des gens qui rassemblent des preuves et qui soient à l'abri des accidents.

— Je peux être tué dans un accident, fit remarquer Remo.

— Théoriquement, je suppose, dit Smith.

— Ce n'est pas une vie théorique, Smitty.

En coréen, Chiun intervint :

— Demande-lui un prix plus élevé et accepte. C'est toujours pareil quand on travaille pour un lunatique.

— Bon d'accord, quand est-ce qu'on commence ? demanda Remo en anglais.

— Il y a eu un accident à Gupta en Inde. Nous sommes sûrs que Palmer, Rizzuto & Schwartz sont derrière. Allez-y. Voyez si vous pouvez comprendre comment ils s'y sont pris. Rizzuto était sur place un peu trop vite et il semble qu'il ait l'oreille du Premier ministre.

— L'Inde ? s'exclama Chiun. Ah les Moguls, la grandeur des Rajas ! L'Inde a toujours été une seconde maison pour Sinanju.

— Soyez prudent, Remo, recommanda Smith. On ne sait pas comment ces gars-là opèrent, mais ils ont des programmes qui semblent brouiller nos ordinateurs. Ils ont des conversations que nous ne pouvons pas suivre et ils semblent être capables de provoquer des accidents à volonté. Ils peuvent faire en sorte que rien ne fonctionne.

— Moi aussi, dit Remo.

— Oui, mais eux, c'est intentionnel, conclut Smith.

*

* *

L'homme remarqua aussitôt que quelque chose avait changé. L'organisation qui surveillait le cabinet Palmer, Rizzuto & Schwartz avait interrompu ses écoutes électroniques. Quand un système aussi organisé et systématique prenait soudain un profil bas, c'est qu'il préparait une attaque beaucoup plus subtile contre ceux qui l'avaient tant enrichi.

L'homme qui savait comment les choses fonctionnent appela aussitôt Palmer chez lui, bien que ce fût sa nuit de nocces. Ce fut la femme de Palmer qui répondit en hurlant :

— Vous pouvez parler à ce salaud si vous voulez, moi je me tire.

— Allô, Nathan ? Bonjour, c'est moi, fit la voix grinçante.

— Nous n'avons plus les moyens de recourir à vos services, avertit aussitôt Palmer. Nous n'avons encore rien fait sur Gupta.

— Je vous appelle pour vous avertir.

— Combien ?

— Ça ne vous coûtera rien ce coup-ci, j'étais juste en train de jouer avec mes ordinateurs, vous savez combien j'adore jouer avec les ordinateurs.

— Quel est l'avertissement ?

— Vous allez subir une nouvelle attaque.

— On n'est plus à ça près.

— Cette fois-ci ce sera beaucoup plus dangereux. À mon avis, il se prépare quelque chose de salé.

— Nous sommes à court de trésorerie, est-ce que vous pouvez vous charger du problème ?

— Bien sûr, je sais comment les choses fonctionnent.

CHAPITRE V

En descendant la rampe de l'avion, Chiun respira longuement et poussa un soupir :

— Ah l'Inde ! Notre seconde patrie. Sinanju a accompli ici quelques-unes de ses plus brillantes missions. La perle d'Ortal y a été gagnée par Maître Chi au prix d'un assassinat très délicat.

Remo inspira et cracha. L'aéroport, comme le reste du territoire, puait le fauve et les déjections humaines. Ce grand pays rendait très bien au cinéma parce que le septième art avait le bon esprit de ne pas charrier les odeurs. Les excréments humains jonchaient les rues. Les poubelles étaient rarement ramassées dans les quartiers populaires et, dans les quartiers riches, des gangs de gosses se battaient pour se partager les restes. La vie d'une vache sacrée avait plus de valeur que celle de la plupart des citoyens et le Gange, s'il avait coulé dans n'importe quel pays occidental, aurait été fermé pour cause de pollution. Mais les Indiens déféquaient dedans, urinaient dedans, jetaient leur poubelle dedans et se baignaient dedans.

— Mon fils, dit Chiun, je vais te montrer l'Inde comme tu ne l'as jamais vue. Ce sera ta deuxième maison.

— Je préférerais le trou de mon cul, dit Remo.

— C'est parce que tu ne sais pas voyager. Avant toute chose, nous devons saluer dans les règles l'Empereur régnant.

— Ils ont un président, fit observer Remo. C'est le même système qu'en Amérique.

— Vraiment ? Si c'est le même système qu'en Amérique, comment se fait-il que le fils succède à sa mère ?

— L'Inde n'a plus d'empereur, ni de roi ni de rajah, tout ça, c'était autrefois. Ils ne sont plus aussi arriérés maintenant. Ils vont se moquer de nous.

Chiun ignore ces remarques et loua des porteurs et une litière recouverte d'un parasol couleur safran. Il loua des trompettes et des crieurs pour annoncer son arrivée puis, avec ses quatorze coffres ornements de rubans rouge et or, prépara le retour des Maîtres de Sinanju au palais de l'Empereur des Indes. Quand ses porteurs le déposèrent aux portes du palais présidentiel à Delhi, les trompettes reçurent l'ordre de sonner son arrivée et un barde se mit à vanter les mérites de la Maison de Sinanju.

— Ils vont bien se marrer là-dedans, petit père, dit Remo, à moins qu'ils ne tirent sans sommation.

L'ancien Premier ministre de l'Inde venait d'être abattue par un de ses gardes du corps, un Sikh, et maintenant que son fils était Premier ministre, il était entouré d'Hindous armés jusqu'aux dents, certains d'entre eux étaient ses cousins. Ces soldats étaient moins professionnels que les Sikhs qui avaient comploté contre sa mère et l'on chuchotait que des passants avaient été abattus par des gardes un peu trop excités. Mais comme, de toute façon, les rues de Delhi étaient jonchées de cadavres, cela passa presque inaperçu. Comme un commentateur l'avait un jour fait remarquer, la vie humaine aux Indes avait à peu près la valeur d'un morceau de papier de toilette en Amérique.

Remo attendait dans la litière, riant sous cape. Chiun était installé à côté de lui, une brise tiède soulevant ses mèches blanches qui voletaient autour de son visage, tels des étendards.

Soudain les portes s'ouvrirent et Remo ouvrit grand la bouche de saisissement. Le Premier ministre était debout, ses mains rassemblées devant lui dans le salut traditionnel hindou.

— Nous avons appris votre arrivée, ô Maître de Sinanju. Notre pays s'honore de votre visite et l'éclat de la gloire de Sinanju illumine tous ses territoires, déclara le Premier ministre.

Remo n'en croyait pas ses oreilles. Cet homme était un ingénieur, diplômé d'une université britannique et voilà qu'il était en train de rendre hommage à une Maison d'assassins. Remo avait bien entendu les histoires des Maîtres, mais il ne les avait jamais vraiment crues. Il croyait, en gros, à Sinanju, mais pas dans les détails et voilà que les détails venaient jusqu'à lui !

Chiun rayonnait, il ne se donnait même pas la peine de dire à Remo : « je te l'avais bien dit », cela viendrait plus tard. Il répondit au Premier ministre :

— Nous sommes heureux d'être au milieu de nos amis. Nous avons appris que votre mère avait reçu une fin tragique. Tandis que nous partagions votre souffrance, nous n'avons pu nous empêcher de penser que votre mère serait encore parmi nous si vous aviez employé Sinanju au lieu de gardes sikhs.

— Maître de Sinanju, dit le Premier ministre de l'Inde, nous avons toujours une place pour vous.

Chiun leva la main. Sa robe de voyage gris perle frissonna dans la brise.

— Voulez-vous répéter cela pour mon fils ? demanda Chiun.

— Considérez-vous comme Conseillers Permanents auprès du Premier ministre, chargés des affaires meurtrières de ce pays, répéta gentiment le Premier ministre. Tout ce qui compte en Inde apprécie les vertus de Sinanju. Vous êtes une légende.

— Voudriez-vous, Remo, expliquer ce que nous faisons en

Amérique, dit Chiun. Écoutez la condition absurde à laquelle Sinanju a été réduite, ô Leader des grands peuples indiens.

— Que dalle, fit Remo, nous ne travaillons pour personne, nous sommes des touristes.

— Dans ce cas, vous êtes bienvenu, ainsi que votre disciple.

— Non merci, nous avons à faire. Une autre fois, dit Remo et puis il chuchota à Chiun : Vous savez que nous ne devons jamais faire la moindre allusion, devant qui que ce soit, de ceux pour qui nous travaillons, pourquoi m'avoir demandé d'en parler ?

— Parce que j'avais trop honte de le dire moi-même. Regarde, c'est ainsi que Sinanju devrait être traité, tu imagines un président américain venant aux portes de la Maison-Blanche et lui souhaitant la bienvenue ? Non, là-bas nous nous glissons comme des voleurs dans la nuit. C'est ici, chez lui, précisa Chiun, pointant le Premier ministre, que nous sommes à la maison.

— Ça pue, dit Remo. Si c'est ça la maison !

— Vous êtes tous les deux bienvenus, répéta le Premier ministre.

— Il faut qu'on s'en aille, dit Remo en tirant Chiun par la manche.

Celui-ci se débattit et salua encore le Premier ministre.

— Nous reviendrons bientôt et votre vie sera aussi sûre que celle de votre mère aurait dû l'être. Nous ferons des sacrifices au Gange pour elle.

— Puissent mille dieux rendre bonne fortune à vous, Maître de Sinanju, ainsi qu'à votre fils.

— Oui, merci, fit Remo en donnant un coup de pied à un des porteurs pour accélérer leur départ.

Chiun ne décolla pas jusqu'à Gupta. Un voyage de deux jours par le train. Remo avait rencontré un empereur qui manifestait le désir d'employer Sinanju et tout ce qu'il trouvait à lui dire, c'était « non merci » ! Était-ce cela l'instruction qu'il avait reçue ? Avait-il oublié les formules de politesse, les compliments à décliner devant un prince, un duc, un pharaon ou un roi ?

Quand ils arrivèrent dans la vallée, ils purent sentir les étranges effluves du Cyclod B qui traînaient encore dans l'atmosphère. Plus assez concentrés pour être dangereux, ils flottaient encore entre deux airs, derniers témoins de la puissance dévastatrice d'une substance capable de détruire le système nerveux de la population d'une ville entière. Remo et Chiun utilisaient des techniques respiratoires différentes : les autres voyageurs ne remarquèrent même pas l'odeur.

Ils arrivèrent sur place en même temps qu'un convoi d'« Assistance Internationale pour la Sauvegarde de l'Espèce Humaine », composé de médecins, d'infirmières et d'un grand nombre de cameramen. Un enfant fut renversé par un camion militaire en excès de vitesse et une équipe de télé américaine sauta pour l'interviewer tandis que la mère

essayait de le remettre sur pied. Mais dès qu'ils découvrirent que l'Amérique n'y était pour rien, un des cameramen cria :

— Tirons-nous, ça vaut pas un clou. Il y en a des centaines qui meurent comme ça chaque semaine.

Un des journalistes voulut interviewer Remo, mais celui-ci s'esquiva.

Chiun, voyant la caméra, lui permit de lui parler. Oui, il était ici en vacances, pour visiter ses bons amis de Gupta.

— Mais la plupart sont morts, fit remarquer le reporter.

— Ceux qui sont encore en vie, dit Chiun.

Un étrange silence pesait sur la ville. À un bout de la vallée se trouvait un ensemble de réservoirs et de pipe-lines qui constituait l'usine Internationale de Carbonate et de Phosphate.

Remo sentit que Chiun lui touchait le bras.

— Regarde, dit Chiun, regarde !

— Quoi ?

— Tout ! Est-ce que l'insolence t'a fermé les yeux ? Tu ne peux pas voir ?

— Je vois une ville, des montagnes, l'usine qui a l'air de tourner encore ; je ne sais d'ailleurs pas si c'est dangereux ou non.

— Tu vois et tu ne vois pas, dit Chiun, c'est le gaz qui a tué, regarde autour de toi. Ces montagnes forment une cuvette. Ces gens qui profitent du malheur des autres ont choisi Gupta parce qu'ils savaient que le gaz stagnerait dans le bol sans pouvoir être chassé par le vent.

Dans la ville, la vie revenait. Les maisons de ceux qui étaient morts étaient récupérées par d'autres qui n'avaient pas de logement. L'expansion démographique grignotait tout. Bientôt, on ne se souviendrait même pas des morts.

Un jeune garçon avec des yeux de braise et un sourire étincelant courut derrière Remo et Chiun pour quémander trois sous. Remo rit et donna au garçon quelques piécettes. Immédiatement des dizaines d'enfants jaillirent de toutes les portes et coururent après la litière. Dans leur joie et leurs rires et dans leur nombre, Remo sentit que la vie aux Indes était plus forte que la mort.

Chiun avait dit qu'il y avait un éternel équilibre entre ce que les maîtres appellent la lumière et l'obscurité, la vie et la mort, le tout et le rien. Chiun insista pour faire les sacrifices appropriés dans cinq temples différents.

Dans le temple de Shiva, il suggéra que Remo fasse le sacrifice d'une bique ou d'une colombe. Remo, qui avait été élevé dans un orphelinat catholique à New York, regarda la statue à bras multiples entourée de sa flamme symbolique de destructeur du monde et secoua la tête.

— C'est pourtant le Dieu de la mort, le Dieu de notre métier, insista Chiun.

— Ouais, je sais.

Mais Remo ne fit pas le sacrifice. Il ne récita pas d'Ave Maria non plus. Il se contenta de faire demi-tour et de retourner vers sa litière.

À la porte de l'usine, on dit à Remo qu'il ne pouvait pas rentrer ; il devait attendre son tour.

— Vous n'obtiendrez pas de travail en poussant, hurla le garde de l'entrée.

Remo se retourna vers la file :

— Vous voulez dire que tous ces gens-là attendent du travail ?

— Bien sûr, c'est du boulot bien payé.

— Mais je croyais que c'étaient des travaux dangereux, mortels ?

— Ne dites pas ça, sinon on ne vous prendra jamais.

Depuis la litière, Chiun reprocha à l'homme de ne pas lui manifester plus d'égards et mentionna le nom du Premier ministre. Les portes s'ouvrirent immédiatement et le garde s'inclina jusqu'à terre.

— Ça, c'est la civilisation, dit Chiun. Où, en Amérique reçoit-on de telles marques de respect ?

— Vous voulez dire, faire attendre des centaines de personnes pendant que nous recevons un traitement de faveur ?

— Bien sûr, tu es contre les traitements de faveur ?

— Ouais. Je n'aime pas voir ces pauvres gens ignorés comme ça, à cause de nous.

À l'intérieur de l'usine de Gupta, Chiun ne se gêna pas pour mentionner à tout bout de champ le nom du Premier ministre et reçut en réponse les marques de respect appropriées. Voyant qu'il était sans vergogne dans ses demandes, les employés indiens, qui pratiquaient et respectaient l'audace sans vergogne, lui donnèrent tout ce qu'il demandait. Tandis que les ingénieurs de la compagnie américaine étaient éconduits, maltraités, qu'on leur mentait et les lançait sur de fausses pistes, Chiun et Remo eurent droit au scoop : c'était une stupide petite soupape qui était à l'origine du désastre.

— Comment est-ce que je pouvais le savoir ? fit le directeur, Rashad Palul.

Il portait un costume léger anglais avec une cravate d'école anglaise, fumait des cigarettes anglaises et les allumait avec un briquet anglais. Sa diction anglaise et sa grammaire étaient parfaites. Remo avait l'impression de parler à un lord britannique.

— Que disent les ingénieurs américains ? demanda-t-il au lord brun.

— Je ne sais pas, ils sont horriblement ennuyeux.

— J'ai entendu dire que vous n'assuriez pas une bonne maintenance.

— Cela n'a aucun sens ! J'ai mis les meilleurs éléments en charge de la sécurité et j'ai augmenté le budget de la maintenance de cinq mille pour cent.

— Vous avez entendu parler du procès ?

— J'ai appris qu'il y avait certains avocats américains ici.

— Bien sûr et cela pourrait placer Carbonate et Phosphate dans une position difficile, non ?

— Non, parce qu'ils ne recevront pas grand-chose ici.

— Et pourquoi ?

— Vous ne savez pas ce qu'est la valeur moyenne d'un citoyen indien, je ne parle pas de nous bien sûr, je parle des gens du commun.

— Non, je ne sais pas, dit Remo en pensant au petit garçon souriant à qui il avait donné de l'argent. C'est par accident, pensait-il en son for intérieur, que lui était né en Amérique et que le petit garçon était né ici.

— Je veux dire que pour un travailleur ordinaire la réparation est de trois cents dollars, et ça c'est le prix maximum pour une vie.

— Et pour un petit garçon ?

— Le fils de quelqu'un d'important ?

— Un mendiant.

— Dix dollars, un dollar, une cuvette en cuivre. Il y en a tellement.

— Ça ne m'étonne pas, vu la façon dont vous faites marcher les choses ici. En fait, vous les faites pas marcher, vous les chiez, dit Remo.

— Je vous demande pardon ? dit Rashad Palul interloqué.

— Mon fils, qui est aussi l'ami du Premier ministre, a parfois des expressions étranges, expliqua Chiun. Maintenant Palul, parlons des choses sérieuses. Qui était responsable des soupapes ?

— Tout le département.

— Est-ce qu'il y avait de nouveaux responsables dans ce département ?

— Tout le monde était nouveau.

— Qui était responsable avant eux ?

— Un ingénieur américain et quelques intouchables. Vous savez comment les Américains sont fous. Incapables de faire la différence entre un intouchable et un brahmine. Une race tout à fait étrange. Les Britanniques, eux, comprennent la différence.

— Les Britanniques comprennent ce genre de choses, dit Chiun, ce sont généralement des gens intelligents. Sauf Henri VIII qui faisait ses tueries lui-même et n'employait pas Sinanju.

— Êtes-vous par hasard le légendaire maître de Sinanju ? demanda Palul.

— Lui-même, dit Chiun, regardant vers Remo pour voir s'il avait remarqué le respect approprié qu'on était en train de lui accorder.

— Oh mon Dieu, pas étonnant que vous soyez les amis du Premier ministre. Mais pardieu, je dis, quoi, c'est une incroyable chance. Nous devons vous avoir à dîner, n'est-il pas ? Oh, s'il vous plaît, ne dites pas non.

— Non, dit Remo.

— Il a des problèmes émotionnels, dit Chiun. Retournons à nos soupapes.

— Il n'y a personne, du Népal à la Corée, qui sache comment une soupape fonctionne, c'est pour ça que vous êtes dans une telle merde, dit Remo.

Chiun rit :

— Ne soyez pas alarmé par de tels propos, il ne connaît rien aux techniques modernes : il est incapable de faire un numéro de téléphone sans se mélanger les doigts.

— Il ne serait pas un peu attardé par hasard ? demanda l'Indien.

— Seulement dans certains domaines.

— Qu'est-ce qui a changé ici depuis l'an dernier ? demanda Chiun.

— S'il y a quelque chose qui a changé, c'est justement la sécurité et la maintenance parce qu'elles ont été remarquablement améliorées. Le budget de ce secteur a grandi dans des proportions gigantesques.

— Bon, dit Chiun, et comment est-ce que ça s'est passé ?

— Il y a eu un très fort mouvement d'opinion pour remplacer l'ingénieur américain et mettre des Indiens à sa place.

— Et qui s'occupait des soupapes ?

— Je ne sais pas. Je ne m'intéresse pas à ce genre de choses. Je suis le PDG moi, pas un nettoyeur.

— Est-ce que vous pourriez avoir la gentillesse de me dire qui a la responsabilité des soupapes ?

— Je ne sais pas.

— Pourriez-vous essayer de vous renseigner ? demanda Chiun.

Il fallut à peu près une demi-journée pour obtenir l'information. Les directeurs des différents départements se succédaient dans le bureau du président un peu interloqués par ce qu'ils considéraient comme une lubie de leur PDG. Ils se renvoyaient la balle, tout ce qu'ils savaient c'est qu'avant, un ingénieur américain et un groupe d'intouchables s'occupaient de cette histoire de soupapes.

— Comment ce changement s'est-il produit ? demanda Chiun.

— On ne sait pas trop : une demande spontanée de mettre nos propres gens en place.

— Ainsi, c'est venu de nulle part, dit Chiun.

Il demanda où le PDG avait entendu pour la première fois cette revendication spontanée.

— C'était partout, dit Rashad Palul.

— Nulle part doit venir de quelque part, dit Chiun et il insista pour

que Palul questionne tous ses subordonnés. Certains l'avaient lu dans les journaux, d'autres avaient pensé que c'était un administrateur local qui était à l'origine de ces exigences. L'éditorialiste du journal en langue anglaise, le *Times of Gupta*, affirma que c'était sa propre idée :

— À cause de mon indignation contre l'arrogance de l'Occident raciste, à cause de mon enracinement dans les luttes du tiers-monde, à cause de mon sens de l'indianité.

Remo l'attrapa par les jambes, pressa son pied contre la gorge de l'homme qui se trouvait maintenant au tapis et demanda à l'éditorialiste de préciser son point de vue.

— J'ai entendu des voix, des voix qui avaient un accent blanc et qui proféraient des insultes.

— Et d'où sortaient ces voix ?

— De dehors de ma fenêtre.

— Et qui étaient-elles ?

— Je ne les ai pas vues, mais elles appartenaient à ces racistes américains qui méprisent tout le monde. Ils disaient qu'il ne fallait surtout pas permettre aux Indiens de s'occuper des choses importantes. C'est ça qui m'a blessé. Maintenant, voulez-vous, s'il vous plaît, me remettre sur mes pieds.

Remo s'exécuta pour le secouer aussitôt comme un yoyo.

— Vous n'avez pas le droit de traiter les gens de la sorte, gémit l'éditorialiste.

— C'est pourtant ce que je fais à longueur de temps, répliqua Remo.

L'autre source était un administrateur régional :

— C'est mon idée, je suis un homme courageux et perspicace. Je considère que c'était un affront à la nation tout entière que d'écarter les Indiens de ces postes à responsabilité, cela signifiait qu'ils en étaient incapables.

— Et le désastre n'a pas tardé, remarqua Chiun.

— Mais ce sont les Blancs qui sont responsables, tout le monde le sait, les avocats le savent, les gens le savent, la presse le sait !

— Moi, en tant qu'ami du Premier ministre, je vous blâme.

— Ce n'est pas moi ! s'écria le préfet.

— Alors qui ? Votre fils ?

— Je n'ai pas de fils.

Remo recommença le traitement du yoyo et Chiun leva sa main qui avait l'air frêle.

— Alors qui ? fit-il d'une voix douce.

— Personne. Seulement ma femme, dit l'administrateur.

Cette nuit-là, Remo et Chiun rendirent visite à la femme, dans les jardins de la maison, parmi les bougainvillées en fleur et les bassins de poissons rouges. D'abord, elle les supplia de ne pas la battre, puis se

rendant compte qu'elle n'allait pas être frappée, elle se dit que l'Américain et l'Oriental étaient des mous et elle menaça d'appeler son mari. Comme cela ne marcha pas non plus, elle lança un regard oblique au bel Américain aux pommettes hautes et signala que son mari ne serait pas de retour avant des heures.

— Magnifique et tentatrice sirène, dit Chiun à la grassouillette ménagère indienne. Aussi irrésistible que puisse être votre beauté, nous devons malheureusement poursuivre notre route. Nous regretterons éternellement d'avoir perdu l'occasion de nous plonger dans vos bras magnifiques. Pardonnez-nous, nous devons continuer notre mission pour le Premier ministre, qui en ce moment même est en train d'examiner la possibilité d'accorder une promotion à votre mari.

— Alors, j'ai bien fait ?

— Bien sûr, superbe sirène, ce n'était pas l'idée qui était mauvaise, mais la personne qui se cachait derrière.

— Vous savez tant de choses, ô sages. Oui, ce n'était pas moi, c'était une voix.

— Une voix ?

— Oui, une voix étrange, qui sortait du métal et il n'y avait personne dans le métal.

— Je vois, et qu'est-ce qu'elle disait ?

— Elle disait que mon mari était méprisé à Delhi parce que les Blancs continuaient à occuper des postes importants à l'Internationale de Phosphate et de Carbonate.

En quittant la maison aux murs pastel, Chiun dit que tout ça ne l'étonnait pas du tout. Un coup d'œil aux montagnes avait suffi et il était cruellement déçu de voir que Remo n'avait pas saisi le message quand il lui avait dit de regarder les montagnes.

— Je ne comprends pas, dit Remo, qu'est-ce que tout ça a à voir avec les montagnes ?

— La personne que nous ne pouvons pas comprendre, la voix qui ne vient de nulle part, sait comment les choses fonctionnent.

— Ça c'est évident, dit Remo.

— Mais tu l'as manqué, comme tu as manqué les montagnes, dit Chiun.

*

* *

Comme tous les hôtels étaient pleins de journalistes américains et d'experts chargés de l'enquête, Remo et Chiun acceptèrent l'hospitalité de Rashad Palul qui vivait dans une maison avec vingt domestiques,

comme s'il était un officier britannique aux meilleurs jours du Raj. Il y avait des chambres d'hôtes et des serviteurs pour Remo et Chiun. Des bouquets de fleurs ornaient les couloirs. De l'eau fraîche et pure coulait à profusion, un valet était attaché à leurs pas, soucieux de satisfaire le moindre de leur désir.

— Tous ces serviteurs me rendent nerveux.

— Oui, bien sûr, tu es à l'aise avec les machines, mais quand un être humain avec sa chaleur se met à ton service, tu te révoltes. Je me trouve face à un mur d'incroyable et invincible ignorance, conclut Chiun amèrement.

Et cette nuit-là, il alla dormir sans plus parler à Remo, espérant que s'il le gardait assez longtemps en Inde, ce garçon finirait par apprendre quelque chose d'une civilisation supérieure.

Le lendemain matin, il y eut un grand tumulte au salon. Un ingénieur américain était en train de faire un scandale à Rashad Palul. Il avait un accent du Middle West à crever le béton. Son nom était Robert Dastrow. Il était petit, avec le poil ras et blond clair, des lunettes cerclées de métal et une chemise blanche avec un petit nœud papillon bleu en guise de cravate. Ses manches étaient relevées et son pantalon gris était gluant de graisse de machine. Quatre crayons, deux stylos et une règle à calculer dépassaient de sa poche de chemise.

Il était en train de rassembler des éléments sur le désastre et semblait connaître le Cyclod B en détail. Il savait précisément ce qui était allé de travers, ce qui aurait dû être fait et ce qui devrait être fait pour éviter de futurs accidents. Mais il voulait surtout savoir qui étaient Remo et Chiun. Il n'aimait pas que des étrangers traînent dans le coin pendant qu'il était en train de discuter des affaires de la Compagnie.

— Personne n'est jamais un étranger dans ma maison, dit Palul, ce sont des amis glorifiés et bienvenus.

— Ouais, ouais, vous pouvez garder votre histoire de gloire. Moi, il faut que je m'occupe des détails techniques. Où sont-ils ?

— En train de dormir, dit Palul.

— Non, plus maintenant, dit Remo en entrant dans la pièce.

— Bon, qui êtes-vous ? dit Dastrow.

— Et vous, qui êtes-vous et que faites-vous ici ?

— Je suis un ingénieur. Mon nom est Dastrow. Robert Dastrow.

— Vous êtes vraiment obligé de parler pour communiquer ? Vous avez une voix atroce.

— Je sais, dit Dastrow. Sa voix crissait comme le grincement d'un bout de craie qui aurait dérapé sur le tableau noir d'une maternelle.

— Allez-vous-en d'ici, supplia Remo à qui le son de cette voix donnait la chair de poule.

— La plupart des gens ressentent la même chose à mon sujet, dit

Dastrow, de bonne humeur.

— Posez votre question et partez.

— Pour le compte de qui travaillez-vous ?

— Une firme de consultants.

— Une réponse qui veut dire que vous ne voulez rien me dire, mais j'ai l'habitude. J'ai tourné dans ce pays et j'ai rencontré des types très bien, des types que vous pourriez rencontrer tout aussi bien au Wisconsin ou en Indiana.

« Au fait », pensa Remo. L'autre reprit :

— Vous semblez très bien vous débrouiller ici, vous vous entendez avec les indigènes, vous êtes reçus partout. Quiconque est quelque chose dans cette boîte, a fini par atterrir dans le bureau de Palul avec vous. Tout le monde, sauf une ménagère que vous êtes allés visiter. Vous êtes certainement des touristes avisés.

— Qu'est-ce que vous voulez ? dit Remo, qui réprimait la tentation irrésistible d'écraser le larynx de l'homme. S'il écrasait ce larynx, cette voix nasillarde cesserait de lui blesser les tympans. Il se demanda si Chiun était aussi gêné que lui. Cet homme semblait couper un morceau de verre à chaque mot qu'il prononçait.

— Juste une question, d'un ingénieur à un confrère. Est-ce que vous pourriez m'arranger ce manomètre de Roentgen ? c'est activé par un microprocesseur, bien sûr.

— Quoi ? dit Remo, en fixant la petite boîte de métal. Impossible, je ne sais pas même ce que c'est.

— Et votre cher ami ? demanda Dastrow.

— Il ne s'y connaît pas beaucoup non plus en mécanique, nous sommes des consultants d'environnement social.

— Bon, désolé de vous avoir dérangé, dit Dastrow, avec le même entrain avec lequel il semblait saluer tout le monde et toute chose.

En quittant la maison, il fit remarquer à Palul qu'un peu de graisse sous la charnière du portail lui donnerait peut-être cinq ans de vie en plus, que si c'était lui, il referait le circuit électrique dans la maison. Il répara aussi un vieux camion Mercedes que son chauffeur n'arrivait pas à faire démarrer. Tout ce qu'il eut à faire fut de brancher entre eux deux fils.

— Qui était-ce ? demanda Chiun.

— Personne, répondit Remo.

— Personne, c'est justement celle qu'on cherche, dit Chiun.

CHAPITRE VI

Robert Dastrow sifflait en travaillant. Il savait que ça dérangeait les gens, mais il avait l'habitude. Robert Dastrow avait toujours dérangé tout le monde, sauf peut-être ses parents, et encore. Il avait compris très tôt qu'il ne gagnerait jamais un concours de popularité. Aux bals du lycée de Grand-Island dans le Nebraska, on lui refilait toujours la sono, mais il n'avait jamais de nana. Pourtant il essayait, comme pour le reste, systématiquement. En fait, parce qu'il était si systématique, il savait d'avance que pas une fille n'accepterait de sortir avec lui, sauf peut-être la plus belle de l'école parce qu'elle était toujours engagée dans des œuvres de charité. Effectivement elle avait fini par accepter :

— Oui, mais une seule fois.

— Me fais pas la charité, s'était écrié Dastrow. Je ne veux la pitié de personne.

— Je me sens désolée pour toi.

— Pas la peine. Il n'y a personne d'aussi capable que moi. Si tu m'épouses, tu ne manqueras de rien, tu verras. Je serai le bachelier le plus qualifié du lycée.

— Ça j'en suis sûre, Robert. Tout le monde dit que tu sais faire marcher les choses.

— Et un jour, je saurai aussi faire marcher les gens, tu verras. Et j'aurai les plus belles femmes.

Robert n'avait raison qu'en partie. Il finit bien par avoir des femmes superbes, mais sa carrière ne démarra pas sur les chapeaux de roue. Malgré ses brillants résultats au lycée et à l'université, Robert Dastrow découvrit vite qu'il était pratiquement inemployable dans les États-Unis des années 70.

Chaque entretien se déroulait inéluctablement de la même façon : le responsable du personnel était d'abord impressionné par les diplômes et les yeux alertes du jeune homme, son enthousiasme et son énergie. Mais dès qu'il demandait quelle était la spécialité de Robert, le reste de l'interview se passait toujours comme la première fois :

— Je sais faire marcher les choses, répondait Dastrow.

— Vous faites donc de l'ingénierie de conception ?

— Non, je ne suis pas bon pour inventer. Mais vous me montrez quelque chose que quelqu'un a déjà fait, et je vous montrerai comment la faire fonctionner parfaitement.

— Je vois. Vous avez une expérience de marketing ? C'est l'avenir.

Les ingénieurs qui ont une expérience en marketing sont très demandés.

— Non, c'est pas ma tasse de thé, répondait Robert.

— Si vous savez comment fonctionnent les choses, vous saurez sûrement les vendre. Un ingénieur des ventes, c'est le mieux payé des ingénieurs.

— J'ai vendu des journaux dans mon quartier, il a fallu que je m'arrête. Les seuls à qui j'ai vendu un exemplaire étaient mes parents. Je ne pourrais même pas vendre un cube de glace dans le Sahara.

— Je vois, bon, donc vous avez sûrement un sens pour les structures ? Nous avons besoin d'un ingénieur de structures.

— Pas spécialement.

— Et l'environnement ? Un ingénieur d'environnement ?

— Non, désolé. Tout ce que je sais, c'est faire fonctionner les choses. Par exemple, votre pendule cassée là...

Dastrow avait sorti un petit tournevis de sa poche. En quelques instants, la pendule fonctionnait de nouveau.

— Vous ne pouvez pas me dire que vous n'avez pas besoin d'un homme comme moi, avait dit Robert.

— Malheureusement si, avait conclu le directeur du personnel en secouant la tête.

Et ils lui dirent tous la même chose. Parce que dans l'Amérique des années 70, la mode n'était pas de faire fonctionner les choses, mais de les rendre plus belles, plus modernes et moins chères à produire.

Les ingénieurs qui décrochaient des postes étaient des théoriciens pas des bricoleurs.

Et Robert Dastrow, avec son diplôme d'ingénieur, passa la première année de sa vie de demandeur d'emploi comme coursier. Puis un accident changea sa vie et finit par changer aussi l'Amérique.

Alors qu'il visitait un cousin en Californie, une voiture sortit de la route devant lui et s'écrasa contre un arbre. Robert, en inspectant l'épave, repéra tout de suite que, dans la colonne de direction, les roulements à billes étaient mal alignés. Tout le monde aurait pu remarquer ça, c'était la faute du fabricant. Étant originaire du Middle West, il fit part de cette observation à tous les curieux qui traînaient là, attirés par l'accident. Mais ils firent tous semblant de n'avoir rien entendu.

Sauf un jeune avocat, qui, par hasard, avait entendu l'ambulance, l'avait suivie, par hasard, cinq minutes et s'était arrêté pour voir, toujours par hasard.

— Vous pourriez raconter tout ça devant un tribunal ? demanda-t-il aussitôt.

— Bien sûr, dit Dastrow, mais je dois retourner demain chez moi dans le Nebraska. J'ai une chance de trouver un job. Pas sûr, mais

peut-être.

— Je comprends, dit l'avocat d'un ton pénétré, je serais le dernier à exiger que vous restiez à Los Angeles à vos frais, mais je pourrais sans doute arranger un petit, heu, dédommagement quotidien pendant que vous restez dans la région.

— C'est légal ça ? demanda Dastrow en fronçant les sourcils.

L'avocat eut un petit rire.

— Si c'est en espèces et que personne n'est au courant. Ce que les juges ne savent pas, les tribunaux ne peuvent décider que c'est illégal. C'est ça l'esprit de la loi.

— Ça sent un peu mauvais, non ? On dirait qu'on m'achète.

— Quel est votre nom ?

— Robert Dastrow, répondit l'inemployable ingénieur, puis, de sa voix de chanteur de hard-rock à ses pires moments, il épela son nom.

— Robert, nous sommes en train de parler de cinq mille dollars en espèces, minimum.

— Vous avez dit minimum ?

— Plus, si nous gagnons, dit le jeune avocat qui le ramena à son bureau pour prendre sa déposition.

C'était une épicerie transformée, avec une inscription en espagnol au cas où passerait un latino en quête d'assistance juridique. Dans la pièce unique trônaient une chaise et un vieux bureau à la surface toute rayée. Sur ce bureau de bois, le jeune Nathan Palmer prit la déposition de Robert Dastrow. Ses deux partenaires écoutèrent avec stupéfaction le jeune ingénieur décrire le fonctionnement de la voiture et comment il pouvait soutenir que les roulements à billes dans le système de direction n'étaient pas alignés correctement.

— Génial, dit Arnold Schwartz, qui avait tout de suite reconnu le génie mathématique.

— Intéressant, dit Genaro Rizzuto, mais est-ce que ça tiendra au tribunal ?

Comme un test, les trois avocats bombardèrent Robert Dastrow de questions précises, essayant de lui faire faire un faux pas. Mais, quand il s'agissait du fonctionnement d'un objet mécanique, Robert était un dieu. Il expliqua même comment certains ingénieurs essaieraient de défendre la structure de l'automobile et il réfuta d'avance tous leurs arguments.

À la fin, Palmer, Rizzuto & Schwartz se sentaient groggy d'avoir parlé de tous ces roulements à billes, soupapes, équilibrage et conception structurelle. Robert était frais comme une rose et continuait à parler. Puis, quand ils apprirent que ce jeune ingénieur du Middle West n'avait pas de boulot, ils réalisèrent que tous les industriels du pays étaient à leur merci.

À la compagnie automobile, on étudia la déposition de Dastrow et

la fit passer aux ingénieurs. Dès le lendemain matin, non seulement ils signèrent l'accord amiable le plus important jamais passé dans l'histoire de l'industrie, mais ils prirent Palmer, Rizzuto & Schwartz comme avocats, les neutralisant du même coup. Légalement, le cabinet d'avocats et son conseiller technique, c'est-à-dire son témoin à charge, ne pourraient plus jamais agir contre eux.

Le vieux bureau de bois se retrouva sous une cage de verre et Robert Dastrow reçut une rente annuelle de cent mille dollars.

Si Robert avait encore des scrupules, ils s'évanouirent après sa première rencontre féminine. Bien sûr, la rencontre était un peu arrangée (par un service d'escorte de Los Angeles) et la fille souriait à tout le monde et à n'importe quoi. Mais c'était une femme, elle était superbe et Robert Dastrow n'était plus ni pauvre ni solitaire. La seconde chose qu'il fit, après avoir enfin établi une relation humaine, fut de faire construire un atelier dans le sous-sol de sa maison, là-bas à Grand-Island. Mais avant même qu'il n'inaugure son atelier, il reçut la visite des jeunes avocats, tous les trois désespérés.

Palmer rentrait juste d'une lune de miel qui s'était terminée en divorce, Rizzuto venait de passer une semaine à Las Vegas et ses revenus des trois prochaines années appartenaient à des caïds qui avaient coutume de se payer sur la bête. Quant à Schwartz, indigné par la stupidité des investisseurs américains, il venait juste de perdre sa maison et tout ce qu'il y avait dedans, jusqu'à sa dernière paire de chaussures.

— Comment faites-vous pour dépenser tant d'argent si vite ? demanda Dastrow en secouant la tête.

— Ce n'est pas la bonne question, coupa Schwartz, la question, c'est comment en faire plus. Est-ce que ça vous intéresserait de pouvoir acheter votre propre accélérateur de particules ?

— Et même un évaluateur bimétrique de grande profondeur ?

Les trois jeunes avocats opinèrent, bien qu'aucun d'entre eux ne sache ce que c'était.

— Eh bien, dit Robert en éclatant de rire, un évaluateur bimétrique n'existe pas.

Sans se démonter, les trois avocats répondirent :

— Vous pourrez tout vous payer. Absolument tout. Ce dont nous avons besoin, c'est que vous suiviez avec nous les accidents pour voir si une grosse société peut être poursuivie en responsabilité pour l'un d'entre eux.

— Ça, c'est pas très malin, messieurs, ce qui est bien mieux, c'est de savoir où les accidents vont se produire.

— Vous y avez déjà pensé ? demanda Palmer.

— Bien sûr. Dès qu'il y a un accident, c'est la course pour décrocher les dossiers de défense ou de poursuite. Tous les cabinets

commencent à peu près au même niveau, non ?

— Oui, en effet, reconnut Rizzuto avec réticence. Il n'aimait pas qu'un étranger lui explique les ficelles de son métier.

— Pourquoi commencer au même niveau ? demanda Dastrow.

— Voudriez-vous insinuer que nous ne sortons pas des meilleures universités ? demanda Schwartz en haussant la voix.

— Non, ce n'est pas ce que je veux dire et ne perdons pas notre temps. Vous voulez des poursuites légales, vous allez en avoir. Des poursuites que vous allez gagner. Si vous aviez autant de clients que vous voulez, vous ne seriez pas en train de faire la chasse aux ambulances.

— Nous ne sommes pas des chasseurs d'ambulances, s'exclama Schwartz.

— Si, c'est exactement ce que nous sommes, reconnut Palmer, pensant à son divorce qui arrivait. Écoutons donc ce qu'il a à dire.

— Je suis passé à côté de cette voiture accidentée par hasard. Suivre les lois du hasard, comme vous le savez, n'est pas la meilleure manière de faire fonctionner les choses.

— Où voulez-vous en venir ? coupa Palmer.

— Les grosses entreprises ne s'intéressent pas vraiment à la façon dont les choses fonctionnent. Si c'était le cas, je serais un homme riche et n'aurais pas dû travailler comme coursier. Je ne vais pas prétendre que je ne leur en yeux pas. Je les hais. De tout mon cœur, de toute mon âme, jusqu'à la moelle de mes os. Je veux qu'elles payent.

— Juste vengeance, acquiesça benoîtement Rizzuto.

— Une cause dont va bénéficier toute l'humanité, intervint Schwartz, la voix vibrante d'émotion.

— Ça serait une bonne formule pour Rizzuto, interjeta Palmer, mais continuez je vous en prie.

— Imaginons que nous prédisions les accidents parce que nous saurions exactement où et quand les choses ne vont pas fonctionner.

— Comment serait-on au courant ? demanda Palmer.

— Laissez-moi les petits détails techniques, vous n'avez pas besoin de savoir. Vous avez juste à savoir où et comment les accidents vont se produire et être prêts avant tout le monde. Et cette fois, ne vous laissez pas acheter par un contrat minable qui vous empêcherait de les poursuivre à nouveau.

— Cet homme a tout à fait raison, dit Schwartz, il va retourner les négligences des grandes entreprises contre elles. Les gros poissons vont être obligés de payer pour les petits.

— Comment allez-vous faire ? demanda Palmer.

— Ce n'est pas la question, dit Dastrow, la question est comment vous allez me payer un million de dollars d'avance ?

— Impossible ! s'écria Schwartz d'une voix geignarde. Même moi,

je serais incapable de trouver autant d'argent. Vous sucez le sang de vos amis.

Rizzuto coupa court à ses jérémiades :

— Vous aurez votre million.

— Banco, acquiesça Palmer.

Les trois avocats quittèrent Grand-Island en s'engueulant, mais remplis d'un nouveau respect envers Robert Dastrow. Personne ne l'appelait plus le rigolo et quand il arriva avec son premier accident multiple et que l'argent commença à rentrer dans les caisses, le mot de génie leur vint tout naturellement à la bouche.

Le premier grand projet de Robert allait être connu dans les milieux juridiques comme la célèbre affaire des réservoirs pare-chocs. Qui aurait pensé qu'une importante société d'automobiles puisse un jour concevoir une voiture où le pare-chocs arrière contiendrait son élément le plus explosif ?

Pour Robert, ce fut facile. Il s'insinua dans le milieu des concepteurs de voitures et suggéra de meilleures solutions à leurs problèmes. Robert Dastrow leur démontra que si le pare-chocs arrière remplissait aussi la fonction de réservoir d'essence, la voiture aurait un joli design « bulle » à l'arrière, coûterait trois cents dollars de moins et aurait plus de volume intérieur. Les petites voitures se vendirent sur le marché comme des pétards un jour de 14 juillet. Elles explosèrent tout pareil et Palmer, Rizzuto & Schwartz étaient là à chaque fois, brandissant la preuve irréfutable de l'erreur de conception : le rapport interne d'un ingénieur qui avertissait sa direction. Selon lui, mettre le réservoir d'essence dans le pare-chocs arrière était une invitation au désastre. Le rapport lui avait valu d'être vidé.

Des centaines de personnes moururent ou furent atrocement mutilées dans ces accidents. Mais les survivants et leurs familles apprirent rapidement qu'un cabinet d'avocats avait l'entreprise dans son collimateur. Rizzuto passa dans une émission de télé. Schwartz avait mis au point les mots clés qu'il allait prononcer et Palmer travailla le message qu'ils devaient faire passer pendant cette émission : que Palmer, Rizzuto & Schwartz était LE partenaire juridique indispensable pour emporter le morceau dans ces grands procès contre les fabricants.

Quand Robert Dastrow vit la photo d'une victime brûlée, il eut son premier remords. Cette pauvre fille, avec sa face brûlée et son corps déchiqueté ! Ses parents étaient morts et son corps ne pourrait jamais être rafistolé. Dastrow resta pensif pendant vingt minutes, puis eut un éclair de conscience : l'art de faire fonctionner les choses contient la réalisation de ce qui ne peut être changé. Il ne pouvait pas ramener les morts à la vie, mais il pouvait s'acheter un cyclotron. Grâce à son

contrat avec ces avocats avides de Los Angeles, il aurait maintenant le monde entier dans son champ de bricolage. Et tous les industriels américains qui avaient méconnu Robert Dastrow allaient voir à qui ils avaient affaire. Il allait tous les voir dans leurs petits souliers à la télévision, ces ingénieurs aéronautiques qui ne savaient pas concevoir une structure d'aile, ces entrepreneurs de travaux publics qui ne savaient pas répandre du ciment.

Il serait à la fois vengé et riche.

Et bien sûr tout fonctionna exactement comme il l'avait prévu. Aussi, dès qu'il réalisa que sa source de revenus était l'objet d'une mystérieuse attaque, prit-il sur lui de découvrir d'où elle venait et qui était derrière.

Tandis que les experts de l'Internationale de Carbonate et de Phosphate et les médias du monde entier s'hypnotisaient sur une histoire de valve dans l'usine de Gupta, seuls ces deux types étaient remontés aux causes réelles de l'accident. Ils avaient immédiatement été voir les deux personnes qui étaient à l'origine du mouvement : l'éditorialiste vaniteux et la femme ambitieuse qui avait incité son mari à violer la règle de base pour faire fonctionner correctement les choses : si ça marche, n'y touche pas.

Il n'avait eu qu'à utiliser la structure sociale en place pour convaincre la plupart des gens de la ville qu'ils étaient humiliés parce qu'ils utilisaient des Américains dans des postes auparavant considérés comme indésirables.

Et cet Oriental et cet Américain, sans même une couverture crédible, avaient compris ça dans la journée.

Aucune de ses manipulations n'avait été découverte aussi vite. Et bien sûr, en bon manipulateur, Robert Dastrow devait très vite savoir à qui il avait affaire.

Un simple test lui avait prouvé qu'ils n'avaient pas ses capacités. Ils devaient en avoir d'autres. Il fallait qu'il les connaisse avant de les tuer. Il y arriverait ; il pouvait tout faire. Il savait comment toute chose fonctionnait.

*

* *

À Gupta, les survivants de la catastrophe s'entassaient en attendant leurs maigres rations d'urgence et se demandaient pourquoi tous ces étrangers leur racontaient qu'ils allaient devenir riches.

Eux priaient pour que cette « chose » ne se reproduise jamais. Ils pensaient qu'ils étaient maudits et avaient secrètement honte. Mais quelques vieilles femmes découvrirent que lorsqu'elles pleuraient devant les caméras, il leur arrivait de recevoir un bol de riz. Et elles se

mirent à pleurer plus fort. Mais il y en avait trop et cela faisait baisser les prix. Des règlements de comptes discrets et brutaux déterminèrent vite quelle femme aurait le droit de pleurer devant quelle caméra.

Il y avait aussi le marché des anecdotes. Les gens découvrirent vite que les histoires les plus atroces étaient les plus payantes.

Dans tout ce chaos apparut un sauveur. Il apporta du riz, des docteurs et la promesse d'un gros dédommagement pour tout le mal que leur avait fait la compagnie américaine.

Il était américain lui-même et il savait à quel point les Américains pouvaient être mauvais. Mais lui était là pour rendre les pauvres riches et leur donner du riz pour le reste de leur vie. Au début, personne ne voulut signer. Mais quand il revint avec la bénédiction de certains hauts officiels du gouvernement indien, les survivants firent tous la queue pour signer son contrat de leurs empreintes digitales. Ils auraient droit à dix pour cent de tout ce qu'il ferait payer à la compagnie américaine. Son nom était Genaro Rizzuto et il leur promit qu'ils allaient tous gagner.

Remo et Chiun le découvrirent le deuxième jour ; les gens dans la rue jouaient aux vedettes et ne voulaient plus leur parler. Gupta avait été promue au rang de ville martyre et cette consécration officielle avait attiré plus de stars que Remo n'en avait jamais vues.

Chiun, qui s'y connaissait, compta jusqu'à quatorze stars de cinéma avec leur propre équipe de télé, chacune posant avec la même femme aveugle.

Il y avait aussi les directeurs des organisations charitables, ceux de l'« Aide Internationale », de « Pitié pour les Enfants », de « Sauve toute l'Humanité », de « Arrêtons le Racisme », de « Combattons le Racisme », de « l'Alliance Internationale contre le Racisme » et bien sûr « Assistance Internationale pour la sauvegarde de l'Espèce Humaine ».

Se détachant au milieu de toutes ces stars, se dressait une femme enveloppée dans ses loques comme une intouchable fraîchement sortie d'une poubelle. Ses yeux étaient faits au vert fluo, ses cheveux teints en jaune au pistolet et ses vêtements étaient déchirés comme si elle avait servi de mannequin à un dresseur de dobermans.

— C'est Debbie Patty, laissa tomber un des journalistes de la télé qui avait assez de prises de vue pour sa journée.

Immédiatement, une foule s'agglutina autour de la jeune chanteuse.

Elle en avait l'habitude et ça ne la dérangeait pas. Mais elle n'avait pas l'habitude d'être ignorée et ça, ça la dérangeait. Or, derrière les rangées de huttes misérables où les victimes s'entassaient, elle avait remarqué deux hommes, un vieil Oriental et un Blanc, qui ne se donnaient même pas la peine de regarder dans sa direction : elle, qui

se faisait quinze millions de dollars par an et avait sa photo sur la couverture de tous les magazines du monde !

Elle repéra ces deux gars malgré quinze micros et dix caméras braqués sur elle.

— Je n'ai pas besoin de pub, hurla-t-elle d'une voix nasillarde. Je suis ici pour aider les gens. OK ? Alors allez parler à ceux qui souffrent.

— Qu'est-ce que vous pensez de la négligence des sociétés américaines ? lui lança, sans s'émouvoir, un petit reporter pointu.

— Je suis contre tout ce qui fait mal. Je déteste le malheur. Il devrait être interdit.

— Pensez-vous que si l'Amérique n'a pas réussi à mettre le malheur hors la loi c'est parce qu'elle est raciste ?

— Je ne sais pas. Mais je sais que les gens de Gupta ont besoin de notre aide. Je suis ici pour rencontrer ceux pour qui je vais chanter. Nous, les chanteurs, les rocks-stars nous allons sauver les pauvres du monde entier et nous allons commencer ici avec ceux de Gupta.

— On ne vous connaissait pas cette conscience politique. Vous l'avez depuis quand ? lui demanda l'envoyé spécial de « Tiers-Monde ».

— Je l'ai toujours eue, sauf que, vous les mecs, vous n'êtes jamais venus me demander, répondit-elle avec un accent nouillorkais à couper au couteau.

Debbie se fraya un passage au milieu des journalistes qui commentaient sa nouvelle prise de conscience politique. On s'étonna et se félicita, mais l'on trouva néanmoins qu'elle manquait encore de maturité parce qu'elle n'avait pas tout mis sur le compte de l'Occident.

Debbie s'excusa auprès de son manager, des reporters, des fonctionnaires indiens et du policier attaché à ses basques et courut dans la rue boueuse pour rejoindre les deux hommes qui ne s'étaient même pas donné la peine de lui jeter un regard.

L'Oriental, drapé dans un kimono brodé d'or, était lancé dans une conversation très animée dans la langue de ces indigènes. Ses interlocuteurs, deux vieillards décharnés, décrivaient quelque chose avec leurs mains. Le jeune Blanc les écoutait. C'était un homme attirant, qui lui donnait l'impression d'être capable de faire tout ce qu'une femme pouvait désirer ou d'obtenir d'une femme tout ce qu'elle pouvait faire.

Debbie secoua les kilos de bracelets, de colliers et autres colifichets qui pendaient à son cou, ses bras et ses chevilles. Elle secoua aussi une bonne part de son corps voluptueux. Elle ne croyait pas aux soutiens-gorges ni aux slips d'ailleurs.

Mais ni l'Oriental ni le Blanc ne levèrent les yeux. L'homme blanc avait trouvé deux petits Indiens à qui il donnait de l'argent.

— Moi aussi je suis pour la dignité de tous, lança Debbie.

— Très bien, dit le Blanc. Dans ce cas, pourquoi ne t'achètes-tu pas de vêtements corrects ?

— Tu sais qui je suis, petit malin ?

— Quelqu'un qui a besoin d'un bon bain. Où as-tu pu trouver une couleur de cheveux pareille ?

— Est-ce que le Chinois sait qui je suis ?

— Il est coréen et je pense que non.

— Si ce n'était pas aussi insultant, ça me ferait rire. Tu sais qui tu es en train d'ignorer, monsieur Tartempion ?

— Qu'est-ce qui te dérange ? demanda Remo.

— Toi, petit malin, toi, dit Debbie en le frappant à la poitrine. Elle remarqua que ses pectoraux semblaient littéralement attraper ses ongles vernis de pourpre. Elle remarqua aussi que le Coréen avait des ongles encore plus longs qu'elle. Elle se demanda comment il arrivait à les entretenir.

— Vas-y, dis ce que tu as à dire, lâcha Remo.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? Vous êtes des agents ? Pour qui travaillez-vous ? demanda-t-elle avec son bel accent de New York.

— Si tu le savais, petite fille, je serais obligé de te tuer, répondit le Blanc avec un sourire amical indiquant que, peut-être, il était en train de plaisanter. Mais Debbie ressentit le frisson du danger courir sur sa peau. Ce n'était pas désagréable. Elle se reprit :

— Dis donc, j'aide vraiment les gens moi. Je me contente pas de filer deux dollars à ces gosses. Je vais leur gagner des millions. Tu t'y connais en musique ?

— Non, pas beaucoup, dit Remo.

— Ça m'étonne pas. Je suis une grande star du rock. T'as entendu parler du rock ?

— La musique ? demanda Remo.

— Oui, p'tite tête. Tu m'as sûrement entendu chanter, mais tu ne savais pas que c'était moi.

— Et je resterai dans l'ignorance, dit Remo en se détournant.

— Ne me parle pas comme ça, espèce de sale punk, tu m'entends ? cria-t-elle hors d'elle, en enfonçant de nouveau ses ongles dans sa poitrine.

Depuis que son super-quarante-cinq tours « branche-moi, empale-moi » l'avait envoyée au zénith du top cinquante, Debbie Pattie avait découvert deux manières d'obtenir ce qu'elle voulait. La première était de le demander, la seconde de l'exiger. Maintenant elle l'exigeait en trépignant : en face d'elle se tenait quelqu'un qui disait non à Debbie Pattie. Insupportable.

— Tu veux travailler pour moi ? Je te paierai beaucoup plus que ce que tu gagnes maintenant.

— Eh, dis donc, petite morveuse, si tu nous lâchais un peu ? Tu ne sais même pas ce qu'on fait.

— Tu sais que je peux t'acheter, punk. T'as tort. Salut.

Elle fit mine de s'éloigner, mais revint aussitôt à la charge :

— Tu veux pas savoir ce que je chante ?

Debbie fit passer d'une joue à l'autre une boule de chewing-gum comme une pêche, mais Remo remarqua le mouvement de sa pomme d'Adam pour refouler une détresse d'enfant.

— Tu t'en iras après ?

— Oui, promis.

— Bon, vas-y, fit-il avec un soupir.

Et là, dans une petite rue boueuse de Gupta, Debbie chanta les premières notes de son dernier tube : « Défonce. »

Les Indiens qui ne purent pas fuir se couvrirent les oreilles. Remo avait tenu bon. Prêt à intervenir pensant qu'elle avait une crise d'hystérie.

Chiun prit un air illuminé pour la regarder.

— C'était très bien, au revoir et merci, dit Remo quand elle eut fini.

— Cette chanson m'a rapporté trois millions de dollars, dit Debbie.

— Ils t'ont payé pour arrêter ? demanda Remo.

— Tu sais que t'es pas possible comme mec. Tu sais pas à qui tu causes. T'es qu'un ignorant toi et ta vieille tante chinoise. Allez-vous faire foutre.

Dans un cliquetis de bracelets et un tourbillon de chiffons colorés, Debbie Patty fit demi-tour. Elle eut un reniflement de mépris.

— Genaro Rizzuto m'avait bien prévenue : y a des types comme vous, qui vous détestent rien que pour le bien que vous faites.

Remo en oublia les deux gosses accroupis.

— C'est l'avocat ?

— Oui et lui, il est honnête. Pas un de ces petits magouilleurs qui traînent dans le show-business. Un être humain vraiment beau.

Remo courut derrière Debbie, zigzaguant entre les flaques.

— Hé attends, j'ai dû me tromper, je ne connais rien à la pop musique.

Debbie le repoussa d'un battement de mains méprisant.

— Je voudrais vous présenter mes excuses pour avoir été si impoli tout à l'heure, insista Remo.

— Je n'ai pas envie de vous connaître parce que vous êtes qu'un ignorant, un idiot sans éducation.

— Vous avez raison. Rizzuto fait partie d'un cabinet d'avocats, n'est-ce pas ?

— Un des meilleurs, tire-toi !

— Formidable, attends, je me suis mal exprimé.

Remo manœuvrait entre les flaques. Il voulait bien s'approcher assez près pour agir sur son système sensoriel, mais il voulait le faire contre le vent. Il ne savait pas dans quoi elle s'était lavée, mais ça puait atrocement. Maintenant qu'il était gentil avec elle, il ne l'intéressait plus.

Il jeta un coup d'œil derrière lui et aperçut Chiun qui remontait la rue, silencieux comme le vent.

En coréen, il lui expliqua que la fille connaissait une de leurs cibles et qu'il ne pouvait pas la faire parler, car il l'avait insultée.

— De quelle façon ? demanda Chiun.

— Je lui ai dit d'aller se faire voir, dit Remo.

— Parfois les gens prennent ça d'une façon négative, dit Chiun en coréen ; puis, en anglais, il s'adressa à l'épouvantail et se mit à déclamer un de ces horribles poèmes Hung que Remo reconnut immédiatement et qui chantait les louanges de la nature et la puissance de l'univers. Mais, curieusement, il le fit dans sa version anglaise :

— Ô éclat de soleil qui renouvelle l'éternité. Ô douche de gloire qui nous bénit, pauvres créatures, de son infinie bienveillance, qui nous caresse de son souffle chaud.

Debbie Patty stoppa sur place et se retourna d'un bloc :

— Yeah ! Ça, c'est un super-cool. T'as entendu ça, dit-elle, pointant son doigt sur Remo.

— J'ai entendu.

— Ça, c'est un super-gentleman. Toi, t'es un vrai con, mais un con mignon.

— Quelle sagesse, dit Chiun, en faisant un petit salut.

Debbie Patty s'inclina dans la grotesque parodie d'une statue, la tête de côté et le bras levé, le poignet tombant légèrement. Elle regarda tour à tour Chiun et Remo et laissa tomber :

— Vous me plaisez, les mecs. Allez voir mon manager, il vous mettra sur la liste de paye. Toi, le jeune, sois dans ma caravane dans une demi-heure. À poil. Peut-être que je viendrai. Mais tiens-toi prêt, hein ?

— Excusez-moi, ô merveilleuse sirène, intervint Chiun qui n'allait certainement pas encourager une copulation entre Remo et une pute bariolée, probablement malade ou, pire encore, capable de lui faire un enfant sans que Chiun connaisse son lignage.

Remo, Chiun n'était pas sans le savoir, cédait à cette répugnante inclination, partagée même par quelques Orientaux, à se livrer à des saillies pour le plaisir. Une habitude aussi ridicule que de manger, non pas pour se nourrir, mais pour le goût. De toute façon, ce tas de loques qui se trémoussait devant eux était totalement inacceptable.

— Pardonne-nous, ô merveilleuse sirène, reprit-il, mais nous avons

fait vœu de célibat. S'il devait y avoir une femme dans nos vies, bien sûr, ce serait la plus glorieuse, la plus gracieuse des apparitions, celle qui éblouit maintenant nos yeux.

Ainsi parla Chiun à la fameuse rock-star dans les rues fangeuses de la ville indienne de Gupta.

— Je vous paierai bien, dit Debbie. Je suis généreuse.

— Je ne suis pas à vendre, dit Remo.

— Et pourquoi pas ? Tu sais qui tu refuses ?

— Je n'ai pas dit que je vous refusais, j'ai dit que je ne suis pas à vendre.

Et, retenant son souffle, Remo s'approcha de Debbie Patty.

— T'es pas mal, tu sais ? Comment tu t'appelles ? demanda-t-elle.

— Remo.

— C'est quoi comme nom ça ?

— Un nom blanc, dit Chiun.

— Et toi ?

— Je suis Chiun, le maître de Sinanju.

— Ah, ça me plaît. Alors c'est toi le patron de Sinanju ?

— Non, je le sers, tout comme je sers le monde, tout comme Sinanju a servi le monde à travers les âges.

— Je vois, c'est comme moi. Je suis pour faire le bien. À fond la caisse. À propos de caisse, tu crois pas que je devrais remettre ça ? Pour ces pauvres gens, hein ?

Elle gonfla ses seins qui ballottèrent follement.

— Non, non, ils ont eu assez de malheurs, dit Remo.

Debbie lui jeta un sale œil, mais Remo avait déjà détourné la conversation sur Genaro Rizzuto, un type super, complètement désintéressé.

— Nous aussi, nous voulons être utiles, dit Remo, nous souhaitons le rencontrer.

CHAPITRE VII

Nathan Palmer fut le premier à se rendre compte de l'immensité du désastre.

Rizzuto, qui se trouvait sur place, à Gupta, n'avait rien vu. Mais Rizzuto avait d'autres qualités ; il était capable de faire lâcher son fromage à n'importe quel corbeau. Il s'était ménagé les faveurs du gouvernement indien avec des bakchichs bien placés. Il avait rassemblé les victimes autour de lui et avait maintenant un des plus gros dossiers de tous les temps : sa cible était une des plus riches compagnies chimiques du monde. Tout semblait parfait, quand un horrible petit détail dressa lentement sa tête monstrueuse : dans le tiers-monde, la vie ne valait rien.

Et Palmer en éprouva une telle panique qu'il en annula un rendez-vous galant au dernier moment et appela Schwartz qui dut s'arracher à son agent de change.

Quand il entra dans leurs luxueux bureaux de Century Park City, Schwartz était tellement furieux qu'il en brisa presque la vitre qui protégeait le bureau symbolique.

— Désastre à Gupta, hurla Palmer sans préambule.

— J'espère bien, dit Schwartz, c'est comme ça qu'on fait notre fric, sur des désastres. C'est ce désastre qui va faire notre fortune.

— C'est ce qui va nous mettre sur la paille, oui, hurla Palmer.

— C'est pour me dire ça que tu m'as arraché à ma plus grande opération de bourse, celle qui devait enfin équilibrer toute une vie de pertes aberrantes.

— Alors, je t'ai sûrement évité la banqueroute. Bon, et pour Gupta, comment tu vois l'affaire ?

— Juteuse, très juteuse, dit Schwartz en se frottant les mains. L'AFFAIRE du siècle. Nous avons une ville entière comme cliente : deux mille deux cent vingt chefs de famille morts, au moins sept mille enfants, deux mille deux cents mères dont l'amour et le soutien ont été arrachés à des familles, sans parler des jeunes, toutes ces jeunes filles qui n'auront jamais d'enfants. Et je ne compte pas la douleur, incalculable. On peut compter sur Rizzuto. Les jurés d'assise vont être tellement déchaînés qu'on pourra mettre sous hypothèque jusqu'à la voiture du directeur. Ça va être la curée.

Nathan Palmer secoua tristement sa tête :

— Hélas, mille fois hélas. Nous sommes dans le tiers-monde, lui-même divisé en deux mondes. Celui des riches, une poignée qui dirige,

chacune de leur vie vaut une fortune, mais ils n'ont pas besoin d'avocats parce qu'ils tiennent les tribunaux, l'armée, le gouvernement et qu'ils ont déjà les usines. Et puis il y a le monde des autres, des pauvres, des intouchables, des foules innombrables qui se reproduisent comme des rats, ceux à propos desquels les premiers font de grands discours à l'ONU et que, chez eux, ils écrasent impitoyablement.

— Oui, oui, dit Schwartz faiblement. Mal à l'aise, il ajusta machinalement sa manche de chemise qui recouvrait sa Rolex.

— Qu'est-ce que tu penses de la valeur de la vie humaine dans ces pays ? reprit Palmer.

— Tu ne peux pas mettre un prix à la vie humaine, lança Schwartz en colère. Voyons, il faut déterminer la capacité de production, le coefficient familial, la valeur sociale. Beaucoup de paramètres entrent en ligne de compte pour comptabiliser la valeur d'une vie humaine.

— Vas-y, dis un chiffre en dollars pour voir, dit Palmer, que vaut une tête ?

— Difficile à dire exactement, je dirais...

— Te fatigue pas, si nous pouvons obtenir sept dollars par tête ce sera le bout du monde. Tu sais ce que leur gouvernement pense ?

Schwartz eut peur de savoir. Palmer reprit :

— Il pense que l'usine est très bien là où elle est. Cette tragédie est bien sûr une tragédie, mais il y a beaucoup plus de gens en Inde que d'usines chimiques.

— Et que fais-tu de Rizzuto ? Il est en train d'exciter les foules là-bas, il arriverait à faire brûler une église par son évêque. Il est fantastique.

— Et toi, Arnold, tu es brillant, mais les faits restent qu'il y a des foules en colère dans tout le tiers-monde. Si les télévisions américaines n'étaient pas là, le gouvernement serait déjà en train de faire abattre la foule comme des chiens enragés. Tu as vu beaucoup de manifestations en Corée du Nord ou au Zaïre ? Montre-moi une manifestation à Cuba qui n'est pas organisée par le gouvernement.

— C'est révoltant ! Horrible ! s'écria Schwartz d'une voix émue. Son sang se glaça en pensant à l'horreur absolue : la vie sans fortune, la vie face à des gens qui pourraient le voir tout nu, tel qu'il était.

— Tu es vraiment sûr, Nathan ? demanda-t-il faiblement.

— Je te dis que nous sommes dans la merde jusqu'au cou, avec le fric que nous avons payé à Dastrow. Je te dis que je ne sais pas comment on va arriver à payer ces emprunts.

Schwartz resta un moment silencieux.

— Appelons notre génie, dit-il enfin.

— Mais il ne connaît que l'argent. C'est perdu d'avance.

— Tant qu'il y a de la vie...

Schwartz composa le numéro d'accès de Robert Dastrow. Parfois

celui-ci répondait immédiatement et parfois il lui fallait des jours. Ils ne savaient jamais.

Robert Dastrow rappela à la nuit tombée et Palmer et Schwartz ne savaient même pas de quel continent il appelait.

— Robert, commença Schwartz, nous avons travaillé ensemble pendant longtemps, nous avons toujours été réglos, nous avons un grand capital de confiance entre nous.

— Je ne travaille pas pour rien, coupa Dastrow.

Palmer laissa tomber sa tête dans ses mains. Schwartz continua. Ils n'avaient plus grand-chose à perdre.

— Robert, nous sommes complètement fauchés. L'affaire de Gupta n'a pas marché financièrement.

— Je ne pensais pas que ça marcherait, dit Dastrow.

— Alors, pourquoi l'as-tu fait ?

— D'abord parce que, techniquement, c'était une gageure. Et ensuite, parce que, financièrement, je n'en étais pas sûr. Je n'ai jamais été un expert-comptable. Je vous ai donné exactement ce que vous m'avez demandé.

— Mais on a un problème maintenant.

— Non, pas vraiment. J'y ai pensé pendant quelques jours. Vous allez récupérer votre argent et peut-être même en tirer un bénéfice intéressant.

— Tu es génial, comment ?

— Votre problème c'est que la vie d'un citoyen du tiers-monde vaut à peu près, pour autant que je sache compter, entre cinq et dix dollars, sauf dans certains pays africains et au Cambodge où elle ne vaut absolument rien. Votre seule chance, c'est de faire juger l'affaire par un tribunal américain parce qu'en Amérique la vie vaut quelque chose.

— Oui, mais comment ?

— Ça a déjà commencé. Vous avez dû remarquer l'extraordinaire mouvement d'opinion qui se forme en Amérique. C'est justement ce dont vous avez besoin. Exigez un transfert.

— Mais l'accident ne s'est pas produit ici. Aucun tribunal de bon sens (si l'on peut dire) ne va accepter une plainte en Amérique.

— Justement, dans cette affaire, j'ai éliminé toute notion de bon sens.

— Comment diable t'y es-tu pris ?

— J'ai utilisé les moyens du bord. Vous, messieurs, vous allez devenir les dépositaires d'une grande cause publique. J'ai déjà dit à votre ami Rizzuto de sauter dans le train du grand mouvement de charité. Il sait manipuler les émotions des gens, les travailler aux tripes et ça a marché. Écoutez la radio, branchez la télé et vous verrez ce que je veux dire ; il va y avoir un énorme concert pour Gupta et

vous allez en profiter.

— Vous voulez dire qu'on va piquer dans la caisse du concert rock ? C'est quand même un peu bas !

— Ça et d'autres choses. Le travail de votre homme, je le lui ai bien expliqué, c'est de faire du concert une plate-forme pour faire transférer votre affaire dans un tribunal américain où vous pourrez vraiment vous faire de l'argent sur les vies humaines.

— Merveilleux, dit Schwartz. Je ne sais pas comment vous remercier. Je suppose que vous avez de bonnes raisons de nous garder solvables.

— Aucune, dit Dastrow.

— Une autre question, pourquoi n'avez-vous jamais travaillé que pour nous ?

— Ça, c'est le secret de faire fonctionner les choses. Ce qui fonctionne, fonctionne.

— Et cette force qui nous menace ?

— Eh bien ?

— Vous allez le mettre hors d'état de nuire ?

— Naturellement. C'est pour ça que nous avons ce grand concert de rock en Amérique. Je ne le fais pas pour vous, monsieur Schwartz. Je n'ai jamais rien fait pour vous. J'ai besoin de ce concert de bienfaisance autant que vous.

*

* *

Ça s'appelait voler au secours de l'humanité. Cinquante rock-stars rassemblées sur un disque et dans un concert organisé simultanément dans cinq villes du monde. Ils allaient sauver l'humanité en sauvant les gens de Gupta, victimes de la technologie moderne. Le thème du chant était « Sauver » et les chanteurs se contentaient d'entonner le mot ad eternam.

Beaucoup d'éditorialistes décrivaient cet effort dans leurs colonnes comme un des événements les plus significatifs de l'histoire. Pour une fois, Remo et Chiun furent d'accord.

— Ça veut dire quoi ? demandèrent-ils.

Debbie Pattie les avait présentés à ses groupies comme de vieux amis. Debbie ne se déplaçait jamais sans sa cour. Elle était habillée comme une mendiante, mais vivait comme une reine. Elle avait cinq gardes du corps. Chacun d'entre eux ayant essayé de tenir Remo et Chiun à distance, elle avait maintenant cinq notes d'hôpital à payer. Personne n'avait bien compris comment ses gorilles avaient pu avoir autant d'os cassés, mais ses deux comptables, qui avaient assisté à la scène, auraient pu jurer que l'un des videurs avait essayé de pousser le

vieil Oriental vers une porte et que, l'instant d'après, il gisait par terre en hurlant.

Du coup, Remo et Chiun avaient assuré la garde de Debbie. Remo avait offert le même service à un brillant avocat, un certain Genaro Rizzuto. Il avait été extrêmement amical avec lui, offrant de l'aider à trouver un téléphone chaque fois qu'il avait besoin d'appeler son bureau et voulant savoir tout sur lui. Il s'était assuré que Rizzuto obtienne une chambre au même étage que Debbie à l'hôtel Ritz de Chicago où le concert principal devait avoir lieu.

Debbie s'en était plainte à Remo : elle aimait avoir tout l'étage pour elle toute seule.

— Mais je sais pas te dire non, beau gosse.

Elle fit de sa bouche pulpeuse une moue d'enfant et ouvrit largement les cuisses en se renversant dans son fauteuil. Remo aurait pu penser que c'était une invite si elle n'avait pas été toujours vautrée dans un fauteuil, les cuisses ouvertes. Tout de même, prudent, il la brancha sur le message de sa chanson.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? répéta-t-il.

— Ça veut tout dire, qui nous sommes et ce que nous sommes.

— Je vois, dit Remo.

Par la porte entrouverte de la suite, il apercevait celle de Rizzuto. Il vit Rizzuto entrer en compagnie de trois hommes et de cinq jeux de cartes.

Debbie Patty était lancée.

— Tu te rends compte combien d'argent on va faire cette nuit ? De l'argent pour les gens, pour le bien, pour guérir, pas pour tuer. Tu sais combien coûte un avion de combat, hein ? Vingt millions de dollars, tu sais combien d'hôpitaux on pourrait construire, combien de gens on pourrait nourrir avec ça ?

Quand Debbie livrait son cœur, son accent nouillorkais disparaissait.

— Et tu sais combien ça va rapporter à tes pauvres gens, ce concert ? interrompit Remo. Tant que tu ne sais pas où l'argent file...

— Pourquoi es-tu si négatif ? Même les journalistes ne posent pas ce genre de questions.

Remo haussa les épaules. Il pouvait entendre des rires venir de la chambre de Rizzuto. L'avocat, lui, jurait. Le grand concert n'était que dans quelques heures. Avant, il fallait qu'il découvre ce que Rizzuto était en train de manigancer. Il sortit.

Remo découvrit que la porte de Rizzuto était fermée. Il exerça une attentive pression contre la poignée, un peu trop forte peut-être ; en tout cas elle explosa avec la force d'une grenade. La porte fut catapultée contre le mur et trois hommes se jetèrent derrière les fauteuils, plongeant leurs mains dans leurs vestons. Le seul qui n'avait

pas de pistolet était Rizzuto. Sur la table, les tas de billets n'étaient pas devant lui. À sa place, un chéquier ouvert et un stylo à encre qui fuyait. On aurait dit qu'il saignait. Remo ferma ce qui restait de la porte derrière lui.

— Salut, c'était ouvert, je me suis dit que je pouvais passer vous dire un petit bonjour.

— Qui t'es toi ? lança un des maffieux de derrière son fauteuil.

— Un ami de Rizzuto.

— On s'en va, dit l'homme. C'est pas réglo d'amener du renfort.

— Sors, Remo, intervint l'avocat, je vais me refaire. Il ne faut pas qu'ils partent maintenant.

— T'inquiète pas, ils ne partent pas, dit Remo.

— On s'en va, reprit le joueur. Il n'avait pas remis son pistolet dans son holster.

— Bon, d'accord, si vous y tenez, concéda Remo avec le sourire. Mais vous laissez l'argent.

— On s'en va avec notre fric, trésor, dit l'homme au pistolet.

— Parce que vous avez un pistolet ?

— Parce que nous avons gagné et, ouais, aussi parce que nous avons des pistolets.

— Genaro, tu joues toujours avec des étrangers armés ?

— Je ne savais pas qu'ils avaient des pistolets jusqu'à ce que tu fasses irruption, dit Rizzuto.

Remo sourit au gangster. Cela suffit pour le distraire. Il lui arracha le pistolet et aussi celui des autres quand ils surgirent de leurs holsters. Il les posa sur la table et dit qu'il voulait bien qu'ils partent avec leurs pistolets et leur argent, mais il voulait d'abord faire un petit poker.

Les trois hommes se regardèrent ahuris. Le plus sceptique plongeait sur la table, la main tendue vers son pistolet. Il hurla ; on aurait dit qu'un fil de fer barbelé avait frôlé le dos de sa main, provoquant une douleur insupportable. Pourtant ça ne saignait pas et l'étranger souriait toujours.

— Nous allons jouer un peu, dit Remo.

— Je ne savais pas que vous saviez jouer, dit Rizzuto. S'il l'avait su, il n'aurait pas ignoré cet homme depuis Gupta, même si cet homme posait un peu trop de questions.

— J'ai toujours su, fit Remo.

— Qu'est-ce que tu aimes jouer, demanda Rizzuto, une lueur dans le regard. Le full ? la suite ?

— Le poker.

— Mais tout ça c'est du poker, fit Rizzuto.

— Celui qui a les flushs, dit Remo.

— Mais ils en ont tous. Tu sais vraiment jouer au poker ?

— Suffisamment, dit Remo.

En fait, il n'avait pas joué aux cartes depuis des années. Quand il était policier, avant le simulacre d'exécution qui devait faire de lui l'homme qui n'existait pas, il avait fait des parties de poker au poste pour quelques dollars. Mais leurs jeux avaient tellement d'atouts que les parties finissaient en arguties interminables sur les règles du jeu.

Mais ces hommes-là jouaient un jeu très dur, pour des grosses sommes.

— Bon, dit Remo, et si on jouait aux suites ?

— Cinq cartes, dit Rizzuto.

Les joueurs retournèrent à la table, échangèrent des coups d'œil rapides. Ils n'allaient pas tarder à récupérer leurs pistolets. Et le fric du cave en prime.

Avant de commencer, Remo avait encore une question.

— La plus haute suite, c'est bien les piques, hein ?

Ils opinèrent.

— Tu es sûr que tu sais jouer au poker ? demanda Rizzuto.

— Bien sûr, dit Remo. J'ai encore une question : les piques sont noirs, n'est-ce pas ? Ainsi que les trèfles ? Mais les trèfles c'est ceux qu'ont les roupettes, c'est ça ?

— Oui, dit tout le monde.

— Sans limites, annonça un des maffieux, le point à cent sacs.

— Cent dollars ? dit Remo.

— C'est ça, dirent-ils en chœur.

Remo ne s'intéressait pas à l'argent. Il n'avait pas de besoins et bougeait sans arrêt. Il ne touchait même pas au cash d'urgence que lui fournissait CURE. Si bien qu'il sortit deux mille deux cents dollars de sa poche et les posa sur la table. Les truands échangèrent de nouveaux regards et alignèrent leurs biffetons sur la table.

Seul Rizzuto posa une traite, demandant à Remo si c'était OK.

— Ces gens sont mes amis, ils prennent mes reconnaissances de dette, dit Rizzuto.

Dès que l'un de ces hommes commença à distribuer les cartes, Remo sut pourquoi ils étaient si généreux. Un type ordinaire n'aurait sans doute vu que des cartes qu'on distribuait, mais Remo vit clairement les as bouger dans le jeu, intercalés toutes les trois cartes. Il se contenta de sourire et de fermer sa première main.

Rizzuto paria beaucoup. Il avait des rois, il perdit.

Quand ce fut au tour de Remo de distribuer, le plus difficile pour lui fut de se souvenir de la valeur des cartes. Tout en battant, il ouvrit le jeu d'un mouvement de main rapide et le situa. Il allait si vite qu'il dut faire attention de ne pas brûler les cartes par la friction. Il sentait chaque carte, son poids, sa densité, son déplacement dans l'air. Quand il coupa, il reconstitua exactement le poids des deux paquets de sorte

que le jeu se remit comme il l'avait arrangé.

Les trois pros ne le quittaient pas du regard, mais aucun d'entre eux ne le vit manœuvrer le jeu. Il distribua, donnant à chacun sa carte. Curieusement, aucun d'entre eux ne joua lourdement. Sauf Rizzuto qui avait une bonne main. Il maudit la fortune : pour une fois qu'il avait une suite à pique, personne n'avait de quoi suivre.

Soudain Remo leur fit montrer leurs cartes, quelque chose que les pros n'avaient jamais fait.

Mais, encouragés à être honnêtes par la promesse qu'il ne leur frapperait plus les poignets, ils obtempérèrent tous.

Quand Rizzuto vit que l'un d'eux avait une suite de trèfles, l'autre de cœurs et le troisième de carreaux, il se rendit compte que quelque chose n'allait pas.

— Ils attendaient leur tour de distribuer pour te plumer, Genaro. Ces gars-là sont des escrocs.

— C'est le seul jeu que j'ai pu trouver, expliqua Genaro.

— C'est pas du jeu, c'est du vol, fit Remo.

Les trois joueurs se soulevaient doucement, prêts à foncer vers la porte.

— N'oubliez pas son argent, dit Remo.

Rapidement, les joueurs jetèrent sur la table des liasses de billets suivies d'une tornade blanche de reconnaissances de dette.

Rizzuto ramassa le tout. Les joueurs reculaient sur la pointe des pieds.

— Ah, et votre argent ? fit Remo, celui qu'il aurait dû gagner, allons, allons, c'est un jeu amical.

— Amical, ça ? C'est du vol oui, s'exclama un des joueurs.

— C'est très amical parce que je ne te sors pas le cœur par les lèvres. Tu ne trouves pas ça amical, toi Genaro ?

— Si, très, reconnut Genaro.

Les maffieux se consultèrent du regard et trouvèrent, eux aussi.

Dès qu'ils furent seuls, Genaro suggéra, puisqu'ils avaient deux heures à tuer avant le show, de se faire un petit 21.

— Tu m'as vu à l'œuvre ? dit Remo. Tu crois vraiment que tu as une chance de gagner ?

— Tu ne tricherais pas avec moi.

— Tu as raison. Je suis même le seul ami que tu n'auras jamais à une table de jeu.

— Il n'y a pas d'ami au jeu.

— Oui, mais moi je t'aime bien. Tu n'es pas un de ces salopards de chasseurs d'ambulances. Tu es un type bien, quelqu'un qui se dévoue pour les autres, sinon tu ne ferais pas partie de ce show de « Sauver l'Humanité ».

— Allez, juste un petit 21, fit Genaro. Ses yeux sombres

suppliaient : Allez, vas-y, distribue et je dirai tout ce que tu veux savoir : ma vie sexuelle, le fonctionnement interne de Palmer, Rizzuto & Schwartz, tout ce que tu voudras, juste une donne. Tu sais jouer au 21 ? C'est facile. Tu distribues, une carte pour moi, une carte pour toi, je continue à appeler les cartes comme ça jusqu'à 21. Si je dépasse, j'ai perdu. Sept cartes à distribuer, au maximum et je te dirai tout ce que tu veux savoir.

Rizzuto crachait les mots à la cadence d'une mitrailleuse et mettait de force les cartes dans les mains de Remo.

Remo distribua. Rizzuto perdit.

— OK, je veux juste savoir à quoi vous attribuez le succès de votre cabinet ? Vous êtes probablement le cabinet d'avocats le plus brillant du pays. Je demande ça parce que j'ai une vieille tante qui justement...

— Que faites-vous avec les cartes ? demanda Genaro, aussi horrifié que si Remo avait jeté un bébé par la fenêtre.

— On a joué une donne, maintenant on parle.

— Une donne ! s'exclama Genaro avec une telle véhémence que toute sa bijouterie d'or cliqueta sur sa poitrine sombrement velue. Mais on ne joue pas juste une donne au 21, on joue le jeu entier.

— Tu as dit une donne, tu n'as pas dit un jeu.

— Vas-y, vas-y, fit Rizzuto d'une voix pressante, distribue, on parlera pendant que tu distribues.

— Vous semblez avoir la meilleure assistance technique de la profession, dit Remo en distribuant une nouvelle main. Vous connaissez parfaitement les causes des accidents. Comment savez-vous si vite ? Si bien ?

— Vas-y, distribue, fit Rizzuto, en faisant signe de lui donner une nouvelle carte.

C'est des coups que Remo aurait aimé distribuer. Il aurait su tout ce qu'il voulait savoir en moins de trois secondes rien qu'en attrapant la cheville de l'avocat. Il l'aurait un petit peu secoué au-dessus de Chicago et, ébloui par les lumières de la ville, trente étages plus bas l'auxiliaire de justice se serait fait un plaisir de l'éclairer.

Mais Smith avait dit non. Précisément parce qu'ils étaient des avocats, ils devaient être neutralisés par des moyens légaux. La loi que CURE essayait de protéger.

Rizzuto pérerait.

— Nous sommes les meilleurs. C'est tout. Tu veux qu'on prenne le dossier de ta tante ? C'est d'accord. Maintenant, vas-y ! distribue !

Remo lui donna la carte. Rizzuto en voulut une autre.

— Qui s'occupe des détails techniques ?

— Palmer, vas-y, distribue.

Remo lui donna une autre carte.

Rizzuto monta jusqu'à vingt et un et resta assis en pianotant nerveusement des doigts sur la table.

Remo lui distribua une nouvelle carte. Rizzuto joua encore. Remo bloqua la carte suivante.

— Que fait Schwartz ?

— Il s'occupe des choix tactiques. Palmer détermine la stratégie. Et moi je suis l'avocat d'assises. Je suis fantastique devant les jurés. Maintenant, une autre carte.

Remo distribua. Il approchait de vingt et un.

— Mais pourquoi êtes-vous si efficaces ?

— Question de taille. Nous avons des succursales dans tout le pays. Nous couvrons le monde entier. Allez, vas-y, distribue.

Remo joua encore deux heures sans en tirer grand-chose, à part soixante-quinze mille dollars : dix mille en cash et soixante-cinq mille en reconnaissances de dette.

Il marcha avec Rizzuto vers l'auditorium gigantesque qui était branché maintenant sur le monde entier. Quand ils arrivèrent aux premiers rangs, sous les éclairs de flashes des paparazzi et les caméras de télé, Remo se fondit dans la foule et continua, caché par la mer épaisse des corps. Il rattrapa Rizzuto en se glissant dans l'angle mort d'un garde posté là pour protéger les célébrités.

— Jouer vous revient plutôt cher, fit Remo.

— Mais non, pas du tout.

— Vous avez perdu soixante-quinze mille dollars en deux heures.

— Tu calcules mal, ça c'était la perte totale. Mais tu sais quelles sommes ont été engagées dans la bataille, combien d'argent s'est déplacé dans un sens ou dans l'autre ? Peut-être un million de dollars. J'ai eu un million de dollars de jeu pour soixante-quinze milliers de dollars. Tu connais une autre activité qui rende autant ?

— Tu es un joueur compulsif, Genaro, dit Remo.

— Mais non, y en a qui sont bien pires que moi. Au fait, je te parie qu'il y a un nombre impair de joueurs sur la scène.

Remo refusa de parier. Les lumières étaient aveuglantes et la chaleur oppressante. Mais les stars, entassées comme du bétail, réussissaient toutes à avoir l'air ravies. Pour les chanteurs, c'était comme une course marathon sauf qu'eux devaient sourire.

Rizzuto portait un smoking lavande avec un nœud papillon parsemé de diamants. Sur scène, il avait l'air étreint par l'émotion.

Remo essaya de rester près de lui, mais il vit Chiun qui, de l'arrière, lui faisait signe de le rejoindre.

Debbie Pattie, qui allait faire le dernier solo, avait besoin d'une série de branchements spéciaux. D'habitude ses gardes du corps s'en occupaient, mais comme ils ne se sentaient pas bien, elle avait demandé à Remo de s'en occuper.

— Il faut brancher quels fils ? demanda Remo en découvrant l'amoncellement de câbles noirs.

— Je ne sais pas, fit Debbie. Mon équipement n'est pas arrivé, je ne sais pas pourquoi et tout ce matos est nouveau. Tout ce que je sais, c'est qu'il me faut un super-ampérage sinon j'ai une voix de petite fille.

— Comme à Gupta.

— Oui.

Elle semblait au bord des larmes et il ramassa un tas de fils. Ils étaient épais comme des hot dogs et collaient à sa peau comme s'ils étaient couverts d'une sorte de gélatine.

Remo regarda sur la scène pour voir s'il y en avait d'autres. Les autres étaient des fils normaux, minces, sans cette étrange substance brillante. Remo pensa à cette graisse dont on enduisait les pôles des électrocardiogrammes pour améliorer le contact.

Sur scène les chanteurs entonnèrent le fameux refrain. Une centaine de stars amplifiées par un million de mégawatts chantaient inlassablement : sauve, sauve, sauve, sauve, nous sauvons, sauvons, sauvons, les gens sauvent, sauvent, sauvent.

La foule se mit à hurler, les chanteurs hurlèrent. Dans les coulisses, les accessoiristes hurlèrent. Chiun hurla dans l'oreille de Remo :

— Musique blanche !

Ce bruit dantesque continua pendant quinze minutes avant de retomber comme une avalanche. Le ministre de la Culture qui vint au micro l'appela l'expérience la plus significative du XX^e siècle.

Mais quand l'un des chanteurs présenta Genaro Rizzuto, Remo comprit où Palmer, Rizzuto & Schwartz voulaient en venir.

— Il y a ici quelqu'un qui se bat pour les pauvres, dit le *lead singer*, quelqu'un qui descend dans l'arène, qui se salit les mains, qui les met à la pâte. Cet homme se trouvait sur scène bien avant les docteurs, cet homme était Gupta, cet homme était la souffrance, cet homme était les mourants, cet homme a été le premier à dire : Sauvons ! Il a été le premier à dire que nous ne pouvions pas laisser nos frères mourir n'importe où dans le monde, ou alors il fallait les laisser mourir partout.

Cette tirade fut accueillie par un hurlement d'hystérie et quand enfin il baissa, le chanteur dit :

— Je vous donne Genaro Rizzuto, l'avocat de la célèbre société Palmer, Rizzuto & Schwartz. Ils ressentent, ils sauvent, ils sont la compassion. Ils ont un important message à vous délivrer.

Rizzuto s'avança au milieu des bracelets, des éclairs de quincaillerie, des loques à lamé, du glitz, de la chaleur et du bruit. Il réussit lui aussi à faire un grand sourire. Il se tint là et regarda ces milliers de gens hurlant, et se sentit chez lui, comme devant un jury.

— Je ne suis qu'un avocat, hurla Rizzuto.

La foule lui rendit son hurlement. Une fille s'évanouit et une autre se jeta dans un bond ultime pour toucher ses chaussures avant de retomber, morte. Rizzuto se dit alors qu'une foule de fans de rocks valait mieux qu'un jury.

— Je suis juste un avocat et je ne fais que défendre les droits des gens à vivre en sécurité, à vivre en paix, à vivre dans un environnement qui ne les tue pas, à conduire des voitures qui ne les estropient pas, à se faire soigner par des docteurs qui ne les assassineront pas par incompetence, je suis juste un avocat.

La foule hurla en réponse :

— Sauve, sauve, sauve.

— Nous sommes allés à Gupta afin que ces gens-là, ces pauvres gens, ne souffrent pas en vain et qu'avons-nous trouvé ? Nous avons trouvé que le monde s'en foutait, que le monde se foutait d'une personne si elle est noire de peau, si elle ne vit pas dans un pays blanc. Le monde s'en fout.

— Détruis le monde, hurla un jeune homme, un symbole de la paix peint sur son tee-shirt.

— Non, sauvons le monde, hurla Rizzuto, arrachant son nœud papillon et faisant sauter tous les boutons de sa chemise. Puis, ouvrant les bras, sa poitrine exposée comme les autres stars, les lumières jouant sur l'émail de ses dents, il reprit : Sauvons le monde, sauvons, sauvons, sauvons.

— Sauvons, sauvons, sauvons, rendit la foule.

— Nous ne pouvons pas mettre un prix sur la vie à cause de la couleur d'un homme.

— Non, hurla la foule.

— Nous ne pouvons pas mettre un prix sur la vie de quelqu'un, à cause de l'endroit où il est né.

— Non, hurla encore la foule.

— Chacun a le même droit à la vie.

— Oui, hurla la foule.

— Chacun a le droit de vivre aussi bien qu'ici.

— Ici, ici, ici, hurla la foule.

— En Amérique.

— En Amérique, hurla la foule.

Soudain, la voix de Genaro devint un chuchotement, forçant les gens à tendre l'oreille pour entendre.

— Je suis désolé de le dire, mes amis, mais les grosses compagnies savent comment le monde fonctionne. Les petites gens, vous et moi, les gens qui souffrent ne savent pas comment le monde fonctionne. Les grosses compagnies savent qu'elles peuvent implanter leurs usines empoisonneuses dans les pays pauvres. Elles savent que la vie des

pauvres n'a pas de valeur et elles savent qu'elles vont s'en sortir.

— Non, hurla la foule.

— Mais elles ne s'en tireront pas comme ça.

— Non, hurla la foule.

Quelqu'un réclama la mort de toutes les compagnies.

— Non, dit Genaro. Nous ne voulons pas qu'elles meurent, nous voulons seulement qu'elles arrêtent de détruire la planète, qu'elles arrêtent de tuer nos frères, et il y a un moyen de le faire.

— Fais-le ! hurlèrent les rock-stars avec la foule.

— On peut leur dire : Eh, les vies de nos frères valent quelque chose. Vous ne pouvez pas continuer à tuer nos frères et à vous en tirer. Nous pouvons leur dire : Vous devez payer pour vos mauvaises actions comme si vous les aviez commises ici. Nos frères sont nos frères où qu'ils soient.

Quand la foule se mit à hurler : Sauvons nos frères, Genaro Rizzuto fit un appel public pour que le dossier soit transféré en Amérique.

Il s'enclencha immédiatement un mouvement d'opinion qui exigea que les crimes commis en territoire étranger soient jugés dans le pays d'origine de la compagnie.

En écoutant la harangue, Remo et Chiun eurent le pressentiment qu'une force mystérieuse était au travail, une force dont l'enjeu était bien plus qu'un transfert de dossier et qui allait frapper.

Ils avaient raison, mais ils ne devinèrent pas qu'elle allait tout de suite entrer en scène.

CHAPITRE VIII

Au début, tout le monde crut que ça faisait partie du morceau. Sur la scène les chanteurs se défonçaient comme jamais, hurlant, se déchirant becs et ongles pour grimper les uns sur les autres. C'était du délire, le hit de la décade. Quand une des stars s'empara d'un micro pour hurler :

— Mon Dieu aide-nous, au secours !

La foule se dressa extatique, hululant à son tour, bavant, lançant des lambeaux de vêtements déchirés sur la scène qui oscillait follement. Soudain, le plateau s'écroula d'un coup, avec un craquement écœurant. Des paquets de corps tombèrent pêle-mêle avec des claquements de guitares et d'os brisés. Le centre de la scène se creusa en entonnoir et les chanteurs glissèrent en tas, écrasant, étouffant les premiers sous leur masse.

Sur le parterre, la foule trépigna encore pendant une minute avant de comprendre qu'ils assistaient à une boucherie et non au plus total des rock-shows.

Remo et Chiun comprirent tout de suite. Utilisant les fils des amplis comme des cordes de rappel, ils hissèrent Debbie en sûreté puis descendirent au fond de l'entonnoir pour évacuer les blessés de l'entassement sanglant et halluciné des chanteurs. Méthodiquement, ils dégagèrent les couches supérieures, évacuant les blessés, ouvrant un passage aux docteurs jusqu'aux moribonds des couches inférieures. Tout en bas, les corps étouffés dégouлинаient de sang. Certains chanteurs, hébétés, hallucinés de drogue riaient sans comprendre. L'un d'eux, bourré de cocaïne comme un laboratoire colombien, le poumon percé, s'obstinait à chanter. Pourtant, seuls, des gargouillis sanglants sortaient de ses lèvres tuméfiées. Une autre, le fémur brisé saillant par sa cuisse broyée, titubait, barbiturée à mort, riant de se voir si défoncée.

Quand Remo réapparut, couvert de sang, Debbie Pattie lui tira la langue, furieuse : ses gardes du corps préférés l'avaient arrachée du devant de la scène juste au moment où les caméras étaient braquées sur elle.

— Remarque, c'était déjà super-craignosse, tous ces mecs qui me disputaient la vedette. C'était le manque, mec, l'enfer. Au moins tu pourras pas dire qu'on se défonce pas ici.

Remo haussa les épaules et repéra Rizzuto. Celui-ci avait sauté dans la foule aux premiers craquements du podium. En bon avocat

d'assises, il avait eu le réflexe d'attraper un micro et se remit à haranguer la foule.

— Vous tous, ici, dans cette salle, dans le monde entier, je vous en supplie, regardez ces morts et ces blessés. Ne les laissez pas mourir en vain, ne les laissez pas répandre leur sang pour rien, soutenez avec eux une motion de renvoi devant les tribunaux américains. Je vous en supplie au nom de l'humanité, de l'humanité qui souffre, battez-vous, descendez dans les rues, manifestez devant les tribunaux, parce que si les victimes de Gupta ne sont pas défendues ici, si elles sont jugées là-bas, où la vie ne vaut rien, où elle est à la merci des puissants, alors personne ne sera plus en sûreté, aucune mère, aucun enfant et bientôt VOUS non plus, vous ne serez plus en sûreté.

Un accessoiriste tira l'avocat par la manche. Il voulait le micro. Il fallait ouvrir un chemin dans la foule pour une ambulance.

— Encore une minute, fit Rizzuto en plaçant sa main sur le micro.

— Hé, mec, sois cool, y a des gens qui meurent ici.

— J'ai dit une minute, fit Rizzuto en le repoussant.

Il fit encore un appel pressant : se battre pour Gupta, c'était se battre pour l'air qu'on respirait, pour le vert des pelouses, pour l'esprit de la démocratie.

Remo s'avança vers Rizzuto, perplexe. Ce type était en train de s'éloigner en s'époussetant. Sans doute se dirigeait-il vers une nouvelle partie de cartes. Et il passait sans les voir à côté de rock-stars blessées dont la moindre valait des millions de dollars. Il était là, le mieux placé pour décrocher des contrats fabuleux, sûrement le plus gros procès en responsabilité du siècle. Une poignée de ces stars valaient plus que tous les intouchables de l'Inde et la légendaire firme de Palmer, Rizzuto & Schwartz, en la personne de Rizzuto, son représentant sur place, ne faisait rien.

Remo aperçut un téléphone et plaça son codeur sur le combiné pour contacter Smith.

Il lui raconta ce qu'il avait vu.

— Smith, je ne sais pas si on peut jouer encore longtemps au chat et à la souris avec ces gars-là. Laissez-moi y aller et Rizzuto me dira comment ils montent leurs accidents. Ils viennent encore de frapper ce soir.

— Remo, ce n'est pas en suspendant quelqu'un dans le vide par une cheville que l'on résoudra cette affaire. Nous avons besoin de preuves, de pièces à conviction, de quoi étayer le dossier d'un procureur. Je veux bien utiliser la méthode Chiun : accrocher une tête au mur. Mais légalement.

— Smith, dans ce pays, il n'y a plus de murs.

Smith resta un instant silencieux, puis reprit, la voix tendue.

— Au fait, Remo, gardez toujours votre dos contre un mur. Vous

êtes suivi.

— Par qui ?

— Je ne sais pas et c'est bien ce qui m'inquiète. Il y a quelque chose de très anormal autour de ce cabinet d'avocats. Nos instruments s'affolent dès qu'on essaye de le pénétrer électroniquement. Il suffit qu'ils passent un coup de fil dans le Middle West pour que tout soit brouillé. On n'entend que de la friture.

— On dirait le système que vous utilisez.

— Justement, nous sommes censés être les seuls à l'avoir. En outre un étrange silence règne dans le groupe Palmer, Rizzuto & Schwartz. Le silence de la forêt avant l'attaque d'un fauve. Remo, j'ai un pressentiment.

— Smith, vous marchez rarement au pressentiment d'habitude.

— Justement, couvrez vos arrières.

*

* *

Dans les bureaux de Palmer, Rizzuto & Schwartz, cette fois ce fut Palmer qui faillit bien envoyer sa chaise à travers la vitrine du vieux bureau.

— Rizzuto est cinglé ! Que foutait ce con de Rital alors qu'il y avait des centaines de millions en jeu ? Il n'avait qu'à se baisser au lieu d'emmerder le monde avec Gupta. Une Debbie Pattie blessée vaut au moins deux de ces Gupta pourries.

— Au fait, je pense que c'était un vrai accident, interrompit Schwartz.

— Comment tu peux être sûr ? Ça fait longtemps qu'on ne sait plus à quoi ressemble un accident spontané.

— Ceux de Dastrow aussi sont spontanés.

— Oui, mais encore plus spontanés.

— Il n'y a rien de plus spontané que les accidents de Dastrow. Ce type est génial.

— On perd nos réflexes à force d'avoir des accidents génialement spontanés. Provoqué ou pas, cet accident au concert rock était providentiel. Rizzuto aurait dû sauter dessus.

— Ce concert de rock me donne une idée pour le prochain coup. Et si on faisait quelque chose pour la cérémonie de remise des oscar ? C'est pour bientôt.

Ils appelèrent Dastrow. Qui les envoya balader.

— Je viens juste de faire un spectacle de variétés.

— Le concert rock c'était toi ?

— Ouais.

— T'aurais pu nous prévenir ? Tu penses qu'on est fauchés ? Tu travailles déjà pour quelqu'un d'autre ?

La voix de Schwartz montait, hystérique.

— Je travaille pour moi, ricana Dastrow. Je n'ai jamais travaillé que pour moi, mets-toi bien ça dans la tête, Arnold. J'ai mes raisons : je voulais voir ces deux types à l'œuvre.

— Quels deux types ?

— Ceux qui vont vous avoir si je ne fais rien. Et quand ils vous auront eus, ils m'auront à mon tour.

*

* *

Robert Dastrow n'en croyait pas ses chiffres. Tout avait fonctionné comme prévu. Les deux types s'étaient jetés dans l'action et il avait tous les résultats des tests. La force, l'équilibre, la vitesse, la pression sanguine, les réflexes moteurs, tout était là, noir sur blanc, craché en continu par ses imprimantes. Intégrés dans les fils du matériel de Debbie Pattie, des censeurs avaient relevé toutes les mesures. Les deux somagrammes cybernétisés qui défilaient devant lui ressemblaient à ceux d'un félin. Le système cérébro-spinal fonctionnait sans heurts : un flot ininterrompu d'influx envoyant des commandements fulgurants à un système musculaire parfaitement symétrique.

Qui étaient ces deux hommes ? D'où sortaient-ils ? Fugitivement Dastrow pensa à des débarqués de quelque mystérieux OVNI puis balaya l'hypothèse. Ils venaient de cet univers-ci, ils étaient partis du matériel de base et étaient arrivés là où ils étaient par des méthodes très anciennes. Le vieux était chinois, ou quelque chose comme ça.

Dastrow effaré découvrait que des hommes, par des techniques millénaires, pouvaient affiner leur mécanique interne comme le plus grand des scientifiques. Mais le plus grand des scientifiques n'agissait jamais que sur l'extérieur. Ces hommes avaient travaillé sur eux-mêmes.

Mais aussi fascinants qu'ils puissent être, il fallait qu'il les élimine au plus vite. Ils étaient trop dangereux. Ces deux tigres dans la nuit s'approchaient de leur proie. Lui. Mais il savait déjà dans quel piège il allait les faire tomber.

*

* *

Remo rentrait à son hôtel quand il repéra le museau d'une grosse voiture planquée dans une contre-allée. La voiture avait un avant

interminable, défiguré de chromes. À l'intérieur, les hommes assis étaient tendus. Les corps d'hommes qui allaient tirer.

Il glissa de côté, un mouvement d'une telle fluidité qu'ils comprirent trop tard. Il arrivait déjà sur eux par le trois quarts arrière de la voiture, son angle mort. Il glissa encore sous la garde de leurs armes qui pivotaient en catastrophe et les frappa à tour de rôle dans le plexus. Ils s'écroulèrent avec des râles assourdis.

— Bonne nuit pour un petit contrat hein ? dit-il aimablement au chauffeur.

Celui-ci déglutit et expliqua qu'il ne connaissait pas vraiment ces deux types à l'arrière.

— Y sont montés comme ça, sans rien me demander. C'est dingue hein ?

— Normal, ils avaient des flingues, fit Remo, compréhensif.

— Des flingues en plus ? Bon, j' me tire tout de suite, j' peux pas sacquer les flingues.

— OK, tu peux y aller, je garde juste tes rotules, fit Remo, d'un ton urbain.

— Ben, je crois que je vais plutôt rester.

— Qui t'a envoyé ?

— Vous me croirez jamais.

— Mais si, je crois tout ce qu'on me dit.

— C'était une voix. Une voix qui nous disait de ramasser dix plaques dans une poubelle. Un acompte. On aurait le reste à la fin du contrat.

— Où, le reste ?

— Il a pas dit, mais y avait bien les dix mille dollars dans cette putain de poubelle. Dix bâtons, c'est bon pour un contrat. Faut pas le prendre mal hein ? C'était pas personnel.

— Ouais, mec, rien de personnel, confirmèrent les deux flingueurs en reprenant conscience.

— Vous avez raison, rien de personnel, fit Remo en défonçant leurs lobes frontaux de ses doigts tendus qu'il essuya ensuite à la couverture du siège. Puis il sortit en sifflotant.

Deux rues plus loin, les sympathiques membres du Gang des Fils du Prophète lui annoncèrent qu'il allait mourir à coups de couteau. Ils étaient quatre, énormes, le crâne rasé, et brandissaient des crans d'arrêt effilés comme des aiguilles. Ils allaient l'étrangler avec ses tripes, prévirent-ils avec franchise.

Remo se déplaça au vent. Ces types ne s'étaient pas baignés depuis des semaines. Un des Fils du Prophète, pensant qu'il essayait de fuir, se plaça contre le vent. Il se retrouva à voler un instant sous le vent avant d'aller s'échouer contre un lampadaire. Le bruit du naufrage

retentit dans la rue. Il glissa le long du poteau comme une poubelle renversée, répandant son contenu sur le trottoir.

— Pourquoi faut-il que vous annonciez ce que vous allez faire ? demanda Remo au chef des Fils du Prophète.

— C'est triste ici, on s'emmerde tellement.

Il désignait le décor ravagé de la rue. Les fils étaient noirs, comme le quartier.

— On voit pas beaucoup de blancs par ici, remarqua Remo.

— C'est des racistes. Pour une fois qu'on en tient un, on va le saigner à blanc.

Remo hocha la tête et écrasa d'un coup bref ses deux séides contre le lampadaire. Leurs colonnes vertébrales disjonctèrent et leurs yeux s'éteignirent. Puis il attrapa le chef et le pressa à son tour jusqu'à ce que son dos craque.

— Reprenons notre dialogue, qui vous a dit de m'attaquer ?

— Une voix, une voix cinglée.

— Bien parlé, fit Remo en le laissant retomber sur ses camarades.

Sur le chemin de l'hôtel, il évita encore une grenade, mais il ne s'arrêta pas pour demander qui avait commandité le lanceur. Lui aussi avait sûrement entendu des voix.

En arrivant à son étage, il découvrit que Debbie avait loué de nouveaux gardes du corps. Mais cette fois, il se glissa parmi eux sans les blesser. Il n'avait pas envie de trimbaler encore la sono de la chanteuse.

— Petit père, dit-il en apercevant Chiun, il se passe de drôles de choses dans la rue, on n'arrête pas de m'attaquer...

— À la grenade, au pistolet et à l'arme blanche, je sais, le coupa le vieil Oriental.

— Comment savez-vous ?

— Va dans l'autre chambre, tu en découvriras toute une collection. Avec quelques cadavres en prime. Voilà ce que nous vaut ce ridicule travail de détective. En nous interdisant de porter des coups à l'ennemi, Smith nous expose à la mort.

— Mais ils ne nous ont pas eus, fit Remo, apaisant.

— Ils finiront par y arriver.

— Comment pouvez-vous dire cela ? Vous savez qui nous sommes.

— Je le sais et bientôt ils le sauront aussi et ils pourront nous tuer plus facilement.

— Vous êtes détectives ? intervint Debbie. Elle avait abandonné ses loques vert et jaune pour des oripeaux noirs. Remo, qui avait vu sa couturière à l'œuvre, savait maintenant qu'elle ne les ramassait pas dans des poubelles du Sentier, mais les faisait concevoir par une styliste. Il siffla doucement.

— Non, beauté, nous essayons juste de découvrir quelque chose.

— Et moi qui croyais que tu savais tout, fit Debbie en clignant de l'œil et en gonflant sa lourde poitrine. Elle désignait du menton la chambre voisine.

— Pas là, fit Remo, c'est déjà plein.

Debbie fronça les sourcils et fonça vers la chambre. Elle poussa un cri en découvrant les cadavres.

— Wouah ! Super-génial, l'enfer, ce vieux est délirant !

— C'est sa façon d'exprimer son admiration, fit Remo en direction de Chiun.

— Ceux du bas ont essayé le pistolet et cela a échoué, n'est-ce pas ? expliqua le Maître de Sinanju en désignant le lit encombré de corps. Ceux du milieu ont essayé au couteau et ils ont échoué eux aussi.

Remo opina.

— Celui du haut avait une grenade.

— Même chose pour moi, fit Remo.

— Tu sais ce que ça veut dire quand quelqu'un essaie et essaie encore ?

— Oui, coupa Debbie, qu'il reste dans les coulisses.

— Ça veut dire, reprit l'Oriental, qu'il finira par réussir.

— Renversez le problème petit père, fit Remo, ce qui est vrai pour nos ennemis est aussi vrai pour nous, à force d'essayer nous aussi, nous finirons par réussir.

— Malheureusement, dit Chiun, eux n'ont besoin de réussir qu'une fois.

Remo sentit le regard de Chiun posé sur lui et sentit qu'il comptait bien plus à ses yeux réduits à des fentes, que le Maître de Sinanju ne voudrait jamais le reconnaître.

CHAPITRE IX

Au cours de la Seconde Guerre mondiale, quand les experts de la défense firent la liste des sept plus importantes cibles des États-Unis, le barrage du Grand Borée, sur le Colorado, arriva en seconde position, juste derrière la capitale fédérale.

C'était un ouvrage d'art colossal. Personne, depuis les pyramides, n'avait construit un ensemble aussi massif. À sa base, le barrage avait près d'un kilomètre d'épaisseur et son arc de béton s'élevait jusqu'aux lèvres du canyon, presque aussi haut que large.

Des autoroutes avaient été construites juste pour acheminer le matériel jusqu'au chantier de construction. Rien que pour les chargements de ciment, une ligne de chemin de fer avait été tracée sur le flanc sud du canyon. On avait coulé pour ce barrage assez de béton pour construire douze Sarcelles.

Derrière cet énorme rempart, le lac de retenue était si vaste que la marine US aurait pu y faire barboter toute la septième flotte. La masse des eaux donnait des cauchemars à l'état-major américain. Si l'ennemi détruisait cette muraille, le raz de marée qui déferlerait dans la vallée, ferait pâlir tous les typhons des mers du Sud.

L'armée monta une formidable série de batteries antiaériennes et interdit l'accès du barrage à la population civile. Quand le dernier rouleau de fils de fer barbelés fut posé, un officier du génie eut un regard pour l'ouvrage et posa la question à laquelle personne n'avait pensé :

— Comment l'ennemi pourrait-il le détruire ?

Il calcula que pour creuser un trou dans cette masse de béton, il aurait fallu que toutes les flottes de bombardiers de l'Allemagne, de l'Italie et du Japon combinées bombardent le barrage nuit et jour pendant trois semaines.

— Et un saboteur ? lui demanda-t-on.

L'officier reprit ses calculs. D'après ses résultats, il aurait fallu toute la production américaine de dynamite d'août et septembre pour y ouvrir une brèche. L'équivalent de quatre trains de cent wagons de marchandises. Et un saboteur très costaud.

L'armée décida quand même de laisser ses batteries antiaériennes en place pour le reste de la guerre. C'est que le Grand Borée était déjà devenu un symbole du pays, comme la statue de la Liberté à New York ou la tour Eiffel à Paris.

Dastrow savait que le gouvernement pensait encore en ces termes

quand il appela ses clients de la firme Palmer, Rizzuto & Schwartz.

— Cadeau de la maison. Envoyez vos jeunes loups au Grand Borée pour avertir la population d'un désastre imminent.

— Le Grand Borée ! s'exclama Palmer, comment allez-vous faire ?

— Ne vous en occupez pas. Contentez-vous de dépêcher vos prospecteurs sur place. La terre va bientôt trembler. Vous pouvez commencer à faire du battage.

— D'habitude, on cherche plutôt à être discret.

— Cette fois nous partons à la pêche, je veux que mes deux poissons soient dans le lac.

Quand les jeunes porte-parole de la firme débarquèrent dans le canyon, ils furent accueillis avec dérision. Le gouverneur de l'État passa à la télé pour se moquer de ses avocats paranos. Le cabinet Palmer, Rizzuto & Schwartz, étant à court de désastres, se mettait à les rêver.

À LA, les avocats s'inquiétaient. Palmer craignait que le barrage ne s'écroule pas, gâchant leur chance. Schwartz craignait qu'il s'écroule et qu'ils soient mouillés. Rizzuto était déjà mouillé jusqu'au cou dans une nouvelle partie de poker avec des inconnus armés de pistolets.

À Folcroft, Smith s'inquiétait aussi. Il était le seul à prendre au sérieux la menace sur le Grand Borée. Mais la firme Palmer, Rizzuto & Schwartz venait de commettre une erreur. Il décida d'envoyer Remo et Chiun.

— Ça y est on les tient, triompha-t-il au téléphone, c'est la première fois que Palmer, Rizzuto & Schwartz laissent une piste qui remonte jusqu'à eux. Rassemblez des preuves et je mets l'instruction judiciaire en branle.

*

* *

Dans l'avion Chiun ouvrit un magazine et se remit à gémir. Le magazine s'appelait *Money*.

— Regarde Remo, tout le monde travaille pour de l'argent.

— Je croyais qu'on ne devait plus aborder le sujet.

— Je ne l'aborde pas.

— Très bien.

— Pourquoi voudrais-je aborder un sujet qui me brise le cœur ?

— Dès qu'on ne satisfait pas tous vos caprices, on vous brise le cœur.

— Comment peux-tu réduire les valeurs les plus sacrées au rang de simples caprices ? fit Chiun en se drapant dans son kimono grenat et son ego blessé.

— Cela vous surprendra sans doute, dit Remo riant sous cape, mais

il n'est pas facile de me culpabiliser.

— Pourquoi ma souffrance te toucherait-elle ? Qu'ai-je fait pour toi à part t'apprendre tout ce que tu sais : respirer, bouger, te défendre. Que devrais-je attendre en retour du sacrifice de mes meilleures années de vie ?

Dans la cabine de première classe, les passagers commençaient à se retourner. Une jeune fille remarqua à voix haute que Remo était un macho dégueulasse. Un quadragénaire massif tourna son mufler vers Remo, prêt à en découdre au premier regard. Une hôtesse de l'air arriva, portant une couverture pour Chiun. Une dame Goldstein prenait des notes, observant bien fort que Chiun était un maître de la communication.

— Tu vois, souffla Chiun, même elle, elle se rend compte.

— Que vous êtes un maître dans l'art de la culpabilisation, oui. Mettez-vous bien dans le crâne que je me fous de ce que les autres gagnent. Je fais mon boulot. J'aime mon boulot et il me satisfait pleinement. Fin du chapitre et bonne nuit. Je vais piquer un somme.

— Sur les larmes de tes proches, fit Chiun d'une voix déchirante.

Satisfait, le Maître de Sinanju s'endormit, un sourire aux lèvres tandis que Remo fulminait.

— Je ne gagne jamais avec lui, grogna Remo au passage de l'hôtesse.

— Parce qu'en plus vous voudriez gagner ? s'exclama la jolie blonde en lui jetant un mauvais regard.

Sur la route de l'aéroport de Denver au barrage du Grand Borée, Chiun fut charmant. Il ne cessa de lui dire quel merveilleux disciple il était.

— C'est un maître fortuné celui qui peut transmettre ses connaissances dans des mains aussi dignes, fit-il d'une voix émue.

Sans un mot, Remo attendit la suite. Il savait reconnaître un piège. Mais, curieusement, rien ne vint. Chiun se contenta de roucouler de nouvelles louanges.

— Tu ne sais sans doute pas quand j'ai vu, à travers l'écran de ta peau blanche, que tu étais un être exceptionnel ?

Remo jeta un regard en coin. Chiun était impassible, le visage hiératique, ses mains ouvertes comme celles du Bouddha. Remo retint sa respiration : le fauve allait bondir.

— C'est quand j'ai vu une étoile briller dans tes yeux, le signe que tu étais l' élu. Étais-tu né avec ? Était-ce ton âme qui avait transité jusque-là d'incarnation en incarnation ? Je l'ignore. Même les Maîtres de Sinanju ne connaissent pas ces mystères.

Chiun baissa les yeux et se laissa bercer par le rythme de sa respiration.

Quand, enfin, ils furent en vue du barrage, Remo n'y tint plus.

— OK, vous avez gagné, petit père. Pourquoi êtes-vous si gentil brusquement ?

— Parce que tu vas bientôt mourir, Remo.

Il l'avait dit d'un ton si paisible que Remo le crut. Cette fois il ne jouait pas.

Remo resta un instant silencieux puis lâcha :

— Pas sans combattre, petit père.

— Que les Maîtres de Sinanju me prennent en pitié, soupira Chiun, voici un Maître de Sinanju, le dernier de la lignée qui accepte de perdre dans un duel à mort à condition de bien se battre.

À Borée l'ambiance avait changé. La mine sombre, les gens se demandaient combien vaudraient leurs maisons quand elles seraient au bord d'un gros trou bien sec au lieu du lac de retenue. À tout bout de champ, ils lançaient des regards inquiets en direction du barrage. En descendant de voiture, Remo le sentit lui aussi. À intervalle régulier, un tremblement rythmique ébranlait l'argile durcie qui avait couronné le canyon et formait désormais les rives du grand lac.

Des nuages d'oiseaux tourbillonnaient dans le ciel avec d'étranges cris. Remo renifla l'air et l'eau ; les éléments avaient une odeur de désastre imminent.

— Ben sûr qu'on peut rien dire, fit un vieux au cou fripé et à la figure tannée comme une selle de cheval. Mais les ingeugneurs, y disent qu' le Grand Borée, y trembe. Comme qui dirait des vibrations. Et ai s'accélérent. Sûr que ces avocats, y savaient ben d'quoué qui causaient.

— Qui affirme que le barrage est menacé ?

— Un ingénieur.

— Où est-il ?

— Au barrage, mais vous pouvez plus y aller, c'est une zone de danger.

Alors que Remo s'éloignait, Chiun le rappela :

— Oublie tout, n'écoute plus que ton corps. Il saura.

— Merci, fit Remo.

— Tu survivras, dit Chiun.

— Je sais déjà.

Il y eut un long silence. Chiun n'était plus là, parti au centre de lui-même.

Sur le barrage, Calvin Rutherford donnait des ordres. Sous son casque de chantier vissé sur son crâne, son visage était livide, et il ne cessait de pousser des soupirs de rage et de frustration.

— Vous n'avez rien à faire ici, lança-t-il à Remo dès qu'il l'aperçut.

— Je ne risque rien. Vous savez comment tout a commencé ?

répondit celui-ci.

— Vous travaillez pour le gouvernement ?

— Oui, qui d'autre serait intéressé ?

— Les journalistes, il y en a eu des myriades. Mais je leur ai déjà tout dit. On peut pas cacher la vérité. Ces cons d'ingénieurs se sont gourés.

— Après toutes ces années ?

— Ils se sont gourés à l'époque. C'est seulement maintenant qu'on sent les effets. Je vous emmène voir si vous voulez.

Dans le ventre du barrage, Remo put sentir sa masse, l'énormité de cette pyramide de béton, de la taille d'une montagne faite par l'homme. Tout au long de la vertigineuse descente de l'ascenseur, il sentait la colossale poussée de la masse liquide peser contre les parois obliques.

Arrivés en bas, ils remontèrent près d'un kilomètre de couloirs.

— Tous les barrages doivent avoir des vannes. Sans vanne l'eau déborde comme une cascade et érode les fondations du barrage.

Remo hocha la tête. L'ingénieur continua.

— L'eau passe à travers les vannes et entraîne les pales des turbines. Ces turbines sont comme de gigantesques dynamos : rotor, stator, production d'électricité, vous me suivez ?

Remo poussa un grognement indistinct.

— Donc qui dit turbine, dit vibrations. Vous savez que les soldats rompent la cadence pour passer un pont. C'est le même principe, les turbines ont pris une cadence qui fait rentrer cette énorme masse de béton en vibration. Maintenant cette montagne vibre comme une vitre, ce n'est plus qu'une question de temps avant qu'elle ne se brise.

— Alors où est la faute ? demanda Remo.

— Vous parlez comme un avocat.

— Je cherche à les coincer.

— La faute est que, non seulement nous avons négligé de mesurer les effets de la vibration, mais qu'en plus nous avons construit les turbines dans une seule direction.

— Et ?

— Si nous avions pu les inverser pour créer une contre-vibration, on aurait complètement brisé l'amplitude du mouvement.

— Et on ne peut pas arrêter les turbines ? Ça devrait stopper les vibrations.

— C'est trop tard. À part inverser les turbines, notre seule autre option est structurelle. On y travaille.

— Et quel est le problème ?

— Le problème c'est que nous devons rouvrir les vannes du déversoir de trop-plein. Nous avons des plongeurs au travail.

— Très bien.

— Non, pas bien du tout, le fond est envasé et bloque les grandes vannes. Si nous n'arrivons pas à les ouvrir très vite, c'est tout le barrage qui va partir.

Remo regarda les turbines géantes.

— Regardez ces vibrations, fit l'ingénieur en montrant les boulons énormes qui les fixaient, deux fois la taille d'un homme, les attaches tremblent, dans une demi-heure les secousses les arracheront. Le barrage suivra peu après.

Revenu au sommet du barrage, Remo aperçut les hommes-grenouilles qui remontaient dans leur barge. Le Motorola de l'ingénieur grésilla, le chef des plongeurs lui parlait.

— Trop de vase, fit l'homme d'une voix brouillée par la friture. Impossible de travailler là-dedans.

— Je peux travailler dans la vase, dit Remo.

— Vous êtes plongeur ?

— Oui, dit Remo.

— Je croyais que vous étiez un enquêteur du gouvernement.

— J'ai été homme-grenouille, mentit Remo.

— Rappelez-moi un peu ce que je dois faire, demanda Remo quand il fut dans la barge.

— N'y va pas, la vase va t'ensevelir, s'écria un des plongeurs. T'as aucune chance.

— Chut, j'essaye d'apprendre comment fonctionne une vanne.

— Ce n'est pas la vanne qui est le problème, c'est la vase, fit Rutherford. Mais si vous voulez lire quelque chose de clair sur le sujet, tenez ceci.

Il lui tendait un fascicule plié en quatre. Quand Remo le déplia, il reconnut le nom de la firme Palmer, Rizzuto & Schwartz. Il lut en diagonale le baratin sur le respect de la vie et la responsabilité du gouvernement et arriva à la brochure technique. Si les vibrations s'amplifient, disait celle-ci, il faudra ouvrir les vannes de trop-plein du côté du lac. Mais les ingénieurs avaient négligé la question de la vase en concevant les ouvertures des vannes trop en profondeur.

— C'est limpide, fit l'ingénieur, on aurait dû mettre les ouvertures beaucoup plus haut, hors de portée de la vase.

— On aurait dû, mais maintenant il faut que je passe par le bas, fit Remo en enfilant la froide combinaison de caoutchouc. Il refusa les palmes et sauta par-dessus bord.

— Ça par exemple, fit un des hommes-grenouilles, il ne respire pas.

« J'ai tout de suite su que ce gars-là ne savait pas plonger, reprit-il au bout d'un instant.

Ils fixèrent pendant cinq minutes la surface de l'eau, mais aucune

bulle ne remonta à la surface. Au-dessus du barrage, la pancarte l'annonçant comme la « fierté de l'Amérique » se mit à osciller et tomba avec un grand fracas.

— Les vibrations atteignent leur amplitude maximale. Le barrage va s'écrouler. Plus la peine d'attendre ce gars. Il est mort. Tirons-nous, fit Rutherford.

— Peut-être qu'il n'est pas mort, intervint un des plongeurs.

— C'est ça. On n'a pas non plus besoin de respirer. Tirons-nous ; on peut même voir les vibrations à l'œil nu, maintenant.

À la surface du lac, des vagues se formaient au rythme des ondes de choc qui secouait le barrage.

Tout en bas, dans la gluance molle de la vase, Remo cherchait l'ouverture. Dès qu'il avait disparu, il avait arraché sa combinaison pour laisser sa peau sentir le milieu ambiant. Il respirait à peine, utilisant la technique millénaire des fakirs indiens qui pouvaient rester enterrés des heures en ralentissant leurs biorythmes. Il savait que ses muscles souffraient de la privation d'oxygène, mais son système nerveux fonctionnait au maximum de ses capacités. Ce n'est pas la force musculaire qui avait fait de lui un Maître de Sinanju.

La difficulté était de trouver l'ouverture dans toute cette vase. D'abord fluide comme une huile de vidange, elle se densifiait progressivement jusqu'à avoir la consistance du ciment frais. Tout en bas, c'était comme traverser des couches d'argile durcie. Gardant ses yeux fermés, Remo descendait le long de la paroi de béton, s'arrêtant pour sentir au bout de ses doigts les tourbillons de l'eau aspirée dans les vannes. Il lui fallait toute sa concentration pour les distinguer des vibrations qui secouaient la structure du barrage, de plus en plus fortes.

Enfin il trouva la plaque de métal qui gardait le déversoir. Elle vibrait au rythme du reste de l'ouvrage. Remo sentit qu'il pouvait se disloquer d'une minute à l'autre. Désespérément il envoya son pied dans la plaque. Il y avait mis tout son pouvoir, amplifié par l'énorme pression du lac. Avec un bruit étouffé de succion la vase s'engouffra dans l'ouverture et il se sentit aspiré. Les turbines avaient cessé de vibrer, instantanément bouchées par la vase.

À cet instant une minuscule charge d'explosif, judicieusement placée détona et la vanne s'ouvrit d'un coup. Derrière lui, la masse colossale du lac se rua dans le déversoir, propulsant Remo à travers le tunnel du déversoir.

Aveuglé par la vase, Remo eut le premier réflexe de tendre ses muscles contre l'impact qui allait venir. Mais de ses muscles monta un réflexe plus profond, longuement intégré au cours des mois d'instruction avec Chiun. Il se détendit complètement et laissa l'eau et

la vase servir de tampon en absorbant la poussée du lac. Il jaillit dans la rivière en aval du barrage au milieu d'un giclement d'eau limoneuse. Et au coude suivant, il se laissa porter jusqu'à la rive du canyon. Derrière lui, le barrage avait cessé de vibrer. La fierté de l'Amérique avait tenu le coup.

Sur les bords du lac, l'ingénieur Rutherford et son équipe se congratulaient. Ils arrivaient à manœuvrer la vanne. Bientôt, ils pourraient refermer la portière, le lac aurait même été nettoyé de ses dépôts de vase pour un bon moment.

Quand Chiun reconnut Remo dans cette statue de boue qui remontait le flanc escarpé du canyon, son cœur bondit de joie. Il courut vers lui et ils marchèrent ensemble jusqu'au motel.

— Alors, fit Remo, ses dents brillant dans son masque d'argile verte, je m'en suis sorti, petit père.

— Jusqu'ici, mais j'en suis arrivé à la conclusion que nous n'avons qu'une chance de nous en tirer.

— Et laquelle ?

— Prendre tout de suite contact avec Palmer, Rizzuto & Schwartz que Smith nous interdit de tuer et leur proposer nos services pour assassiner Smith. C'est la seule solution honorable.

— Parce que la trahison est une solution honorable ? demanda Remo en se glissant sous la douche. Il avait besoin de laver son corps de toutes les particules d'argile qui, sous la formidable pression du lac, s'étaient infiltrées jusque dans ses pores et les empêchaient de respirer. Il n'utilisait pas de savon qui laissait un résidu brûlant pour la peau.

— Ce n'est pas nous qui trahissons l'empereur fou, mais lui qui nous trahit en nous exposant sans défense aux coups de l'ennemi. Les assassins ne doivent pas être utilisés comme des cibles. Tu as vu comme, aux Indes, les princes respectent l'assassin. Ici, ils le réduisent à garder des palais, à attraper des voleurs. Débarrassons-nous de Smith, il y a déjà eu des antécédents.

Remo sortit de la douche.

— Vous voulez parler d'une des légendes de Sinanju ?

— Je veux parler de la leçon de Maître Sayak, qui, confronté à un choix difficile, a su maintenir la lignée de Sinanju. Car la première noble vérité de Sinanju est que la mort n'a pas plus de noblesse qu'un panier de pommes pourries. On doit tout faire pour en retarder l'échéance inévitable. Qu'on soit un fruit ou un Maître.

CHAPITRE X

Des contes et récits de Sinanju : « La légende de Maître Sayak et de la Concubine de l'Empereur. »

Il était une fois, pendant la vie de Maître Sayak, le prince d'un royaume à l'ouest de l'Empire du Milieu, qui échappa à une tentative d'assassinat d'une telle audace qu'il comprit que seule la maison de Sinanju pouvait le garder en vie.

Il dépêcha un coursier pour porter ce message : « Ô Maître, mon royaume est sous la menace du couteau d'un assassin. Mes ministres et mes capitaines ne savent que faire pour sauver mon cœur royal de cette dague meurtrière. Leurs boucliers sont impuissants. Seuls Sinanju et sa gloire pourront sauver mon royaume. Demandez le tribut et il vous sera payé. »

Sayak savait que l'empereur Mujipur qui régnait au nord de la grande ville de Delhi était le petit-fils de l'empereur Shivrati qui avait si bien payé la Maison de Sinanju quand elle l'avait aidé à arracher le pouvoir à son frère aîné. Bon sang ne saurait mentir. Mais Sayak commit une erreur ; étant Sinanju, il n'imagina pas que le problème d'un soldat ou d'un ministre pourrait être celui d'un Maître de Sinanju. Aussi ne demanda-t-il pas quel avait été leur problème.

Mais à la mousson, le carrosse du Maître est aussi embourbé que la carriole du serf et quand Sayak se présenta à l'empereur à son palais d'été de Rhatpur, le monarque lui dit ceci :

— Pour protéger ma vie royale, il vous est donné licence de tuer quiconque dans ce royaume menace cette existence. Seule mon Heeren adorée sera à jamais à l'abri de votre châtement. Elle est mon diamant, ma concubine bien-aimée, le parfum de mon âme, que jamais le moindre mal ne lui soit fait, sous aucun prétexte.

L'empereur Mujipur était un vieillard à la taille épaisse, au souffle court. Sa vie ne tenait plus qu'au mince fil de sa chancelante santé. Et pourtant l'homme était amoureux d'une jeunesse et, comme beaucoup d'hommes de cet âge, aveuglé par l'illusion de vivre un amour de jeune homme, il imaginait que son amante était une pierre précieuse incomparable. C'était si courant que Maître Sayak ne se méfia pas. Il se serait sûrement méfié si l'interdit avait concerné un fils ou un cousin parce que souvent l'instigateur du crime était celui qui a le plus de chance d'en profiter. En outre, il ne s'était même pas soucié d'étendre cette protection à la reine, son épouse officielle, qui, par jalousie, aurait bien pu vouloir la mort de son mari, amoureux d'une

femme plus jeune.

Mais l'impératrice, à la première respectueuse question du Maître de Sinanju, éclata de rire.

— Nous sommes tous condamnés par la stupidité de l'empereur, et toi le premier, ô, assassin.

Elle ne voulut pas en dire davantage.

Sayak continua à chercher, sachant qu'il devait frapper vite à la source, car le point le plus dangereux était aussi le plus vulnérable.

Mais le meurtrier frappa le premier. C'était un étrangleur, assez habile et assez fort, mais Sayak évita facilement son nœud coulant et d'un mouvement rapide le passa autour du cou du nervi. Il le serra lentement jusqu'à ce que la face du tueur s'empourpre et que ses dents brillent dans la nuit à la recherche d'un souffle. Pour la première fois, l'étrangleur ressentit dans sa chair ce qu'il avait si souvent infligé à ses victimes. Mais cet étranglement attaquait le mental plus profondément que le corps et la volonté de l'étrangleur se défit et il parla. Celui qui l'avait engagé était un jeune capitaine des quartiers de la belle concubine.

Respectant sa promesse, Sayak relâcha son étau et projeta le tueur contre un mur à une telle vitesse qu'il mourut sans même comprendre, car, pour Sinanju, la douleur était une passion inutile, la marque d'un travail bâclé.

Conscient de l'interdit, le Maître demanda à l'empereur la permission formelle de pénétrer dans les appartements de la belle Heeren.

— J'honore votre requête, répondit le roi, mais j'ai promis à ma bien-aimée de respecter ses quartiers.

— Ô, gracieux empereur, fit remarquer Sayak, la terre que vous ne contrôlez pas est l'inconnu d'où peut surgir le danger.

— Sayak, vous ne connaissez pas la douceur de son corps, sa blancheur de colombe, la brûlure parfumée de son ventre.

La réponse fut non. Heeren refusa même de rencontrer Maître Sayak, mais, peu après, cinq hommes armés de lance se jetèrent sur le Maître de Sinanju. Il put les désarmer et les faire parler et, eux aussi, dénoncèrent le jeune capitaine de la belle concubine.

Mais, une fois encore, Mujipur interdit à Sayak l'entrée des appartements de la concubine en disant qu'il avait mentionné l'incident à sa bien-aimée et qu'elle avait éclaté en sanglots.

Les tueurs suivants attaquèrent en groupe de vingt, armés de flèches et de frondes. Sinanju survécut, mais cette fois les projectiles l'avaient frôlé.

Quand il en fit part à Mujipur, celui-ci se mit en colère.

— Ainsi, vous n'êtes pas capable de protéger ma vie sans attenter à ma bien-aimée. Dans quelle impuissance Sinanju est-elle tombée ?

Sachant qu'il ne faut jamais tendre un miroir à un prince, Sayak accepta la réprimande et entra sans un bruit dans les appartements de la belle Heeren.

Il la trouva dans les bras de son beau capitaine. Elle se mit à hurler qu'elle le ferait exécuter pour avoir violé le sanctuaire de sa chambre. Mujipur ne croirait jamais son infidélité. Il ne restait à Sayak qu'à retourner comme un chien au chenil de Sinanju.

Au-delà des cris, Sayak vit qu'elle était prisonnière de son amour pour le beau capitaine et qu'elle lui sacrifiait sa carrière de courtisane et avec elle sa chance de pouvoir nourrir convenablement sa famille. Sayak comprenait très bien, lui qui assurait les besoins du pauvre village de Sinanju.

Sayak la regarda avec une infinie compassion, allongée sur ses coussins de soie dans les bras de son capitaine et comprit qu'il devait la délivrer. D'un bond soudain, il fondit sur le soldat et le priva de vie. Pétrifiée, la fille hurla, hystérique, mais Sayak, utilisant la force de la colère qui rougissait ses seins dressés, transforma à petites touches son énergie en montée de plaisir. La fille hurlait maintenant au comble de l'orgasme, se tordant entre les mains de Sayak, maître des techniques tantriques. Quand enfin il fondit en elle, leur union la propulsa à l'infini de la jouissance. Le capitaine n'existait plus, le corps d'Heeren n'avait plus soif que de l'étreinte de Sayak.

Elle lui cria son amour. Elle avait seize ans et un corps de déesse, ombré et parfumé. Mais Sayak était Sinanju et lui demanda de donner l'ordre de reprendre la mission qu'elle avait confiée au capitaine et, cette nuit-là, sans troubler les rêves du vieux roi, Sayak l'envoya dans un sommeil d'où on ne revient pas.

Ce faisant, Sayak avait fait taire la voix qui aurait accusé Sinanju d'avoir échoué. Mujipur n'avait pas le droit de blâmer Sinanju pour ses propres erreurs.

Chiun resta un moment silencieux avant de conclure :

— La morale de cette histoire, c'est qu'un empereur assez stupide pour empêcher un assassin de faire son travail, n'a pas droit à ses services. Mais celui qui sait lui laisser le champ libre est digne de la fidélité de Sinanju.

Remo finit de s'essuyer les cheveux avant de répondre :

— Je ne pourrais jamais travailler pour Palmer, Rizzuto & Schwartz.

— Alors, quittons ce pays. Ce fou de Smith ne nous fera jamais poursuivre, lui qui a toujours refusé de rendre publique notre gloire, ne fera rien non plus pour notre honte.

— J'imagine que vous avez raison, petit père, c'est peut-être bien tout ce qui nous reste à faire.

À Chicago, Debbie Pattie avait fait une fantastique découverte. Elle avait dépêché sa troupe de comptables dans les livres du grand concert de charité. Ils calculèrent exactement ce qui, sur les vingt-cinq millions de dollars collectés, allait atteindre Gupta. Trente-cinq dollars sous forme de rouleaux de sparadrap.

Enragée, en partie parce que l'homme qu'elle désirait avait eu raison et qu'en plus il ne voulait pas lui faire l'amour, Debbie mit toute sa frustration à faire un foin de tous les diables.

Elle prit contact avec les autres chanteurs du concert. Le premier rocker s'appelait Barry Horowitz. Il ne sortait jamais sans un foulard autour du front et vociférait à tout bout de champ qu'il était Américain. Il se dépensait sans compter, les muscles luisant de sueur et d'embrocation ce qui lui valait son surnom : le Mec.

Il était fort, le Mec, et enragé.

— Barry, lui dit Pattie, je suis écœurée. Tu sais que sur tout le fric qu'on a fait, il y n'a que trente-cinq dollars qui partent à Gupta.

— C'est pas mon truc, trésor. Moi, je fais tout péter, je décolle comme une bête, j'éjacule sur scène.

— Mais si t'avais été à Gupta, t'aurais vu toute cette souffrance. Il faut faire quelque chose.

— Hey, Chiksa, je crache mes bronches sur scène, y a personne qui se défonce plus que moi. Tu peux pas me demander plus.

— Mais ces pauvres gens ne reçoivent rien.

— Merde, je suis la voix de la rage et de la justice, pas le livreur de chez Fauchon, démerde-toi.

Les autres trouvèrent que c'était affreux, mais ils avaient déjà plein d'engagements. Certains avaient participé au concert pour faire comme tout le monde, mais ils ne savaient même pas au profit de qui le concert avait été organisé.

Debbie se retrouva seule et elle ne pouvait même pas appeler Remo. Mais elle avait bien réussi à faire son trou dans un monde sans pitié et elle se dit que si elle pouvait coincer les voleurs, l'homme qui l'attirait verrait bien qu'elle avait de la valeur.

Elle suivit les itinéraires de l'argent. Tout le monde s'était servi. Les managers de l'auditorium d'abord, dont l'essentiel des bénéfices allait aux familles des victimes de l'accident. Les syndicats aussi, qui avaient reçu des primes, mais plus de la moitié des fonds allait à la société qui s'était occupée de l'éclairage et de la sono. Les comptables avaient signalé à Debbie Pattie que ceux qui avaient monté cette entreprise en connaissaient un rayon en matière de montage financier.

— Le meilleur numéro de truquage fiscal, toutes les factures peuvent resservir plusieurs fois.

Cette société, Gadgets Illimités, avait son siège à Grand-Island, Nebraska.

Quand elle l'appela, elle eut un répondeur.

— Oui, je suis un répondeur, fit la voix curieusement nasillarde, je peux même répondre à toutes vos questions.

— Je veux parler à celui qui s'est occupé du concert de bienfaisance.

— Oui, une tragédie. Mais le concert a contribué d'une façon magistrale au progrès scientifique en matière de sono.

— J'espère, il y en a pour plusieurs millions de dollars de factures, fit remarquer Debbie qui parcourait les pages de listing énumérant des microscopes à électron, des spectromètres de masse et autres invertisseurs biotoniques.

— Tout cela va améliorer considérablement les techniques du son, fit observer la voix.

— Mais cet argent devait aller aux sinistrés de Gupta.

— Une fois les frais payés, tout est allé là-bas, jusqu'au dernier dollar.

— Trente-cinq ! C'est du vol et je ne vous laisserai pas faire. Mon ami Remo va vous...

À peine eut-elle prononcé son nom que la machine s'arrêta avec un claquement et qu'une voix humaine la remplaça. Seule une voix humaine pouvait être aussi atroce.

— Vous avez dit Remo ? Comme Remo et Chiun ?

— Ouais, c'est ça, vous les connaissez ?

— Mais ce sont mes héros. Mon nom est Dastrow.

— Bon, ben, et si vous rendiez un peu d'argent à ces pauvres gens de Gupta ? Si vous les aviez vu souffrir !

— Je voudrais bien, mais il faudrait d'abord que je vous connaisse, je ne peux quand même pas donner des millions comme ça à une inconnue.

— Je suis Debbie Pattie, je suis riche et célèbre.

Après quelques palabres elle accepta de le rencontrer.

Quand elle l'aperçut, Debbie Pattie se dit que Robert Dastrow ressemblait à sa voix. Une chemise blanche pleine de stylos, les cheveux ras, les lunettes cerclées, on aurait dit un magasinier de quincaillerie. Une vraie tête de Turc.

Mais s'il était aussi bête qu'il en avait l'air, pourquoi la conversation revenait-elle sans cesse à Chiun et Remo. Après lui avoir tiré tous les vers du nez, il se rencogna dans son fauteuil.

— Bon, voilà ce que je vous propose. Vous m'avez l'air motivée et je veux bien remettre l'argent du concert à votre comité de soutien, à condition que je puisse rentrer dans mes fonds. Alors voilà : j'ai construit une guitare expérimentale, un instrument très pointu, qui fera date. Ce n'est plus qu'une question de promotion. Si vous êtes d'accord pour l'utiliser ce soir en concert, vous aurez en échange

l'argent pour Gupta.

— Tout l'argent ?

— Jusqu'au dernier centime, ma p'tite dame.

— Est-ce que la guitare est lourde ? Je ne peux pas porter de poids, je me déplace beaucoup, je suis aussi danseuse.

— Je l'allégerai au maximum, mais elle est pleine de fils. Elle fonctionne aussi sur vos ondes cérébrales.

Ce soir-là, Debbie Pattie, enchaînée à cette guitare futuriste qu'une série de fils rattachaient à son crâne, à ses chevilles et à ses poignets, reçut la décharge de sa vie.

Déchaîné, le public branché de ses fans trépigna de joie tandis que des arcs bleus crépitaient au-dessus de sa tête.

Quand elle retomba, secouée de soubresauts, la foule se dressa, électrisée par l'intensité du spectacle.

*

* *

Remo entendit la nouvelle de sa mort à la télévision. Il était en train de se battre avec Chiun pour avoir le droit de mettre ses affaires dans leurs quatorze malles. Chiun exprimait un profond mécontentement : avec son pantalon et sa chemise de rechange, Remo allait l'obliger à sacrifier une manche d'un de ses kimonos.

— C'est toujours le kimono qu'on laisse de côté dont on a besoin, prévint Chiun.

— Chut, écoutez plutôt, fit Remo.

Sur l'écran bleuté, le présentateur se gratta la gorge.

— Vous allez voir le dernier concert de Debbie Pattie. Ce spectacle n'est pas recommandé pour les âmes sensibles, car il est d'une extrême violence.

Le visage pénétré du commentateur se brouilla et la caméra eut un travelling avant. Debbie Pattie se tordait sur scène. Sa voix montait, survoltée, pulvérisant les octaves. Soudain elle hurla de tout son corps. Déchaîné, le batteur scanda les soubresauts de la chanteuse, la foule déferla sur scène, recouvrit son corps.

— C'est alors, reprit le commentateur, que, dans cette salle surchauffée, la foule réalisa que Debbie Pattie avait été électrocutée à la suite d'un court-circuit de sa guitare électrique.

Il céda la parole à l'imprésario de la chanteuse qui annonça d'un air de triomphe que cet instant historique avait été enregistré et allait sortir en disque. Le critique musical de *Chantons les Copains* l'annonça d'avance comme le meilleur morceau de la chanteuse, celui où elle avait donné toute son âme.

Puis on annonça que la chanteuse avait prévu de donner la moitié de son argent aux victimes de la tragédie de Gupta. Avec l'assurance que l'argent ne passerait pas par les canaux caritatifs traditionnels, mais serait remis directement aux malheureux.

— Au moment de sa mort, M^{lle} Pattie se livrait à une enquête sur l'usage des fonds collectés au cours du concert de bienfaisance, fit remarquer le commentateur.

— Elle n'était pas si mal au fond, dit Remo, je l'aimais bien, malgré son odeur.

Chiun soupira. Voilà que Remo faisait une rechute de sentimentalité, cette insanité heureusement introuvable en Orient.

— Partons, dit-il, nous appellerons Smith d'Oulan-Bator ou de Tombouctou.

— Non, je vais l'appeler maintenant, fit Remo.

— Pourquoi se presser d'annoncer les mauvaises nouvelles ? Laisse à l'empereur l'illusion de croire encore quelques jours que nous sommes à son service. Je prendrai sur moi le pénible devoir de lui annoncer la mauvaise nouvelle.

— Pas question, trancha Remo, c'est mon boulot, je donnerai ma démission moi-même.

Il avait déjà soulevé le récepteur et encodait le numéro d'appel. Chiun haussa les épaules et, sans hâte apparente, se dépêcha de mettre un autre kimono dans la dernière malle.

Remo reposa le téléphone. Il avait l'air grave.

— Je ne peux pas partir, petit père.

Chiun soupira. Remo poursuivit.

— Le pays tout entier risque d'être détruit par le gang Palmer, Rizzuto & Schwartz. Vous savez ce qu'ils sont en train d'inventer ?

— J'aimerais mieux ne pas le savoir.

— Ils viennent de faire d'une pierre deux coups en racolant deux cents millions de clients et en détruisant l'économie du pays.

CHAPITRE XI

Palmer riait. Rizzuto dansait la gigue et Schwartz, entre deux téléphones, donnait simultanément des ordres à son agent de change et au concessionnaire Rolls-Royce.

Les jours de dette étaient finis. Ils allaient avoir plus d'argent qu'ils ne pourraient jamais en dépenser, en divorces, en parties de poker ou en placements boursiers.

— C'est pas trop tôt, mais cette fois ça y est, s'écria Palmer, les yeux pétillants, on tient le bon bout. Les bonnes victimes, le bon coupable. Plus rien ne peut aller de travers.

— Loué soit Robert Dastrow.

Transporté, Rizzuto baisait sa chaîne d'or, là où avait pendu un crucifix. Dès que possible il la remplacerait par la photo de son idole.

— Et moi qui l'avais toujours considéré comme une ordure, renchérit Schwartz en se frappant la poitrine, je retire tout ce que j'ai dit. Non seulement ce type est génial, mais en plus il a un cœur en or.

— C'est un mec bien, conclut Palmer, comme on n'en fait plus, le moule est cassé. Il savait qu'on avait besoin d'un sacré coup de main et il nous l'a donné.

— Et dire qu'il suffisait de lui laisser saisir la situation, fit Schwartz. Ce type a pigé l'essence même de la loi. À partir de maintenant on n'a plus qu'à le suivre. Il est bien plus intelligent que nous.

— Il est bien meilleur, renchérit Palmer.

— Il est nous, s'écria Rizzuto, les yeux étincelants.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demandèrent les deux autres.

— Je ne sais pas, mais je suis avocat d'assises. Ça sonnait bien, non ?

Vingt minutes plus tôt ils pensaient à se mettre en faillite. Sauf Rizzuto qui pensait à quitter le pays parce qu'une déclaration de faillite n'avait jamais empêché la Mafia de se payer sur la bête pour les dettes de jeu.

C'est alors que Dastrow avait téléphoné.

— Et alors ce Grand Borée ? avait lancé Palmer d'une voix sèche en décrochant. Nous avons envoyé nos collaborateurs sur place, fait tirer des milliers de tracts. Tout ça se paye. Et le barrage ne s'est même pas effondré. C'est de pire en pire. Désolé, mais ne nous appelez plus, vous êtes en train d'interrompre un meeting de liquidation de

biens.

— Je vais vous rendre riches. Vous ne m'aviez jamais dit que vous vouliez devenir riches ?

— Pourquoi croyez-vous que les gens deviennent avocats ? Pour exercer leurs cordes vocales ?

— Jusqu'à maintenant j'avais suivi vos instructions. Maintenant je vais faire de vous le plus riche cabinet d'avocats-conseils du pays.

— Où est le hic ? demanda Palmer.

— Combien allons-nous perdre cette fois ? intervint Schwartz.

— Rien du tout. Je vous ai même fait un cadeau. Allez voir dans l'entrée.

La voix nasillarde du bricoleur retentit dans la pièce à travers le haut-parleur du téléphone.

En apercevant un gros paquet, les trois avocats se jetèrent à l'abri des fauteuils. Ils connaissaient les coups tordus du génie.

Les artificiers du Génie, appelés d'urgence, passèrent la boîte aux rayons X et éclatèrent de rire.

— J'aimerais bien recevoir ce genre de bombe tous les jours, fit leur chef. Votre pétard est plein de dollars.

Le téléphone se remit à sonner. C'était encore Dastrow.

— Alors maintenant vous savez que ce n'est pas une bombe ?

— Parce qu'en plus vous nous avez mis sur écoute ? grinça Schwartz.

— Bien sûr, mais je ne suis pas le seul. Ça fait même un bout de temps que je vous protège des incursions électroniques de vos agresseurs. D'ailleurs ce n'est pas le problème et je n'ai pas eu besoin de mes oreilles en fibre optique pour deviner que vous feriez venir l'autre Génie. Je vous connais. Vous êtes des avocats, vous fonctionnez comme des avocats, du moins comme la plupart d'entre eux.

— Je trouve cette remarque très insultante, intervint Rizzuto avec emphase.

— Chut, laisse-le parler, coupa Schwartz.

— Bref, fit Dastrow, vous avez encore une secrétaire ?

— Bien sûr, dit Schwartz d'un ton pincé, plusieurs même.

— Bon alors, vous allez faire exactement ce que je vais vous dire. Appelez votre meilleure secrétaire et demandez-lui de ranger l'argent. Surtout ne le faites pas vous-mêmes.

Fascinés, les trois hommes regardèrent leur secrétaire étaler les liasses sur la table. Elle était d'origine mexicaine et était la seule du cabinet à savoir orthographier l'anglais.

— C'est la première fois que je reçois une lettre sans faute d'orthographe, avait observé un jour un de leurs clients.

Le trio ne l'aurait jamais remarqué, aucun d'entre eux ne connaissant l'orthographe. Ce n'est pas avec l'orthographe qu'on

devenait riche.

En voyant les liasses couvrir la table, Rizzuto les imagina devant lui sur une table de jeu. Schwartz pensa aux OPA qu'il pourrait faire, Palmer aux femmes qu'il mettrait dans son lit, la bague au doigt.

Dastrow était toujours là, tapi derrière son haut-parleur.

— Bon et maintenant allez donc dire bonjour à votre secrétaire dans son bureau.

— Mais ça ne se fait pas, fit Schwartz. On va la faire venir.

— Ça ne marchera pas, observa Dastrow.

— Hé, ne nous dites pas comment faire tourner ce cabinet.

— Comme vous voudrez, fit Dastrow qui se mit à siffloter.

Schwartz pressa le bouton d'interphone pour appeler la secrétaire.

— Je ne sais pas ce qu'elle a, fit une autre secrétaire en entrant, l'air inquiet, elle ne peut plus bouger, ses mains sont comme gelées et elle a la nausée.

— Je vous avais prévenus ! fit la voix nasillarde dans le haut-parleur du téléphone.

— Qui c'est ? demanda la secrétaire.

— Occupez-vous de ce qui vous regarde, fit Palmer en lui faisant signe de sortir.

— Elle se rétablira, reprit Dastrow, mais si elle avait manipulé cet argent encore longtemps le dommage aurait été permanent. Elle aurait perdu l'usage de ses doigts, serait devenue incapable d'élaborer des pensées, de formuler des phrases, même de reconnaître ses proches. Elle a été empoisonnée.

C'est alors que Palmer, Rizzuto & Schwartz comprirent l'amplitude de leur sauvetage.

— Le gouvernement des États-Unis d'Amérique, dans sa totale insouciance, a fait imprimer de l'argent qui est toxique. Vous tenez maintenant le gouvernement US, autant dire tout l'or du monde. Sur la terre entière, les gens touchent des dollars. Le dollar est la monnaie étalon, celle qui sert de moyen d'échange dans toutes les opérations clandestines. Dans les pays du tiers-monde à contrôle des changes et inflation galopante, tout le monde planque des dollars dans les matelas. Vous avez le monde entier pour client.

Dastrow eut un rire insensé, morbide, interminable. Puis il reprit ses explications :

— À un certain stade de sa destruction, la monnaie est naturellement toxique. Je me suis arrangé pour que des employés du trésor réajustent la formule de l'encre pour qu'elle soit immédiatement toxique. Les nouveaux billets vont sortir empoisonnés. Vous pouvez dès maintenant commencer à accuser le Trésor de négligence, à évoquer des empoisonnements.

*

* *

Harold Smith ne manqua pas les signaux qu'envoyait le cabinet d'avocats. Et cette fois ils attaquaient l'Amérique à visages découverts. C'était la lutte à mort. Quel piège cachait cette nouvelle manœuvre ? Les trois menteurs avaient communiqué avec la planche à billets fédérale, située au Nevada, non loin de la base d'expérimentation atomique. Ça devait être ça la réponse.

Pourtant Smith se disait qu'il n'avait pas le choix. Il devait y envoyer Remo, en priant qu'il s'en sorte comme au Grand Borée. La survie de la nation dans ce qu'elle avait de meilleur, son argent, était à ce prix.

Remo n'était pas dupe et savait très bien que Smith l'envoyait au casse-pipe. Mais quelqu'un, avant lui, avait montré l'exemple du courage.

— Je ne mourrai pas sans combattre, fit-il au téléphone.

Smith se sentit un moment soulagé. Puis ses ordinateurs signalèrent que des incidents se multipliaient dans le polygone de tir atomique. Comme s'ils annonçaient un accident.

*

* *

Robert Dastrow fixait ses consoles d'ordinateurs. Il était tendu. Même jouer avec son cyclotron ne l'avait pas déridé. Il pensait au duo de tueurs à qui il avait tendu un piège.

Désormais il les connaissait mieux que personne. Ses somagrammes les avaient détaillés sous toutes les coutures : leurs réflexes, leur coordination. Un confus sentiment de peur oppressait sa poitrine. Il n'avait jamais vu des résultats pareils. D'ordinaire les gens fonctionnent à dix pour cent de leurs capacités. Ceux-là utilisaient pratiquement toutes leurs facultés. Comme s'ils avaient affiné leurs fonctions par des techniques mystérieuses dont Dastrow avait entendu parler dans certains ouvrages. Dastrow était un scientifique, il avait choisi un itinéraire totalement opposé, celui de travailler sur les objets, pas sur lui-même.

Dastrow essayait de se rassurer. Au moins, il avait fait tout ce qui était scientifiquement logique. Quand on examinait un objet, on le démontait, jouait un peu avec pour voir ce qu'il pouvait faire, comment il fonctionnait. Il avait fait la même chose avec ces deux types. Au barrage par exemple, où il avait attiré le Blanc en jouant sur son patriotisme. La pression de l'eau et de la vase aurait dû le broyer contre les parois de la rivière à sec en aval. Mais il avait survécu.

Tendu, il fixa ses moniteurs de contrôle. Le Nevada devait sauter d'un moment à l'autre.

Une lumière rouge s'alluma. Quelqu'un appelait et son répondeur lui signalait qu'il ne trouvait pas de réponse à la question. Dastrow décrocha.

C'était Chiun, l'Oriental du duo.

— Êtes-vous la voix qui sortait du mur dans le motel au Grand Borée, demanda Chiun de sa voix aiguë d'Oriental.

Dastrow eut un regard pour ses traqueurs. L'appel venait de Lockwood, Nebraska, à moins d'une heure de route.

— Alors c'est d'accord, reprit le Coréen, votre proposition me semble raisonnable. Mais j'aurai besoin de plus d'argent.

— Je ne sais comment ça se pratique chez vous, mais ici un marché c'est un marché.

— Nous aussi, nous savons ce qu'est un marché. Nous en passons depuis quatre mille cinq cents ans. Nous avons des traditions que je vous ai suggéré de vérifier.

— Ouais, je vous ai vus mentionnés quelque part.

— Mentionnés ? Quelque part ? Avant que ce pays puéril existe, nous étions. Quand les Teutons et les Saxons couraient dans des peaux de bêtes, nous existions. Nous avons connu les pyramides et les légions de Rome et le lit de Cléopâtre et celui de Lucrèce Borgia.

— Vous êtes peut-être sur le marché depuis longtemps, mais moi aussi j'ai mes problèmes, je ne suis pas seulement une voix qui sort des murs. C'est juste une technique. J'ai aussi besoin de gens qui travaillent pour moi à des taux raisonnables.

En parlant, Dastrow regardait ses moniteurs. Pourquoi la bombe n'avait-elle pas encore explosé là-bas au Nevada ? Une fois que le Blanc serait mort, tout serait facile. Le Jaune semblait vénal.

— Justement, reprit la voix haut perchée de l'Oriental, je vous amène mon fils qui a vu la lumière. Nous voyons bien maintenant que notre empereur nous a trompés.

— Qui est-ce ?

— Payerez-vous pour nous deux ? Nous travaillons ensemble. Je vous assure que la qualité de votre travail est plus que doublée et votre gloire brillera pendant des siècles.

— Comment serais-je sûr que ce n'est pas un piège ?

— Voyez la réputation de notre Maison. Quatre mille cinq cents ans d'expérience. Nous aurions largement eu le temps de trahir nos clients. Vous avez dû faire des vérifications. Vous n'engagez sûrement pas vos assassins à l'aveuglette.

— Je vous ai testé plus systématiquement qu'aucun de mes collaborateurs. Il y avait de quoi être prudent quand même. J'ai même essayé de vous faire tuer.

— Pas de problème, remarqua Chiun d'une voix apaisante. Pas de rancune personnelle. Nous sommes des professionnels de l'assassinat.

Dastrow hésita encore un instant. Mais si Chiun voulait le doubler, marchanderait-il autant pour doubler sa prime ?

— Pas question que je double pour deux, reprit Dastrow. Le jeune manque d'expérience. Après tout, c'est vous le maître et lui le disciple.

— Tu vois, (Chiun semblait parler à quelqu'un à côté de lui), il nous fait une offre raisonnable. Il nous connaît bien.

— Je ne l'ai pas entendu dire oui, fit Dastrow.

— Il est un peu vexé, mais ça lui passera.

Le reste de la conversation fut couverte par une friture inaudible. Dastrow fronça les sourcils. Ces types arrivaient même à brouiller ses écoutes électroniques. Pourtant ils ne semblaient pas avoir d'instruments. Comment faisaient-ils ? En émettant des vibrations sonores ? Comme certains Tibétains ?

Quand le duo se présenta, Dastrow les fit entrer dans son laboratoire.

— Le Maître de Sinanju et son disciple, s'écria-t-il en tendant la main.

Remo la prit et, d'une poignée chaleureuse, en fit de la chair à pâté.

Dastrow hurla et faillit s'évanouir. Le cauchemar revenait et c'était pire que les petits salauds qui le persécutaient dans la cour de récré.

— Vous avez menti, sanglota-t-il, pourtant Sinanju ne ment jamais. Il n'y a pas un exemple en quatre mille cinq cents ans.

— On n'arrête pas de mentir, connard, lâcha Remo, qu'est-ce que tu crois, qu'on tue et qu'on serait gêné par un péché véniel ?

— On ne ment pas, fit l'Oriental, c'est une tactique utilisée par Maître We sous la dynastie des Tang. Ce n'est pas un mensonge.

— On lui a menti, petit père, comme des arracheurs de dents.

— Et votre réputation, qu'est-ce que vous en faites ? pleurnicha Dastrow.

— Elle se porte bien merci. On n'a jamais laissé vivre quelqu'un qui l'a calomniée.

— Il ment, dit Chiun, il aime bien nous embarrasser. Après toutes ces années, quelle ingratitude !

— Je m'en fous, balbutia Dastrow, je souffre le martyre.

— Je peux stopper la douleur, fit Remo, mais j'ai besoin de quelque chose. Des preuves contre le trio d'avocats.

— Vous en aurez, je vous donnerai de l'argent, même mon cyclotron si vous voulez, mais arrêtez cette souffrance.

Dastrow dégoulinait.

Remo appuya sur un point de shiatsu et la douleur cessa. Dastrow

évita de regarder sa main et la laissa pendre, inutile.

— Où en étions-nous ?

— J'allais guérir l'autre main, fit Remo avec un sourire engageant.

— Ah oui, les preuves. J'en ai tellement que vous pourrez les faire gazer en Californie, électrocuter à New York, garrotter en Espagne, guillotiner en France.

— Ils ne font plus ça là-bas, fit Remo.

— C'était trop salissant, fit délicatement Chiun.

— On se contentera du gaz, reprit Remo, c'est une firme californienne.

De sa main valide, Dastrow pressa une série de boutons et les imprimantes commencèrent à dégorger. Remo, qui avait été policier, vit défiler une bonne demi-douzaine de dossiers en béton. Visiblement, Dastrow savait comment fonctionnaient les instructions judiciaires.

— Alors au revoir et merci, pour la peine ça ne vous fera même pas mal.

— Hé, attendez, on peut s'entendre, je peux doubler mon offre en échange de ma vie.

— Sinanju est toute compassion, intervint Chiun d'un air gourmand.

— Que dalle, fit Remo, vous devez payer pour Debbie Pattie et les pauvres gens dans les avions et ceux de Gupta.

— Je suis prêt à payer, cash, en or, ou en machines.

— Ça n'a pas cours chez nous.

Derrière Remo, Chiun soupira.

— Mon lunatique de fils ! Quand je pense que dans ces mains insensées, j'ai remis la tradition de Sinanju !

Dastrow ne sentit rien. Le coup l'avait ébloui et, au seuil du néant, une vérité première l'effleura une fraction d'instant : l'univers détruisait toujours ceux qui rompaient son harmonie.

*

* *

Nathan Palmer, Genaro Rizzuto et Arnold Schwartz furent tous les trois condamnés à mort pour assassinat et conspiration d'assassinat. Dans le prétoire, ils se déchaînèrent les uns contre les autres avec une férocité rare dans les annales de la jurisprudence. Le parquet avait craint tout d'abord que ces puissants avocats puissent encore s'en tirer. Mais, divisés, aucun d'entre eux ne sut organiser sa défense. Palmer avait bien une stratégie, mais il manquait d'arguments juridiques. Schwartz avait les moyens tactiques, mais était incapable d'émouvoir le jury. Quant à Rizzuto, il donna la plaidoirie la plus poignante, la

plus déchirante de sa vie d'assises, malheureusement sa péroraison n'avait rien à voir avec l'affaire.

En appel, défendus par des professionnels froids, les trois escrocs virent leur peine commuée en détention à perpétuité.

Mais une chose étrange se produisit. Se frayant un passage à travers des séries de murs, de grilles et de portes d'acier, un homme aux poignets épais réussit à les faire évader.

Le trio se retrouva dans une clairière, vers Palo Alto. Il faisait nuit, des ombres bougeaient dans les arbres. Les ombres se rapprochèrent, des pierres à la main, puis disparurent dans l'obscurité. Les familles des victimes s'étaient fait justice.

À Folcroft, Harold W. Smith étudia le profil des procédures engagées en Amérique. La tendance, un instant en repli, se raffermissait déjà de plus belle.

À Gupta, le temple de Debbie Pattie était plus fleuri de guirlandes que celui de Shiva. Juste avant de mourir, elle avait dédié tous ses revenus aux pauvres de la ville. Surtout les royalties de son dernier album, « Au secours, je disjoncte ! ». Son succès avait été foudroyant en Amérique. La cassette vidéo avait moins bien marché. Comparée à d'autres vidéo-rock, sa performance faisait trop BCBG.

Le livre copié pour cette édition numérique
a été :

*Achevé d'imprimer en décembre 1988
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N^o d'imp. 6761. —
Dépôt légal : janvier 1989.

Imprimé en France